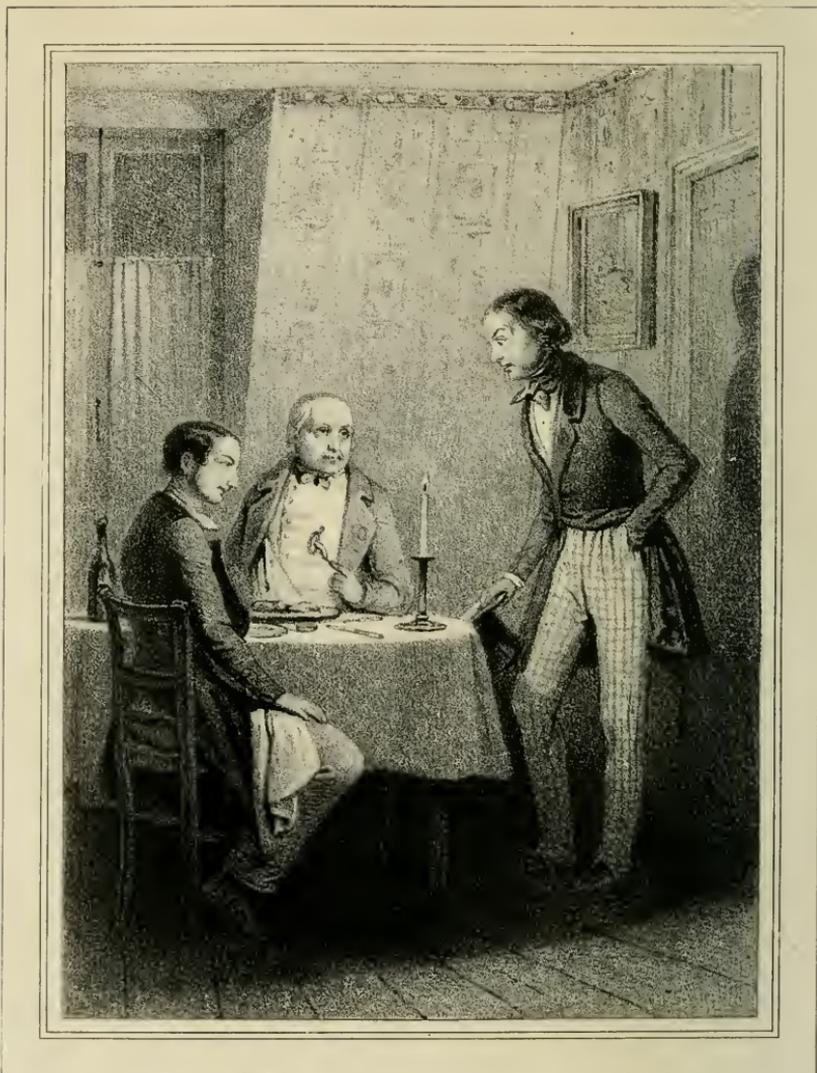


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

Les Représailles ou la chasse au Balcon.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

Le lièvre que voilà est-il à vous, ou bien est-ce le mien dont vous vous êtes emparé ?

LE
DIMANCHE DES ENFANTS
JOURNAL DES RÉCRÉATIONS.

LES REPRÉSAILLES OU LA CHASSE AU BALCON.

PAR M. TH. MIDY.

Dans une des plus hautes maisons du quai des Augustins demeure le capitaine Humbert. Son cœur est excellent, sa santé parfaite, son humeur douce et gaie, sa vie heureuse.

Soixante-cinq hivers ont blanchi ses cheveux sans que cette neige extérieure ait pu refroidir la chaleur d'une âme généreuse. Jeune, il s'est dévoué à son pays, rentré dans ses foyers, il s'est dévoué au bonheur d'une sœur unique morte depuis peu, à laquelle il avait donné toutes ses économies, et maintenant il a pris avec lui le fils de la défunte, le jeune Simon Duval, qui lui fait connaître les joies de la paternité, quelquefois même aussi ses chagrins. — Cependant nous devons nous empresser de dire que le jeune Simon est un honnête artisan, un laborieux ouvrier, infatigable dans son imprimerie à l'heure du travail; infatigable à celle du plaisir, et, je dois l'avouer aussi, à celle du diner.

Se souvenant encore des occupations du bivouac et de la garnison, l'ex-capitaine ne dédaigne pas de ceindre le tablier blanc et de prendre le tranche-lard à l'heure du repas quotidien; et, que ce soit une simple omelette lorsque les fonds sont bas, ou bien quelque friand morceau, si la bourse commune est bien arrondie, sa cuisine telle qu'il l'apprête est toujours excellente.

Or donc, vous saurez qu'un jour du carnaval dernier, le capitaine, ayant invité un ancien camarade et voulant faire les choses noblement, crut devoir ajouter une tourte grasse à son diner.

L'heure arrivée et le convive aussi, l'on se mit à table et comme personne ne bouda, on eût bientôt mis à néant un excellent potage, un bouilli délicieux; ainsi que toutes les petites balivernes (c'est ainsi que le capitaine nommait les hors-d'œuvre) qui l'accompagnent d'ordinaire.

Un instant, l'oncle de Simon avait bien entendu monter et s'arrêter sur le pallier, mais comme ce fut à la porte voisine qu'on frappa, il prit en patience son ennui, et pendant une longue demi-heure qu'il attendit le gâte-sauce, il ne lui échappa guère plus qu'une douzaine de jurons assez modérés; pourtant, au bout de cette demi-heure passée dans une pénible attente, il prit sa canne, son chapeau et se décida à courir chez le pâtissier pour s'informer de ce qu'était devenue la malencontreuse tourte, malgré l'offre que lui fit son neveu d'y aller lui-même.

Son retour fut prompt; lorsqu'il ouvrit la porte pour rentrer dans la salle où la table était mise, on pouvait remarquer sur son visage une espèce de colère mal contenue. « Eh bien ! mon vieux, quelles nouvelles demanda l'hôte du capitaine ?

— Pas fameuses, répondit celui-ci, l'adresse avait été mal prise, car, si le n° était exact le nom était couvert d'un gros pâté.

— Bon, dit le neveu en riant, c'est le pâté qui nous prive de la tourte !

— Je te conseille beaucoup de rire, fit le capitaine, surtout la tourte en question ayant été confisquée, prise au vol par un étourdi, curieux de me faire cette farce de carnaval.

— Ah ! c'est ainsi que ça s'est passé, dit Simon en frappant de son poing sur la table. Eh bien, celui qui a fait ça ne le portera pas en paradis. Car vous savez son nom sans nul doute, mon oncle ?

— Oh ! oh ! comme tu prends feu pour un pékin ! et, puis-je te demander ce que tu lui feras à ce blanc-bec, si je te le fais connaître ?

— Je lui donnerai ma main sur le visage, fit le jeune homme rouge d'émotion, et en cela j'agirai comme je le dois, car c'est vous qu'il a insulté par sa mauvaise plaisanterie, et je ne dois pas le souffrir !

— Tu es un brave et digne garçon, fit le capitaine en se déridant ; mais franchement, vois-tu, si l'on devait se battre chaque fois qu'un étourdi vous heurte, ou vous rend la victime de quelque espièglerie, peu d'hommes atteindraient trente ans. Et mon avis, c'est d'oublier.... pour le moment.... une si sottise histoire, et de prendre une revanche serrée sur le gigot que je vais servir.

— Mais pourtant, mon oncle...., fit Simon.

— Ah ça, fit le capitaine en faisant sur sa chaise un bond formidable, me crois-tu compétent en matière d'honneur, oui ou non ?

— Certainement, mon oncle, mais...

— Il n'y a pas de mais ; quand on est attaqué dans sa fortune, dans ses affections, dans son honneur, quand on est victime d'un bandit, la loi est là. Du moins, presque toujours, et c'est à elle qu'on doit s'adresser, et demander réparation.—Mais là, où elle ne t'accorderait pas même cinquante centimes de dommages et intérêts, dans une circonstance où l'exposé de tes griefs mettrait en gaité l'auditoire le plus sérieux, tu conviendras que ce serait offenser également la raison et l'humanité que d'en vouloir tirer vengeance. Comme si on t'avait volé ton bien, (en supposant que tu en eusses), ou insulté à la mémoire de ta mère, à qui tu dois respect et affection. »

Honteux de s'être laissé aller à un mouvement de colère qui pouvait avoir de si graves conséquences, pour une chose d'aussi peu d'importance, Simon se calma peu à peu, convaincu de son tort par toutes les bonnes raisons que lui avait dites son oncle, en sorte que la paix et l'harmonie qui se rétablirent entre les convives tourna à la destruction d'un gigot colossal dont la présence avait embaumé la chambre d'une telle odeur d'ail qu'elle aurait, comme on dit, fait revenir un mort.

N'allez pas croire parce que le capitaine avait fait un sermon sur la justice et la modération, qu'il eût complètement oublié la soustraction de la tourte en question; bien au contraire,

il s'appliquait ce refrain d'une chanson connue : je te pardonne, mais tu me le paieras ! et guettait l'occasion de prendre sa revanche contre le délinquant qu'il connaissait et sur lequel il avait les yeux.

Le carnaval était passé depuis longtemps ; la mi-carême venue ; sans doute que le brave capitaine eût marqué ce jour-là par quelque régal au partage duquel il eût convié un ami, si ses finances le lui eussent permis. Malheureusement il n'en était pas ainsi, et le digne homme ayant fait quelques emplettes qui avaient épuisé sa bourse, avait été forcé, la veille, de conter sa gêne à Simon qui devait demander à son imprimeur une avance sur le mois courant ; mais un malheureux hasard fit que le patron, sorti dès le matin, envoya dire à son logis que, des affaires le menant à Versailles, on ne devait l'attendre que le lendemain.

Simon arriva donc au domicile qui lui était commun avec son oncle, l'air triste, la mine allongée, en sorte que le capitaine devina d'un coup d'œil de quoi il retournait.

« Que veux-tu mon garçon, dit-il, encore deux jours, et nous serons riches comme Crésus ; pour le moment je n'ai rien à me reprocher ; la dépense que j'ai faite était utile, indispensable, nos pantalons montraient la corde, nos chaussures commençaient à prendre l'air de gâteaux feuilletés. Aussi je ne regrette pas d'avoir saisi une bonne occasion de les remplacer, quoique je convienne qu'il soit assez triste de faire maigre un jour comme aujourd'hui ; mais il n'y a pas à dire, car nous n'avons plus que sept francs pour faire aller le ménage jusqu'à la fin de cette semaine. »

En disant cela, le capitaine avait mis quatre œufs sur le plat, lesquels paraissaient devoir être la pièce de résistance du dîner, tandis que Simon contemplait ces préparatifs d'un air assez piteux. La table mise, les œufs prêts à servir, il ne s'agissait plus que de manger ; mais au rebours des autres fois, le jeune imprimeur ne se hâtait pas. « Eh bon Dieu ! j'oubliais, dit l'oncle en se frappant le front ! hier j'ai mis, au frais, sur ton balcon, une superbe tête de salade qui va nous faire un second plat ; avec le fromage que voici, et cette bouteille de Mâcon

que je gardais pour une occasion, nous allons dîner comme des rois. »

Cet arrangement parut satisfaire Simon, qui se hâta d'obéir à son oncle.

Nous avons dit que la maison habitée par le capitaine était l'une des plus élevées du quai des Augustins, un balcon qui régnait le long de sa façade, avait subi autant de divisions qu'il se trouvait de locataires au 4^e au-dessus de l'entresol. Les séparations avaient été faites avec de petits barreaux de fer à claires-voies.

Lorsque Simon entra sur cette espèce de terrasse afin d'y prendre la fameuse salade dont son oncle venait de lui parler, depuis longtemps la nuit était venue, aussi se baissa-t-il en tâtonnant, mais ô surprise ! Ce fut sur un corps chaud, palpitant, et couvert de poil que sa main s'arrêta.

Le jeune homme ne connaissait la peur que de nom ; aussi fut-ce sans hésiter le moins du monde qu'il serra d'une main ferme comme un étou, l'animal qu'il soupçonnait fort être un chat.

— Tenez, mon oncle, dit-il en riant, après qu'il eut fermé la porte, je n'ai pas trouvé de salade, mais voici un fameux rôti ; si vous aimez les chats à la broche toutefois.

— Comment ! un chat ! Mais c'est un lièvre magnifique que tu apportes là ! Et nous en ferons un civet et un rôti, si ce que je suppose est vrai !

— Tiens ! que je suis bête, dit Simon, c'est un lièvre qui appartient à M. César du Viquet, notre nouveau voisin.

— Es-tu sûr de ce que tu dis ?

— Certainement que j'en suis sûr. Même j'entendais hier M. César inviter un ami pour dimanche prochain en lui disant : Nous mangerons le lièvre que tu sais, celui que j'avais pris au piège, et que j'ai rapporté vivant.

— Alors, il n'y a pas de doute, dit le capitaine en réfléchissant et nous pouvons agir. » En finissant ces mots, il emporta le lièvre demi-mort par suite de la strangulation qu'avait opérée sur le cou du pauvre animal l'étreinte formidable du poignet de Simon.

Au bout d'une heure et demie environ le fumet savoureux

d'un civet cuit à point, remplissait le modeste logement du capitaine et se répandait au dehors et jusqu'au bas de l'escalier, en sorte que l'on pouvait dire qu'en dinant si tard, l'oncle et le neveu n'avaient pas perdu pour attendre.

Tous deux étaient servis, et servis copieusement; ils allaient commencer à savourer autrement que par les narines le souppe impromptu qu'ils devaient au hasard, lorsqu'un violent coup de sonnette força Simon à se lever.

« Tiens! c'est M. César, notre voisin, dit-il, dès qu'il eut fait entrer le visiteur qui resta la bouche béante et les yeux attachés sur le civet.

— Monsieur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, dit l'oncle, que voulez-vous de moi, de la lumière peut-être?— Ces choses là se font entre voisins. — Sans aucun doute, repartit César du Viquet, pâle de colère; mais il en est d'autres qui ne se font pas, et c'est de celles là que je viens vous parler.

— Alors asseyez-vous, dit le capitaine, nous vous écouterons tout en mangeant, si vous le permettez. » Et, en disant cela, sans attendre cette permission dont il parlait, l'oncle de Simon donna un furieux coup de dent au milieu d'un morceau de lièvre qu'il tenait sur le bout de sa fourchette.

« Mon intention n'est pas de vous déranger, aussi ne vous adresserai-je que ces deux questions: Le lièvre que voilà est-il à vous ou bien est-ce le mien dont vous vous êtes emparé?

— C'est là une question délicate, fit le capitaine, pourtant j'y répondrai; mais avant, veuillez vous asseoir; une fois assis, je vous prouverai, comment le lièvre que voici, après avoir été le vôtre, est devenu légalement le mien.

— Par exemple! voilà qui est fort, dit le jeune homme exaspéré, et vous seriez très en peine, je pense, de me prouver ce que vous avancez.

— Je sais, monsieur, que vous êtes gentilhomme, continua l'oncle de Simon; ce doit être pour vous une raison de plus pour connaître les lois qui régissent la chasse, or c'est en vertu de l'une d'elles que je me trouve possesseur légitime de cette pièce de gibier. »

Vexé au dernier point, et se contenant à peine, le jeune

homme s'assit par un mouvement brusque. « Voyons, dit-il, parlez, je vous écoute.

— C'était sous la restauration, dit le capitaine : le prince de Condé, fort grand chasseur, comme chacun sait, poursuivit une fois un chevreuil jusque dans un petit village, voisin de Beaumont.

« Frappé d'une balle et poursuivi par une meute infatigable, le pauvre animal se précipita dans une vaste propriété du village en question, dont le maître jugea convenable de faire fermer les portes, une fois l'animal entré, et de le confisquer à son profit.

« Il y eut là dessus force pourparlers, un officier du prince se présenta demandant qu'on laissât entrer le prince.

« Vous entendez, monsieur ! Le prince de Condé ! Pour qu'il pût continuer sa chasse.

« M. L... se refusa net à sa proposition qui tendait à tout saccager chez lui ; alors, on lui demanda d'y laisser entrer monseigneur seulement, et que la meute et les piqueurs resteraient à la porte. Sur cette nouvelle proposition, nouveau refus de la part du propriétaire entêté. Enfin, on se borna à lui demander la remise du chevreuil, ce qu'il refusa également s'appuyant sur le droit qui rend propriétaire d'une pièce de gibier l'individu sur les terres duquel vient se réfugier l'animal poursuivi.

« Or, votre lièvre s'est réfugié sur mes terres ; mon neveu l'a trouvé sur son balcon, où même il avait commis du dégât sur la personne d'une salade que j'y avais laissée et qui n'existe plus ; j'ai donc jugé en comparant les faits qu'en cette occasion, comme en l'autre, ce gibier-ci était de bonne prise, et voilà pourquoi vous le voyez là accommodé, pour notre usage, avec force petits oignons.

— Fort bien, dit le jeune homme en se levant et en jetant au capitaine un regard de travers, mais convenez que, si le droit vous autorise, la politesse et les égards que l'on se doit entre voisins devaient vous arrêter.

— Je ne dis pas non, fit le rusé capitaine ; mais d'abord vous pouvez souffrir et endurer, ce que dut endurer un prince du sang : pour ce qui est des égards et de la politesse, croyez-

vous qu'il soit mieux de s'approprier une chose destinée à un autre? — Une tourte par exemple? — Qu'en dites-vous? — Et trouvez-vous qu'il soit convenable de souffler au passage et de confisquer, ce qu'un autre aura pris la peine d'aller commander pour son usage? Pour moi, je ne crois pas que cette plaisanterie doive se trouver rangée parmi celles qui se font... entre voisins..... comme vous disiez.

— Capitaine, dit le jeune homme, d'un air confus; je sens mes torts, et je profiterai de la leçon; car je vois clairement que le droit ni la politesse ne sont pour moi dans cette circonstance; néanmoins convenez qu'il est un peu dur....

— Je sais ce que vous allez dire, fit le capitaine en riant; mais ne pourriez-vous nous faire compagnie, pour goûter du civet que voici?

— Ah! dites que vous acceptez, je vous en prie, s'écria Simon, touché de la bonne grâce avec laquelle le coupable d'autrefois, la victime d'aujourd'hui, avouait son tort, et là dessus le jeune imprimeur s'empressa de mettre un couvert pour M. César du Viquet.

— Ma foi, s'écria celui-ci, en prenant cette place qu'on lui offrait, au diable la rancune; et vous, cher capitaine, permettez-moi de vous serrer la main, car vous êtes un orateur aussi éloquent que vous fûtes un brave militaire, et je tiens à honneur de devenir un de vos amis. »

En peu de temps, les œufs, le civet, le fromage, et la bouteille de Màcon disparurent, sur quoi César poussait un soupir de regret et montrant le plat vide au capitaine :

« Je le croyais plus gros, dit-il !

— Qui ? le lièvre, fit le bonhomme, vous ne vous trompiez pas : ceci n'était que la moitié et je pousserai la grandeur d'âme jusqu'à vous offrir celle qui reste, afin que vous puissiez en régaler vos amis.

— A condition que vous serez du nombre et que vous voudrez bien l'assaisonner vous-même ; car je ne pense pas qu'on puisse trouver un cuisinier plus parfait que vous n'êtes. »

Flatté du compliment et de l'invitation, le capitaine accepta l'un et l'autre, et depuis ce temps il ajoute aux proverbes dont il fait, ainsi que Sancho, un usage journalier, cet axiome

qu'il propose à la jeunesse comme une règle à suivre : Une plaisanterie demande une revanche et non pas une punition



VINCENZIO VIVIANI. — LA PLACE.

PAR MADAME LEONIDE DE MIRBEL.



Un enfant qui pouvait être âgé d'environ douze ans, et dont le costume était celui des pauvres paysans de Florence, entra un jour de l'année 1658 dans la noble capitale du grand duché de Toscane : il portait sur son épaule un mince paquet, dans lequel il avait passé son bâton de voyage ; la pochette de sa veste était fort peu garnie, et cependant il avait emporté de la maison paternelle tout ce que son père avait pu lui donner d'argent pour faire route et pour subsister jusqu'au moment où il trouverait à gagner sa vie. « Te voilà déjà grand garçon, tu es fort, tu as de l'esprit, lui avait dit son père ; tu es en âge de travailler, moi je n'ai plus le moyen de te nourrir ; sois sage, sois laborieux ; et, si tu gardes la crainte de Dieu, partout où ton ange gardien te conduira, sois-en bien sûr, il se trouvera toujours quelque bonne âme sur ton passage qui ne demandera pas mieux que de venir à ton aide. » Le père et l'enfant avaient pleuré ensemble, et puis ils s'étaient séparés. Le petit exilé ayant pris le chemin de la ville, s'arrangea pour ménager de son mieux le peu d'argent qu'il possédait. De peur d'user ses bons gros souliers, il les attacha au bout de son bâton et marcha nu-pieds ; mais quand il fut tout près de Florence, il se baigna dans l'Arno, secoua la poussière de sa veste, s'assit sur une pierre pour raccommoder, avec une aiguille et du fil qu'il avait eu soin d'emporter, les déchirures de son pantalon de toile ; ensuite il s'habilla le plus coquettement qu'il put, car il allait au devant de la fortune, et il sentait qu'il ne pouvait mettre trop de soin dans sa toilette pour faire sa première visite à une si grande dame.

Nous n'avons pas dit encore comment le père du jeune Viviani avait pu se décider à se séparer de son enfant, quand

celui-ci était encore dans un âge si tendre, et comment aussi le père pouvait espérer que Viviani trouverait à occuper assez utilement ses faibles bras pour subsister avec le produit de son travail. C'est que, tout ignorant qu'il était, ce père comprenait la haute portée de l'intelligence de son fils. Viviani ne savait pas un seul métier, mais on peut dire qu'il était capable de les exercer tous. Doué d'une prodigieuse pénétration, il devinait ce qu'on ne lui enseignait pas ; dès qu'on l'avait mis sur une voie, quelle qu'elle fût, il n'avait plus besoin de conseils pour y marcher d'un pas sûr. Ainsi, on lui avait à peine enseigné l'alphabet, et il savait parfaitement bien lire ; on lui avait dit deux et deux font quatre, et ce point de départ l'avait conduit aux opérations les plus compliquées de l'arithmétique. Manquant des notions nécessaires pour calculer, d'après les règles de la science, il se créa une méthode aussi simple qu'ingénieuse, et c'est au moyen de petits morceaux de bois diversement entaillés qu'il parvint, seul, à découvrir les lois des nombres, à se rendre compte de leurs combinaisons.

Le curé du village tradnisit un jour pour cet enfant un des psaumes du roi David. A l'aide de cette centaine de lignes, Viviani parvint à comprendre et à traduire à son tour la plus grande partie de presque tous les autres psaumes. Cette intelligente aptitude au travail ne se bornait pas seulement aux travaux d'esprit : plus d'une fois, en visitant les ateliers du village, Viviani, qui ne connaissait pas, même de nom, ce qu'on appelle les lois du mouvement, l'équilibre, la mécanique, indiquait par un raisonnement naïf, mais précis, le moyen de vaincre une difficulté contre laquelle un ouvrier mal habile avait souvent lutté pendant plusieurs jours.

Tel était cet enfant, que la misère avait chassé de son village, et qui se promenait dans les rues de Florence, tout émerveillé des belles choses qu'il voyait. Parmi les curiosités qui attireraient ses regards, il y en eut une qui le retint longtemps fixé devant la boutique d'un marchand. Cet objet, qu'il considérait avec tant d'attention, c'était une lanterne magique ; comme il n'en connaissait pas l'usage, sa pénétration ordinaire se trouva cette fois en défaut. Un autre que Viviani eût passé outre, de peur de trop se fatiguer l'esprit ; mais lui, il n'était

pas de ceux qui passent facilement d'une préoccupation à une autre. Voyant que son intelligence ne lui apprenait rien de ce qu'il voulait savoir, il prit la résolution d'entrer chez le marchand, et il le pria de lui expliquer le mécanisme de sa lanterne. C'était alors un objet rare et d'une grande valeur qu'une lanterne magique ! Quand Viviani fut familiarisé avec ce jouet de nouvelle espèce, il comprit aussitôt quel parti avantageux il pourrait tirer de ce spectacle attrayant, en le portant de village en village pour le montrer aux enfants des campagnes. Il étala sur la table du marchand tout ce que sa poche contenait de petite monnaie, et lui demanda si cela suffisait pour payer la merveilleuse lanterne. « Non, répondit le brave homme à qui Viviani s'était adressé, tu serais dix fois plus riche que tu aurais encore trop peu pour acheter l'objet que tu convoites ; et cependant, puisque tu crois que ta fortune à venir est dans la possession de cette lanterne je ne veux pas que tu puisses me reprocher de t'avoir fait manquer la fortune. Je ne te vends pas cette lanterne magique, mais je te la loue. Tu parais intelligent, je te crois de la probité ; engage-toi seulement à revenir ici, à la fin de chaque semaine, me dire franchement ce que tu auras gagné, et, selon que tes recettes auront été bonnes ou mauvaises, je réglerai le prix de la location. » Viviani, portant çà et là son petit spectacle, allait de hameau en hameau offrir, à la curiosité des bonnes gens de la campagne, monseigneur le soleil, madame la lune, notre saint-père le pape dans un grand costume pontifical, la tentation de saint Antoine et le grand Girólamo, vainqueur de tous les cinq cents diables. On admirait beaucoup, mais on payait fort peu, si bien que Viviani n'avait pas grand' chose à rapporter au bon marchand à la fin de chaque semaine. Ses souliers commençaient à s'user ; il se décida pour les ménager, à ne plus faire d'excursions hors la ville ; il s'établit avec son spectacle sous la grande porte du palais Strozzi, mais ses recettes ne furent pas beaucoup meilleures. Un soir qu'il pleuvait fort, et que l'enfant se morfondait auprès de sa lanterne, il avisa de loin un homme qui traversait la rue, que la pluie avait rendue déserte : « Signor, signor, dit-il en courant après le passant, si vous ne venez pas voir le soleil, je n'aurai pas de quoi payer mon souper et mon

gite. — Le soleil, dit l'étranger, nous sommes fort mal ensemble, car je ne suis pas payé pour l'aimer. »

Cet homme, c'était celui qui avait assigné au soleil et sa place et sa route dans les espaces infinis, c'était Galilée, enfin. Touché de compassion à la vue du petit mendiant, il se rendit à sa prière, et, malgré la pluie qui tombait, il daigna s'arrêter devant le spectacle que Viviani lui offrait. Il écouta patiemment l'explication jusqu'au bout, et, quand la représentation fut terminée, il resta encore auprès de Viviani pour l'interroger sur le mécanisme de son théâtre d'illusions. Viviani répondit avec sa justesse accoutumée. Puis, de la démonstration de la lanterne, il arriva insensiblement à l'explication de plusieurs calculs de l'art de l'opticien qu'il avait pu saisir dans ses conversations du samedi soir avec le bon marchand qui le protégeait. Comme il est vrai que le savoir est un trésor, Viviani avait prophétisé juste en disant que sa fortune à venir était dans la possession de cette lanterne; il dut à son spectacle sa rencontre avec Galilée. Le grand homme se prit d'affection pour l'enfant, il l'emmena chez lui, devint son père d'adoption, il mit si bien à profit les heureuses dispositions de Viviani pour l'étude des sciences, qu'il en fit l'un des plus grands géomètres du dix-septième siècle. La réputation de Viviani se répandit bientôt dans toute l'Europe, les princes de la maison de Médicis s'empressèrent de le combler de leurs bienfaits; Louis XIV lui fit une pension considérable; l'Académie des sciences de Paris l'admit dans la classe de ses associés étrangers, et Ferdinand II, grand duc de Toscane, lui confia à plusieurs fois d'importantes missions politiques auprès des différents souverains de l'Europe. Nous avons avancé que c'était, pour ainsi dire, en devinant les choses qu'il avait commencé à s'instruire. C'est aussi par la divination qu'il sut établir plus tard ses droits à l'immortalité. Un effort de génie, presque incroyable, l'amena à recomposer, à force de raisonnement, les cinq livres du vieux géomètre grec Aristée, qui étaient perdus pour la science depuis un grand nombre de siècles.

Viviani mourut à l'âge de quatre vingt-deux ans.

Cent ans plus tard, un autre géomètre, du nom de La Place, et Français de naissance, devait aussi, par l'immensité de ses

travaux, contribuer puissamment à reculer les bornes d'une science sur laquelle tant d'hommes de génie s'étaient déjà exercés ; cet homme, qui devint l'un des plus célèbres géomètres de notre époque, était le fils d'un simple cultivateur de Beaumont en Auget, département du Calvados, où il naquit le 22 mars 1749. Les obstacles d'une éducation disproportionnée, avec les vastes connaissances que son génie embrassa depuis, furent surmontés par le goût ardent qu'il eut dès sa jeunesse pour les sciences et par sa persévérance dans une carrière aride, mais qui eut toujours pour lui un charme irrésistible.

Après avoir professé pendant quelque temps les mathématiques à l'école militaire établie dans son pays natal, il se rendit à Paris, où les progrès qu'il avait déjà faits et ses heureuses dispositions lui procurèrent de puissants protecteurs. Ayant dédié le premier de ses ouvrages au président Saron, celui-ci le fit imprimer à ses frais, et cette publication commença avantageusement la réputation de La Place, que ses connaissances dans la géométrie transcendante et l'analyse ne tardèrent pas d'achever. Il devint membre de l'Académie des sciences, et, par suite, du bureau des longitudes. En 1796, il fit hommage au conseil des cinq cents, de son *Exposition du système du monde*.

La Place a partagé les principes de la révolution, mais les royalistes eux-mêmes ont rendu justice à son caractère honorable. Nommé ministre de l'intérieur au 18 brumaire, il occupa cette place jusqu'à ce que Lucien Bonaparte y fut appelé. Napoléon a caractérisé ainsi les talents de La Place comme administrateur : « Géomètre du premier rang, il ne tarda pas à se montrer administrateur plus que médiocre. Dès son premier travail, les consuls s'aperçurent qu'ils s'étaient trompés. La Place ne saisissait aucune question sous son vrai point de vue ; il cherchait des subtilités partout, n'avait que des idées problématiques, et portait enfin l'esprit des *infiniment petits* dans l'administration. » Aussi il occupa plutôt cette place qu'il ne la remplit. Au bout de six semaines il fut remplacé ; mais Napoléon, se plaisant à honorer les sciences dans sa personne, l'appela au sénat conservateur, en décembre 1799.

Plus tard il se rattacha à la restauration. Louis XVIII lui témoigna sa reconnaissance en le nommant pair de France

et en lui donnant le titre de marquis. En 1816, ce géomètre fut nommé membre de l'Académie française.

Il est un des fondateurs de la *Société d'Arcueil*, composée de plusieurs savants, qui consacrent au progrès des sciences physiques leurs travaux et même une partie de leur fortune.

A l'âge de soixante-dix-huit ans, La Place mourut à Paris le 6 mars 1827.

VENGEANCE D'UN ZÉLANDAIS.

FRAGMENT D'UN VOYAGE AUTOUR DU MONDE.



Voici un fait qui peint parfaitement le caractère, implacable naguère, presque civilisé aujourd'hui, des naturels de la Nouvelle-Zélande, cette lointaine contrée.

Le trois-mâts l'Aréthuse, parti de Sidney pour aller relâcher dans un des ports de la Nouvelle-Zélande, avait comme passager un roi qui voulait rejoindre son peuple, et qui payait largement la faveur qu'on lui accordait. Dans la courte traversée, le capitaine de l'Aréthuse traita le monarque sauvage sans le moindre égard; il le relégna sur l'avant du navire, le fit manger avec les mousses et le condamna même à danser et à faire certaines grimaces pour amuser son équipage.

Le roi se soumit à tout, sans proférer la moindre plainte; il ne mangea point à sa faim, il ne but point à sa soif; il fit rire les matelots par de folles gambades; bref, l'auguste paillasse remplit bien son rôle jusqu'au bout.

Après ces exercices, il fallait se reposer à côté du beaupré, accroupi sur les bordages, et là, quand il n'avait rien à faire, le mousse Thorn venait causer familièrement avec le prince déchu et partager en ami quelques biscuits et même sa piètre ration d'eau-de-vie. Le grand et le petit se lièrent d'une affection parfaite; c'était le petit qui protégeait le grand; c'était l'enfant qui soutenait la virilité.

— Terre! A ce mot, le roi zélandais bondit comme un chacal, ses yeux flamboyèrent, sa main se crispa, sa poitrine se gonfla; puis il s'apaisa, pareil au volcan dont les feux souterrains se sont fait jour. Il embrassa le petit mousse,

et tout en jouant avec sa chevelure, se rassit sur le pont.

Cependant le navire laisse tomber l'ancre. On appelle le roi, on le fait venir sur le gaillard d'arrière, on l'interroge, et on veut savoir si l'on sera bien accueilli parmi les siens ; il répond qu'on ne trouvera que des amis à terre, qu'il est heureux de pouvoir témoigner sa reconnaissance pour les attentions dont il a été l'objet, et il demande à descendre lui-même dans le premier canot qui débordera.

Le capitaine le remercie, lui serre la main et lui fait servir un verre de rhum. Le monarque s'incline, accepte et se précipite dans l'embarcation qu'on avait mise à flot.

Huit hommes l'armaient ; elle accoste ; le roi saute à terre, ses heureux sujets l'entourent, le félicitent ; et lui, enchanté de les revoir, les prie de traiter en amis les matelots qui l'ont accompagné. Il y eut repas splendide de volailles et de fruits.

Le soir les canotiers rejoignirent le bord, enchantés de leur séjour à terre. On se livra paisiblement au sommeil.

Mais pendant la nuit, le roi zélandais, furieux de l'outrage qu'il avait reçu, ameuté ses sujets, leur parle de vengeance, de massacres ; il leur dit qu'il ne faut faire grâce à personne, que celui qui ne tue pas sera tué, que celui qui ne mangera pas un Français sera mangé, et que leur grand génie ne laissera point se promener au-dessus des nuages après sa mort le guerrier qui reviendra sans une tache de sang.

Les pirogues sont lancées ; les cœurs battent avec violence, les casse-têtes sont entre les mains, on avance peu à peu, on glisse doucement, poussé par la pagaie et par la mer ; on approche, on touche le trois-mâts, on escalade, l'ennemi est à bord. Le premier matelot qui se présente est abattu ; un camarade, réveillé au bruit, tombe auprès du premier ; l'alerte est donnée ; l'équipage monte sur le pont, et dès qu'un homme se présente à l'écouille, il est terrassé, car le redoutable casse-tête est en bois de fer et en jaspe tranchant et poli.

La mêlée s'engage, le roi à la tête des siens, le capitaine à la tête des matelots qui ont échappé au premier choc. À l'aspect de son ennemi, le sauvage pousse un cri terrible ; il ordonne à ses soldats d'épargner celui dont il a subi l'affront ; quelques balles trouent les poitrines ; les sabres font aussi de

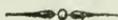
larges entailles, mais les farouches Zélandais sont nombreux; le guerrier qui succombe est à l'instant même remplacé par un guerrier debout et terrible. Ce n'est plus un combat, c'est une boucherie; et au milieu de tant d'hommes râlant leur dernier soupir, un seul est debout, c'est le capitaine, contre lequel on s'élance et que l'on saisit à la gorge. Il est lié au grand mât, chaque Zélandais passe devant lui, le frappe et lui crache au visage; puis le roi s'avance et faisant tourner son casse-tête, il brise le front de celui qui l'a outragé.

Le navire était captif; on allait l'échouer sur la plage afin de piller plus à l'aise; on lève les yeux pour la manœuvre, et l'on voit perché au bout d'une vergue le mousse ami du roi. A l'instant dix sauvages veulent s'élancer. Le chef les retient, il leur ordonne de s'arrêter, et il prend sous sa protection le pauvre enfant qui se croyait à sa dernière heure. On l'appelle, il hésite; le roi monte, l'enfant s'élance dans les flots; le monarque s'y élance après lui; il nage, nage encore; de son bras robuste, saisit le malheureux qui allait disparaître pour toujours, et le ramène à bord, où il est traité avec tous les témoignages de la plus vive amitié.

Dès que le faux pont, les soutes et la cale eurent été envahis, dès que les insulaires eurent enlevé tout ce qui pouvait leur être utile, la flamme fit son office, le navire s'engloutit et tout s'effaça sous les flots, car le roi, resté prudent au milieu de sa colère, voulait cacher aux Européens le désastre qu'ils avaient provoqué.

Deux mois après cette catastrophe, un baleinier vint mouiller dans cette rade de deuil. Les sauvages, craignant des représailles, se retirèrent dans les bois; mais le soir, dès que la nuit fut venue, un d'eux pilota le petit mousse jusqu'au baleinier et regagna bientôt la terre.

Thorn refusa d'abord par reconnaissance de raconter ce qu'il avait vu; mais après le départ du navire pêcheur, il donna les détails les plus précis sur le massacre dont il avait été témoin, et depuis nous n'avons pas appris qu'aucun châtement ait été exercé dans cette baie si fatale à nos compatriotes.



Le fils du Charpentier.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

Eh quoi ! m'écrtai-je, y-a-t-il ici un rival de mon ami Müller !

LE FILS DU CHARPENTIER.

A maître dévoué, élève reconnaissant.

PAR Mme ROSINE DE LASSALLE.



A quelques pas de la barrière de Monceaux s'élève une maison de quatre étages, blanche, carrée, de modeste apparence, et renfermant une quinzaine de locataires qui, partout ailleurs qu'aux portes de Paris, ou à Paris même, seraient fort étonnés de se trouver réunis sous le même toit.

D'abord, au premier, le propriétaire, bonnetier retiré du commerce, qui s'est décidé à loger dans sa maison afin de surveiller sa fortune de plus près.

Au second, une ancienne danseuse de l'Opéra, qui, n'ayant pas eu le bonheur d'exercer ses talents dans ce bienheureux temps où l'on fait des ovations à propos de ronds de jambes, et réduite à sa maigre pension, est venue tomber là comme fait une fusée après un feu d'artifice.

Au troisième, sur un des côtés du palier, un homme entre deux âges, caissier chez un banquier de la chaussée d'Antin; et, sur l'autre côté du même palier, Müller, un bon vieillard, mon ami, homme d'esprit et musicien distingué, mais avant tout homme de cœur.

Au quatrième, divisé en plusieurs petits logements, une ouvreuse de loges, un cordonnier, une femme de ménage, puis enfin, pour dernier locataire, un ouvrier charpentier avec sa famille composée de cinq enfants et de leur mère.

Un soir que, montant l'escalier de cette maison, je me préparais à sonner chez Müller, un petit bonhomme de treize ans environ qui montait en même temps que moi, s'arrêta et me dit : « M. Müller est sorti, monsieur, pourtant si vous vouliez l'attendre, il ne tardera pas à rentrer. »

Attendre était bientôt dit; mais nous étions alors en février, et le froid, ce jour-là était de quinze degrés. Je lui répondis donc, en descendant quelques marches : « Je te remercie de

ton renseignement, mon cher ami, mais j'aime mieux revenir demain; par le temps qu'il fait, je ne puis attendre sur le carré.

— Si vous vouliez entrer chez nous, vous seriez toujours mieux que là, et au moins l'excellent M. Müller ne serait pas privé du plaisir de vous voir.»

Pendant qu'il me parlait ainsi, je regardais l'enfant.

Sa figure pleine d'intelligence, ses regards qui respiraient en même temps la douceur et la fierté; ses mains qui paraissaient plutôt appartenir à la classe aisée qu'à un pauvre enfant du peuple, tout cela contrastait si péniblement avec ses vêtements grossiers, que je ne pus retenir un soupir, et je me mis à le suivre comme fasciné, moins pour attendre Müller que pour ne pas risquer d'affliger l'enfant en le refusant.

C'était le fils du charpentier. Il ouvrit la porte de sa mansarde. « Ma mère, dit-il, c'est un ami de M. Müller... Je l'ai engagé à entrer ici pour qu'il ait moins froid.

— Moins froid !... dit la mère.

— Entrez, monsieur, et asseyez-vous. »

Alors elle joignit le geste à la parole et déposant à terre le plus jeune de ses enfants, auquel elle venait de faire boire un peu de lait, elle approcha une chaise du foyer triste et glacé, et poussa vers moi un fourneau à demi-consumé en ajoutant : « Ceci peut toujours vous réchauffer les doigts. »

Je la remerciai, et, pendant qu'humiliée du désordre qui régnait autour d'elle, la pauvre femme cherchait à le réparer rangeant de vieilles hardes qui se trouvaient éparses çà et là, je jetai un coup d'œil sur ce qui m'entourait.

Tout ce que la misère peut imposer de privations était écrit dans cette triste demeure. Aucune porte n'indiquait une autre pièce; le père et la mère devaient coucher dans ce lit de quelques pouces d'épaisseur, avec le plus jeune de leurs enfants, et les quatre autres, qui étaient des garçons, occuper chacun le quart d'une étroite paillasse placée dans une encoignure et mal dissimulée par un lambeau de serge jadis verte qui arrivait tout au plus à un pied du plancher. Sur une vieille table, la seule qui fût dans la chambre, le souper était préparé et attendait le père de famille. Ce souper était composé de pain bis, de fromage, et d'un peu de salade de la veille. Trois en-

fants, dont l'aîné pouvait avoir huit ans, couvaient le repas de leurs regards avides.

Édouard seul, l'air pensif, les yeux baissés, semblait partager le malaise de sa mère, et son jeune orgueil souffrait maintenant des suites d'un bon mouvement qui lui avait fait m'offrir l'hospitalité. Heureusement je pus faire diversion à ses pensées, et lui donner le change sur les miennes, en lui parlant d'un objet que mes yeux rencontrèrent sur un côté du mur, proche de moi : c'était un violon.

« Eh quoi ! m'écriai-je, y a-t-il ici un rival de mon ami Müller ? »

— Un rival, non, répondit Édouard ; un élève, oui ; et un élève bien reconnaissant !

— A l'air dont vous le dites, ce doit être vous.

— Oui, monsieur, c'est lui, répondit la mère, qui parut reprendre un peu de hardiesse, et si le ciel bénit ses efforts, nous devons à votre ami le retour de jours meilleurs. »

Comme elle disait ces mots, son mari rentra et l'entendit :

« Des jours meilleurs, reprit-il en poussant du pied quelques outils qu'il avait jetés à terre en entrant, avec ceci et du courage, c'est possible ; mais autrement, non. Et, dès demain, je veux qu'Édouard commence un autre apprentissage plus fatigant, mais plus utile, et qu'il oublie le métier de fainéant auquel on l'encourage malgré moi.

— Pardon, monsieur, dit la pauvre mère, qui cherchait à conjurer l'orage ; mon mari ne vous a pas vu, et quand on se croit seulement en famille, il est permis de ne pas ménager ses termes. »

Alors elle expliqua au charpentier comment je me trouvais là, et le rude ouvrier s'excusait envers moi, lorsque Müller, averti de ma venue, m'envoya dire de descendre.

Comme sa position vis-à-vis d'Édouard était celle d'un bienfaiteur, jamais il ne m'en avait ouvert la bouche ; mais ce jour là nous en causâmes longuement, et mon ami, qui l'aimait comme un père, ajouta encore à la bonne opinion que j'avais prise de son jeune écolier, pour le peu de mots qu'il m'avait dits et l'air dont il les avait prononcés.

J'avertis Müller de la disposition du charpentier à l'égard

de son fils, et je lui demandai si, réellement, il pensait que le violon pût devenir un état pour ce dernier.

Müller n'en doutait nullement. Depuis quatre ans que Müller lui donnait des leçons, l'enfant avait fait de tels progrès, que mon ami y voyait la preuve d'une vocation certaine. Déjà même il s'était occupé du soin de lui créer quelques ressources qui pussent en apportant un peu d'aisance dans la famille, conjurer la colère du père.

La conversation s'était prolongée, il était tard; Müller promit de me voir le surlendemain, et nous nous séparâmes.

II.

Les projets d'un bon cœur.

Le jour fixé par Müller était presque passé lorsque je le vis arriver avec l'air soucieux et embarrassé d'un homme qui a des chagrins à confier et un service à demander.

« Mon Dieu ! qu'il est difficile de faire le bien, s'écria-t-il en se jetant sur un siège, en vérité si vous ne m'aidez, je suis prêt à perdre courage. »

Le découragement me prit à mon tour. « Alors, à quoi puis-je vous être utile, dis-je à Müller. »

— Le voici. Seriez-vous un habile solliciteur ?

— Pourquoi non ?

— Eh bien ! je vais vous indiquer ce qu'il faut faire, et en combinant nos efforts, peut-être arriverons-nous au résultat que je me propose; mais pour cela, j'ai besoin de compter sur vous, ayant échoué complètement chaque fois que j'ai dû solliciter la moindre faveur. Il est vrai qu'alors je parlais pour moi-même, et que rien de ce que j'avais à dire n'était bien entraînant; enfin, c'est égal; j'aime mieux que ce soit vous. Et puis, vous êtes mon ami, et je veux que nous goûtions ensemble le plaisir d'être utile à Edouard. »

Alors, en habile général, Müller me développa son plan de campagne; il était digne, par sa simplicité, de celui qui l'avait conçu; le digne homme, au lieu d'aller solliciter les puissants du jour, utilisait tout bonnement ce qui se trouvait sous sa main.

Je rendis d'abord une visite à l'ex-danseuse ; elle avait conservé des relations d'amitié parmi les célébrités de l'époque, qu'elle avait connues aux jours de leurs premiers succès. J'obtins facilement d'elle, au nom de l'humanité, qu'elle s'intéressât à notre jeune protégé, et qu'elle fit pour lui toutes les démarches que je lui indiquai. Je vis aussi l'ouvreuse de loges du théâtre *extra-muros*, dont j'ai déjà fait mention, et je trouvai d'excellents arguments pour l'engager à demander au nom d'Edouard, en le faisant passer pour son cousin, une place vacante dans l'orchestre qui était à la disposition de son directeur.

De son côté Müller s'était glissé chez le caissier qui demeurait sur son carré, et il avait obtenu de lui qu'il parlât en faveur de notre jeune protégé au chef de la maison de banque dans laquelle il travaillait.

Toutes nos démarches faites, nous n'eûmes plus qu'à attendre la réalisation de nos espérances, et quinze jours à peine étaient écoulés que Dieu aidant, nous avons réussi partout.

Quand la nouvelle lui en arriva, Müller me fit vite demander ; sa figure était si resplendissante de bonheur lorsque j'entrai chez lui qu'elle m'avait tout appris avant qu'il ne m'eût rien dit. Il ouvrit la porte et appela Edouard.

C'était l'heure de la leçon ; Edouard avait l'oreille au guet et ne se fit pas attendre.

« Voyons, dit Müller, prends ton violon, et joue-nous le morceau que nous avons étudié hier.

L'enfant le joue.

« C'est ça, mon garçon, mais, dis-moi, pourquoi es-tu si rouge ? Est-ce que la présence de Ferdinand t'intimide ? — Non, monsieur Müller, mais j'ai peu étudié ce morceau, et la crainte de paraître indigne de vos soins m'effraie bien plus que ne le ferait un nombreux auditoire.

— Brave enfant ! dit Müller la larme à l'œil. Ah ça, tu donnerais bien des leçons alors ?

— Pourquoi pas, si vous m'en jugez capable ?

— Très-capable ; et dès demain, tu vas commencer à en donner au fils de M. A...., un garçon, de ton âge qu'on dit être rempli de dispositions ; six francs par cachet, deux leçons par

semaine; mais je t'avertis qu'on t'a annoncé comme un prodige. Ça te va-t-il? »

Edouard s'appuya au dos d'une chaise, sa poitrine était visiblement oppressée. « Ma mère! » murmura-t-il en regardant Müller, qu'il remercia seulement dans son cœur, car sa langue semblait paralysée.

Le bon vieillard était habitué à lire dans le cœur de son jeune élève, et satisfait de ce muet remerciement, il l'en récompensa par un sourire empreint de la plus parfaite bonté.

« Ce n'est pas tout, dit-il, et nous avons obtenu pour toi une petite place dans l'orchestre du théâtre de la banlieue. » Dame! mon enfant, faut pas être fier; tout le monde ne débute pas par le grand opéra: ce sera toujours trente francs par mois.

— Oh! dit Edouard, vous êtes mon bon ange! » Alors, malgré la résistance de Müller, il saisit ses mains qu'il couvrit de baisers; mais, vaincu par la force de son émotion, il tomba à nos pieds, presque privé de sentiment.

Nous eûmes peu de peine à le faire revenir; et, du reste, les secousses, produites par la joie, ont rarement des suites funestes.

« Que diable! lui dit Müller si c'est ainsi que tu prends les choses, on n'osera plus te parler, et alors tu ne sauras pas le meilleur de ton affaire.

— Le meilleur, c'est vous! c'est votre amitié qui m'a guidé, encouragé, qui me récompensera.

— Diable d'enfant! où trouve-t-il tout ce qu'il dit? j'ai le gosier serré à ne plus pouvoir dire un mot; contez-lui la chose, vous, Ferdinand. »

Je profitai de la permission, et je dis à notre jeune ami comment nous avons obtenu une représentation à son bénéfice dans ce même théâtre où sa place était marquée à l'orchestre, et comment deux célébrités du drame moderne devant venir jouer, l'une le rôle de Christian, et l'autre celui de Clotilde, dans la pièce de ce nom, il était assuré d'avance d'une recette de plus d'un millier de francs.

Pour cette fois Edouard ne s'évanouit pas, il oublia même de remercier, mais prompt comme l'éclair, il ouvrit la porte de l'appartement, et s'élança dans l'escalier.

Müller me regardait avec anxiété. Si nous le suivions, me dit-il? puis, timidement et demi résolu il me saisit le bras et m'entraîna.

Nous montâmes à pas de loup. Une fois près de la porte de la mansarde, nous pûmes voir au travers de ses ais mal joints le jeune élève de Müller, aux genoux de sa mère, dont les yeux laissaient échapper deux ruisseaux de larmes.

« Oh! disait-il, tu ne manqueras plus de rien; tu n'auras plus de misère; tu ne passeras plus les nuits à pleurer en travaillant pour nous! tu vas payer le boulanger qui ne te donne plus son pain qu'avec défiance. — Mes frères iront à l'école, et, le soir, quand mon père rentrera de son travail, il aura un peu de vin pour se réchauffer le cœur, du feu pour reposer ses membres fatigués; et c'est ce bon M. Müller qui nous vaut tout cela!

III.

Un grand jour.

L'heure solennelle était venue. Edouard, qui devait exécuter un solo entre les deux pièces, était vêtu de neuf de la tête aux pieds; ses cheveux soignés, son air heureux, avaient fait de lui un enfant tout à fait remarquable.

La salle était pleine à rompre; le double attrait d'une bonne action, et du plaisir qu'on attendait à voir deux artistes aimés, avait rempli jusqu'aux corridors.

Müller, assis auprès de moi à la première galerie, était radieux comme s'il eût été le roi de la fête; c'était un des meilleurs jours de sa vie, et, pas une minute ne s'écoulait sans qu'il me répétât sous toutes les formes possibles, que ce jour, quelque chose qui lui arrivât d'ailleurs à lui-même, resterait, dans son souvenir, empreint des plus vives émotions.

Dans un coin du parterre, la famille d'Edouard, vêtue proprement, avait pris une modeste place. Le père et la mère, le cœur palpitant, murmuraient tout bas nombre de prières aussi ferventes que pas une de celles qu'ils eussent pu faire dans la maison de Dieu, prières toutes remplies de reconnaissance; en effet, que pouvaient-ils désirer encore après un bonheur si inespéré, les pauvres gens?

Le vaudeville marcha tout seul, on était venu pour s'amuser; on était bien disposé, indulgent. Une autre petite pièce devait suivre; entre les deux, Edouard exécuta un solo. C'était le même morceau qu'il avait déjà joué, devant moi, chez Müller.

Cette fois il se surpassa; seulement, vers la fin, et au passage le plus difficile, le silence dont il était entouré le glaçant, il eut un moment de frayeur, et jeta un rapide coup d'œil sur la place où nous étions; la vue du bon Müller, pâle d'appréhension, lui rendit à l'instant tout son courage: c'était le moment de le récompenser de quatre années d'affection, de soins donnés à son éducation musicale, et cette récompense ne lui faillit point; car l'enfant, ayant enlevé de la manière la plus brillante les dernières difficultés, fut couvert par un tonnerre d'applaudissements. Ce fut alors qu'une couronne, jetée par une main cachée, vint tomber aux pieds d'Edouard. L'enfant la ramassa, s'avança vivement vers la place qu'occupait Müller, puis la lui tendant d'une main, tandis qu'il posait l'autre sur son cœur, en s'inclinant. « A vous, murmura-t-il, à vous. — Mon bienfaiteur! — Mon maître! »

Un murmure d'approbation accueillit l'action d'Edouard, car, si on n'avait pu l'entendre, au moins l'avait-on deviné.

LE DERNIER MAMELOUCK.

PAR Mme ANNA DES ESSARTS.



La foule se pressait dans le marché du grand Caire; une vente d'esclaves y avait lieu, et les acheteurs accouraient de tous côtés pour se disputer les infortunés que d'odieus pirates avaient enlevés à leur famille, à leur patrie.

Parmi les victimes qui, le visage abattu, le regard anxieux, attendaient l'esclavage, on remarquait un enfant d'environ treize ans dont la physionomie expressive eût touché le cœur le plus dur. Des larmes inondaient ses joues pâles, et ses lèvres murmuraient une prière. Un vieil Égyptien s'arrêta devant lui, le considéra d'un air d'intérêt, et traita bientôt avec

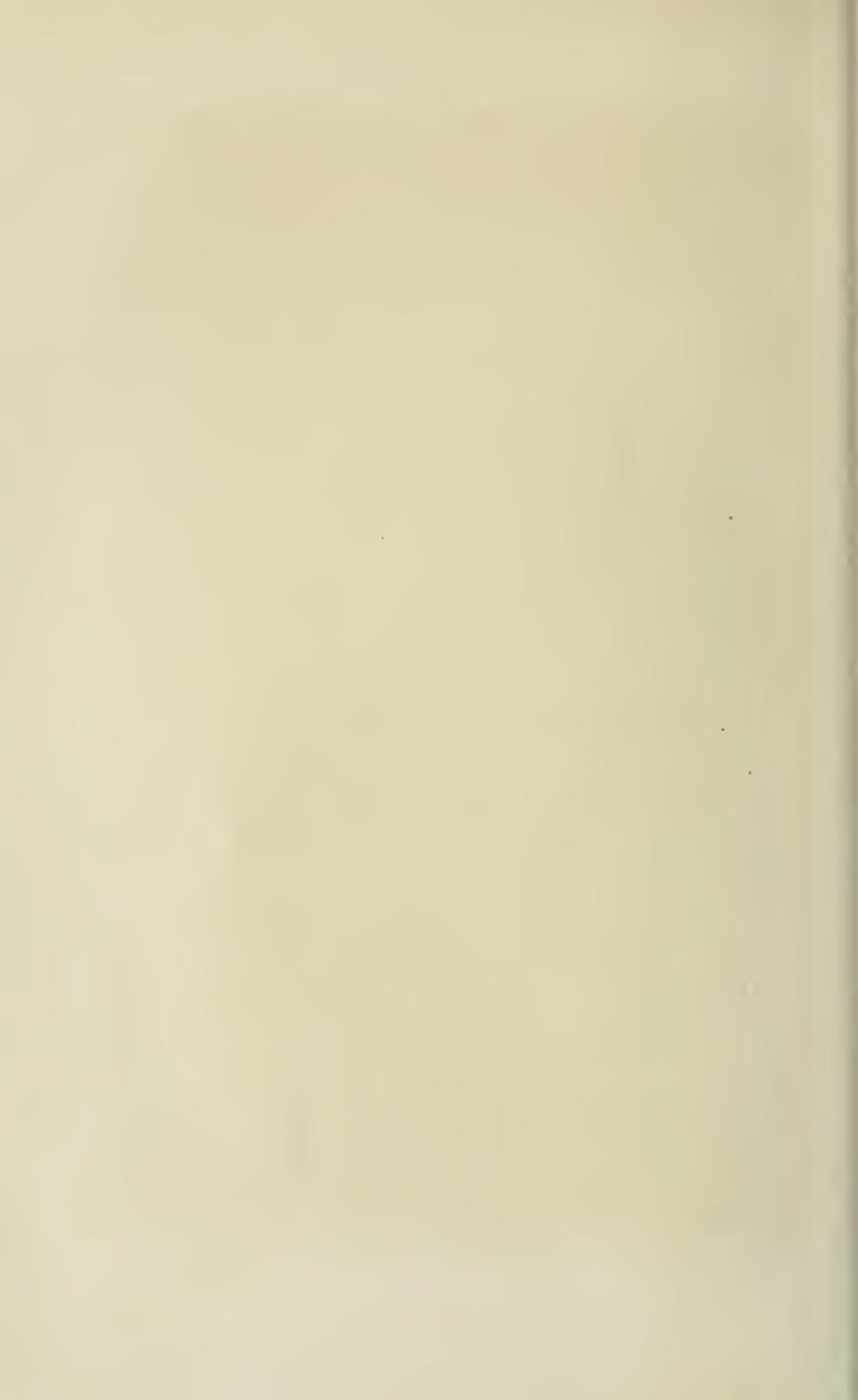
Le dernier Mamelouck .



Louis Jassalle del et lith.

Imp Lith de Galtier.

Si tes parents sont pauvres, que ton retour leur apporte l'aisance en même temps que le bonheur.



son bourreau qui le lui céda moyennant une somme assez considérable.

Une heure après, le jeune inconnu était introduit par son guide dans le palais du lieutenant des janissaires, Ibrahim-Kiaya. Ils traversèrent de vastes cours où les sycomores répandaient une ombre bienfaisante, de somptueuses salles où des jets d'eau s'élançant vers la voûte, retombaient au milieu de touffes de fleurs, et trouvèrent enfin au fond d'une des salles Ibrahim-Kiaya, assis sur un riche tapis et portant alternativement à sa bouche une longue pipe garnie d'opium et une tasse d'argent remplie d'un café savoureux.

Le premier mouvement de l'enfant fut de se jeter aux genoux de son nouveau maître. Celui-ci l'engageant par un signe à se relever, lui adressa différentes questions d'une voix grave, mais amicale.

« Je me nomme Joseph, répondit le pauvre enfant, et j'appartiens à une famille distinguée de la Natolie.

— Mon père, digne prêtre de la religion grecque, se proposait de me faire entrer dans les ordres; mais un jour que j'étais à la chasse avec plusieurs amis de mon âge, de misérables pirates nous attaquèrent et ne tardèrent pas à nous vaincre; ils étaient si nombreux et nous étions si faibles encore! Les barbares nous emmenèrent bien loin... au Caire, pour nous vendre comme esclaves. Si mon père était instruit de mon sort, il s'empresserait de me racheter, mais il ignore où je suis et doit avoir beaucoup de chagrin. Si vous daigniez me renvoyer dans ma famille, je vous aimerais autant que Dieu. »

Ibrahim avait écouté très-attentivement le récit de l'enfant. Le sourire prêtait à ses traits une expression de douceur que dissipèrent les dernières paroles de Joseph. Le redoutable lieutenant des janissaires fronça le sourcil, l'éclair du mécontentement illumina ses yeux, et d'un ton sévère, il intima l'ordre à son vieil esclave de se retirer avec l'enfant.

Depuis cet instant, Joseph n'osa plus articuler un mot en présence de son maître. Il obéissait silencieusement, et tremblait chaque fois qu'Ibrahim-Kiaya lui parlait. Cependant, le lieutenant des janissaires paraissait observer minutieusement les moindres actions du petit esclave, et souvent même il

cherchait à le rassurer par un geste de satisfaction. Mais cette espèce de récompense ne tranquillisait nullement le timide Joseph; les caresses d'un lion ne l'eussent pas plus effrayé.

Un matin, l'enfant se trouva seul avec Ibrahim. Le noble Égyptien le choisissait de préférence entre tous ses esclaves pour se faire présenter par lui l'opium et les sorbets. Ce matin-là, le lieutenant des janissaires était encore à demi couché sur une pile de coussins, et des bouffées de parfum, s'échappant de son narghilé, formaient autour de lui un nuage diaphane. Joseph, humblement agenouillé, s'occupait à ranimer le feu des cassolettes et laissait rêveusement tomber les grains d'encens qui servaient à alimenter la flamme.

À l'appel de son maître, il releva la tête, s'approcha modestement d'Ibrahim et tressaillit quand le janissaire lui dit :

« Dieu est grand et Mahomet est son prophète. Joseph, ta docilité me plaît. J'ai distingué en toi des qualités qu'il serait fâcheux de condamner à une honteuse obscurité. Je consens donc à t'accorder ma protection. Que préfères-tu, devenir mon fils adoptif ou rester esclave? »

Joseph se taisait.

« Eh! bien, répondras-tu? s'écria l'impérieux Ibrahim.

— Seigneur, balbutia l'enfant, je n'aimerais guère à rester esclave toute ma vie, mais je songe à mon père qui est là-bas...

— Ton père! me refuser, c'est te séparer éternellement de lui, te montrer sensible à mes bontés, c'est espérer le revoir un jour.

— J'accepte, j'accepte, dit Joseph avec joie.

— Enfant, je t'élève donc jusqu'à ma puissance, à la condition que tu reconnaitras la divine loi de Mahomet.

— Mon Dieu! »

Telle fut l'exclamation qui sortit instinctivement des lèvres de Joseph.

« Ce serait trop mal, ajouta-t-il d'un accent pénétré. Mon père me maudirait et me fermerait ses bras. »

La colère rougit le sombre front d'Ibrahim.

« Insensé, dit l'Égyptien en jetant au loin son narghilé. Tu prétends n'être pas né pour l'esclavage, et ton cœur ne se révolte pas à l'idée d'un tel abaissement. Sors d'ici. Tu n'es pas

même digne de me servir, et c'est à de vils travaux que l'on te réservera désormais. »

A partir de cette heure fatale, Joseph ne goûta plus de repos. Ibrahim-Kiaya s'étant aperçu du découragement, de la mélancolie de son esclave, employa tour à tour les séductions et les menaces; Joseph résista longtemps, mais la lutte était inégale, car on ne peut comparer la force morale d'un enfant malheureux à celle d'un homme puissant. Ce fut la tendresse filiale qui causa la perte du jeune esclave. On lui promit d'envoyer un message à ses parents, et le lendemain Joseph acceptait dans une des principales mosquées du grand Caire le nom musulman d'Ali.

Devenu dès lors le favori d'Ibrahim-Kiaya, le jeune homme reçut une brillante éducation et grandit au milieu des splendeurs. Un beau visage, une haute intelligence, un mâle courage eussent fait de lui l'être le plus accompli, le plus heureux, si le souvenir de son apostasie n'était venu ternir aux yeux des chrétiens l'éclat de sa réputation naissante, si les qualités qui eussent dû lui captiver des admirateurs, ne lui eussent attiré des envieux. La jalousie des mahométans, le mépris des chrétiens empoisonnèrent ses premiers succès; un invincible pressentiment saisit son âme, un avertissement secret, prophétique, lui annonçait déjà que l'heure du châtiement sonnerait tôt ou tard pour le renégat et que ses faux amis se chargeraient eux-mêmes de la vengeance du vrai Dieu, mais l'ambition dominait Ali et l'entraînait irrésistiblement vers l'abîme.

Lorsque son protégé fut en âge de pouvoir remplir des fonctions publiques, Ibrahim-Kiaya obtint pour lui le grade de *cachef* et le commandement de plusieurs villes importantes. La manière dont Ali s'acquitta de ce commandement lui valut l'attachement de Rahipli-Pacha qui comptait le nommer bey, au moment où le sultan Mahmoud, jaloux de l'autorité toujours croissante de ces hauts dignitaires, lui envoya un firman par lequel il ordonnait que l'on punit de mort les principaux beys. Cette sentence était irrévocable, il fallut obéir; seulement Rahiph-Pacha sauva la vie à ses meilleurs amis, et se félicita de n'avoir pas compris le jeune cachef dans la dernière promotion qui avait eu lieu.

Une autre circonstance changea soudain le sort d'Ali. Son protecteur, Ibrahim reçut le titre de prince de la caravane. Ayant été mis à la tête d'une troupe de mameloucks chargés d'escorter les pèlerins, Ali soutint si vaillamment, durant le trajet, les attaques réitérées des Arabes du désert, qu'au retour Ibrahim demanda en plein conseil que l'on accordât au vainqueur le titre de bey. Malheureusement, Ali marchait à sa perte en gravissant l'échelle de la fortune; la justice de Dieu le poursuivait.

Quelques années après, vers 1757, Ibrahim, assassiné par un Circassien, expirait entre les bras de son ancien esclave, et quittait ce monde en exigeant d'Ali une promesse de vengeance.

II.

Le scheick Daher, prince de Saint-Jean-d'Acre, était un jour retiré au fond de ses jardins où il oubliait les ennuis d'une journée laborieuse, quand on vint l'avertir qu'un étranger demandait à lui parler. Le vénérable vieillard ordonnant qu'on introduisît l'étranger dans une salle du palais, se hâta de s'y rendre aussi afin d'y recevoir son nouveau visiteur.

Le scheick Daher, dès qu'il eut franchi le seuil de la salle, aperçut un homme jeune encore, mais dont les traits accusaient l'agitation, la douleur. Cet homme, couvert de vêtements grossiers, ne semblait pas fait cependant pour un tel costume, ses mouvements fiers annonçaient l'habitude de la domination, et son regard n'avait pas cette humilité que donne souvent une position obscure. L'inconnu qui marchait à grands pas, s'arrêta subitement. Il s'approcha du vieillard et lui dit d'un air inquiet :

« Sommes-nous seuls, seigneur? dois-je m'expliquer sans crainte?

— Oui, répondit le scheick un peu surpris.

— Eh! bien, apprend donc que tu vois devant toi Ali-Bey, ce chef dont la puissance paraissait avoir il y a un mois encore la solidité d'un édifice de marbre. Je suis persécuté, poursuivi. Le sultan Mahmoud, méconnaissant les services que je lui ai rendus, a dépêché vers moi les porteurs du funeste cordon, et

quelle est ma faute? Un Circassien avait lâchement assassiné mon protecteur, Ibrahim-Kiaya, j'ai voulu punir le meurtrier, c'était justice! Eh! bien, je n'existerais plus si le digne Rahipli ne m'avait instruit du complot que les amis du Circassien formaient contre moi. Maintenant, seigneur, ma vie est entre tes mains. J'ai cru choisir un asile inviolable en frappant à la porte du palais de Daher. Refuseras-tu de m'accorder l'hospitalité?

— Il y a longtemps, Ali, que ton caractère chevaleresque me plaît, que tes héroïques actions intéressent mon cœur. Je considère d'ailleurs l'hospitalité comme un devoir. Il faut se montrer charitable envers ceux qui souffrent, car on est un jour consolateur et un autre jour affligé. Cette hospitalité que je suis le premier à t'offrir, demain si notre fortune change de face, ce sera mon tour de la recevoir de toi. Ne suis-je pas depuis cinquante années la victime de tes ennemis, et les derniers moments qui me restent à passer en ce monde ne sont-ils pas consacrés à lutter péniblement contre les attaques iniques de l'empire turc? Ah! mon ami, tu es jeune au moins, tu as l'immensité de l'avenir devant toi. Il est impossible que le malheur te poursuive continuellement. Malgré tes infortunes, estime-toi donc plus heureux qu'un triste vieillard accablé de cruels souvenirs et privé d'espérance.

La sympathie ne tarda pas à lier étroitement Ali et Daher. Ali considérait Daher comme un père et Daher le traitait comme son fils. Le banni se fût contenté de l'existence paisible qu'il menait, s'il n'eût été dévoré d'ambition. Le silence, l'inactivité lui étaient antipathiques. Il lui fallait le bruit, le mouvement, et cent fois il pria le ciel d'échanger les sensations monotones qu'il éprouvait contre les agitations d'une vie orageuse.

Après deux années d'exil et de longues tentatives, Ali parvint à se faire rappeler au grand Caire, et quitta son meilleur ami, le cœur enivré de joie. Ce qu'il allait reconquérir, l'empêchait de songer à ce qu'il perdait en s'éloignant du vénérable prince de Saint-Jean-d'Acre. Le peuple accourut à sa rencontre. On eût dit un père rentrant dans le sein de sa famille, car le peuple a des caprices; chez lui, l'amour et la haine se

touchent de près : il ne connaît pas de transitions entre ces deux sentiments. Il aime et déteste avec la même exaltation. Mais tandis qu'Ali croyait sa position parfaitement assurée, de sourdes menées préparaient une seconde fois sa ruine.

Pendant, l'Égypte florissait sous le gouvernement de ce vaillant chef. Ali rétablit la discipline de l'armée, il réprima l'audace des tribus arabes, et dès lors les marchands purent voyager sans craindre les attaques de ces barbares.

Un jour, Ali remarqua parmi des esclaves qu'on lui présentait une jeune fille russe dont la beauté le charma ; mais plus touché encore des larmes de la jeune fille que de ses attraits, il résolut d'acheter cette esclave pour la renvoyer ensuite à sa famille.

La jeune fille fut amenée devant Ali, de même que le petit Joseph avait jadis été amené devant Ibrahim-Kiaya.

« Quel est ton nom ? lui demanda le noble chef.

— Mon nom est Marie, car je suis chrétienne.

— Chrétienne ! ce n'est pas moi qui te forcerai de renier ton Dieu. Va, Marie, ton visage me rappelle celui de ta patronne, la pureté couronne ton front. Pars, enfant, et remercie ton maître éternel. Je te rends à lui, à ta famille, parce qu'il n'est pas de bonheur réel sans l'amour de la famille et sans l'amour de Dieu. »

En achevant ces mots, Ali tendit à la jeune fille une bourse pleine de pièces d'or.

« Si tes parents sont pauvres, continua-t-il, que ton retour leur apporte l'aisance en même temps que le bonheur. »

Marie repoussa la bourse et murmura d'une voix émue :

« Je n'ai pas besoin de cet or, seigneur. Je suis orpheline. Mes parents, honnêtes habitants de l'Ukraine, ont été massacrés pendant la dernière guerre des Turcs contre la Russie, je ne désire donc point retourner dans ma patrie. Puisque vous êtes si bon pour moi, daignez me placer chez quelque chrétienne du Caire où j'emploierai mes jours à pleurer mes infortunés parents et à bénir votre générosité. »

Un mois après cette scène, un respectable prêtre de la religion grecque débarquait à Boulak avec sa nombreuse famille. Ce vieillard, dont la poitrine était couverte d'une longue barbe

blanche, semblait un patriarche, et l'on eut dit en voyant ses charmantes filles autant de Rebecca, de Rachel, de Ruth. Dès que le vieux Duoad eut pénétré dans le village, un bruit inaccoutumé s'y fit entendre, les rues se jonchèrent de fleurs, l'air retentit de cris d'allégresse. Un homme couvert d'habits somptueux et montant un magnifique coursier arabe vint à la tête d'un brillant cortège recevoir l'étranger. Duoad était debout, soutenu par ses filles qui pleuraient de joie. Le chef de la cavalcade descendit précipitamment de cheval et tombant aux genoux du prêtre grec, il s'écria :

« Mon père ! »

Duoad ouvrit à son fils des bras défaillants, il le pressait contre son cœur, l'inondait de douces larmes et murmurait :

« Joseph, mon pauvre Joseph ! mon noble ami ! »

L'attendrissement gagnait tous les assistants, le père ne se lassait pas de contempler son premier né, les jolies sœurs d'Ali le considéraient d'un air tendre et curieux. Une seule personne manquait à la fête. Depuis longtemps la mère d'Ali n'existait plus.

Quand on eut lavé les pieds du vieillard, on le revêtit d'un magnifique costume, et son fils le conduisit dans un palais où les attendait une femme voilée.

« Mon père, dit Ali en prenant la main de l'inconnue, voici la belle Marie, ma légitime compagne, Marie, chrétienne comme vous. »

Ali-Bey captivé par les vertus de l'intéressante Russe lui avait permis, en l'épousant, de conserver la religion de leurs ancêtres. Le séjour de Duoad en Égypte ne fut qu'une suite de plaisirs. Les noces d'une de ses filles avec Mahomet-Abou-Dahab, ami d'Ali-Bey, furent célébrées de la manière la plus pompeuse. L'heureux Duoad quitta l'Égypte, comblé de présents.

Ali n'était pas méfiant, la franchise de son caractère, la droiture de ses intentions l'empêchaient de soupçonner les méchants. Pourtant il faut savoir détourner les traits de la perfidie. Une fois, Ali fut très-étonné de recevoir de sa propre sœur, de la femme d'Abou-Dahab, un avertissement qui l'anéantit. Le misérable le trahissait. Déjà il avait voulu forcer

sa femme de présenter à son frère une tasse de café empoisonné, déjà il avait voulu faire assassiner Ali.

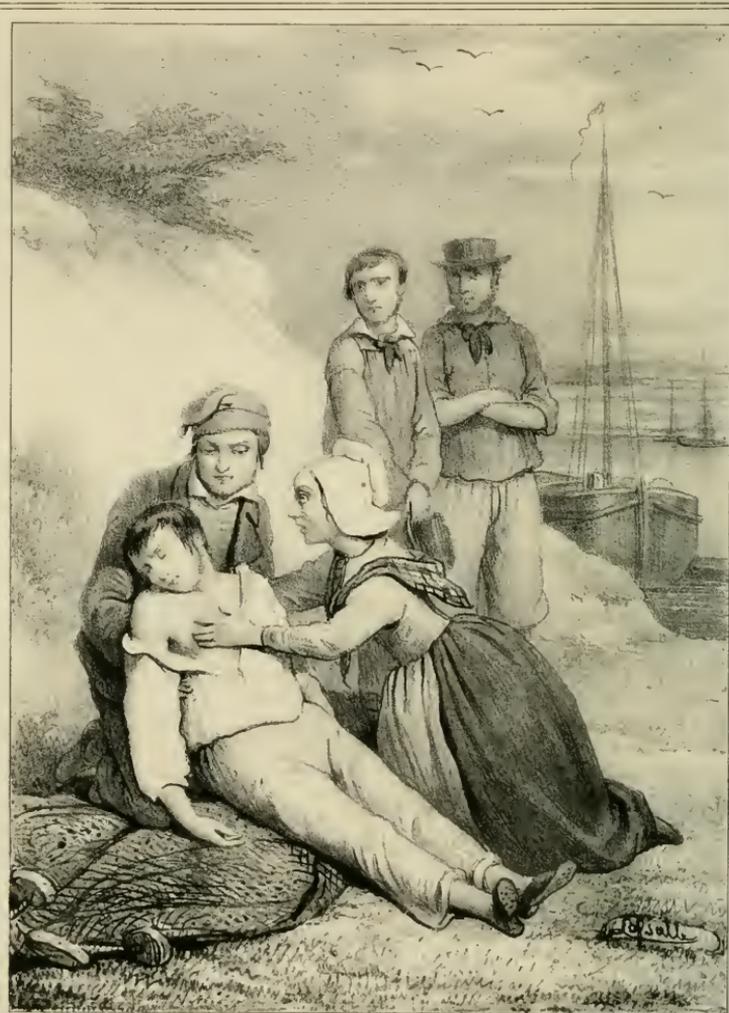
Mais Abou-Dahab se disculpa de son mieux, et le noble Ali se contentant des vagues explications de cet indigne parent, saisit la première occasion qui s'offrit pour lui prouver l'étendue de son attachement. La Russie avait déclaré la guerre à la porte ottomane. Ali leva douze mille hommes de troupes, afin de voler comme scheick Elbeled, au secours du grand seigneur. A peine avait-il eu le loisir de rassembler son armée, que le divan l'accusa de s'être vendu à la Russie. Il eût péri, victime d'une calomnie, sans l'intrépidité d'un ami qui s'étant déguisé en arabe courut avec douze mameloucks au devant des émissaires du grand seigneur, les tua et rapporta l'ordre fatal à Ali. Dès ce moment, le scheick Elbeled essaya de secouer le joug du gouvernement turc, et la plupart des beys lui promirent de seconder ses efforts.

Dès qu'il fut informé des projets d'Ali, le vieux prince de Saint-Jean-d'Acre donna des instructions à ses sept fils, leur confia la garde de ses châteaux-forts et partit à la tête d'une armée de neuf mille hommes. Il remporta bientôt une éclatante victoire. Ali songeant de son côté à conquérir les côtes méridionales de la mer Rouge, forma une expédition dont il accorda le commandement à son beau-frère Abou-Dahab et à son ami Ismaël-Bey.

Plusieurs mois s'écoulèrent, et ce laps de temps fut rempli par des succès. Ali se reposant sur la valeur de ses généraux, faisait frapper son effigie sur les pièces de monnaie, s'occupait activement d'organiser une république et de se ménager des relations commerciales avec l'Inde, l'Afrique et l'Europe. C'est en vain que Marie, sa compagne bien aimée, l'engageait instamment à surveiller la conduite d'Abou-Dahab et celle d'Ismaël-Bey, l'avenir lui apparaissait tel qu'un ciel sans nuages.

Un matin, Marie se rendit chez son époux qu'elle trouva seul. Les vêtements de la jeune femme avaient le désordre du désespoir, des larmes inondaient son visage. Ali l'attira sur un sofa près de lui, et l'interrogea tendrement. Marie ne répondait que par des sanglots. Enfin, elle murmura quelques mots

La veuve du Marin.



Imp lith de Caillier.

Oui, oui, c'est lui ! l'enfant de mon pauvre Robert .

Paris, M^{me} V^e LOUIS JANET, Éditeur du DIMANCHE des Enfants.

parmi lesquels Ali crut distinguer ceux d'ingratitude, d'effroi.

« Que crains-tu? lui dit-il, ne vois-tu pas que le ciel nous favorise, que ton Dieu, le Dieu qui fut le mien, me récompense de la demi-conversion que tu as opérée en moi. Plus tard, lorsqu'il aura fixé ma destinée, je lui prouverai mieux ma reconnaissance. Ah! Marie, quel triomphe remporterait ton Dieu si l'Égypte sous mon gouvernement devenait chrétienne, si je rachetais par un immense baptême cette terre profanée. Pourquoi soupirez-tu? Nos chefs ne sont-ils pas revenus d'Arabie tout couverts de lauriers? Ne suis-je pas l'allié de la Russie et de Venise? La Syrie entière m'appartient, et Jérusalem elle-même m'ouvre ses portes saintes.

— Contemplez, seigneur, avec moins d'orgueil ces biens innombrables, afin que leur perte ne vous paraisse pas trop pénible. Oui, vous étiez par la force de vos armes un habile conquérant, vous n'êtes plus qu'un prince dépossédé, trahi! Ismaël et Abou-Dahab n'ont gagné ces villes que dans le but de se les approprier; ce n'était pas pour vous qu'ils travaillaient, mais pour eux et je viens d'apprendre qu'ils ont rendu aux Turcs les possessions qu'ils leur avaient enlevées, afin de se concilier la faveur du gouvernement et d'assurer à Abou-Dahab le rang que la perfidie de la porte ottomane vous a forcé d'abandonner. Que faire maintenant?

— Se défendre, Marie, se défendre jusqu'à la dernière extrémité. »

Il n'y avait pas en effet à balancer. Vers le milieu de la nuit, Ali s'éloigna secrètement du Caire, accompagné de sa femme et d'un petit nombre d'amis fidèles. Environ sept mille soldats les rejoignirent. Ils traversèrent les déserts et atteignirent après cinq jours de marche Gaza où l'on fut obligé de s'arrêter. Ali avait trop lutté, son énergie morale et physique commençait à s'éteindre. La fatigue, l'humiliation, les regrets l'avaient rendu dangereusement malade; l'idée qu'il devait ses malheurs à ceux qu'il avait aimés et protégés, déchirait son âme, et malgré les soins affectueux de Marie, il appelait la mort comme un remède à ses chagrins. Une visite du scheick Daher le ranima; il consentit à suivre les prescriptions d'un médecin, et sa santé se raffermir.

Une escadre russe se montra devant Saint-Jean-d'Acre; Ali profitant de l'occasion qui se présentait, demanda l'assistance de la czarine qui la lui refusa. Il résolut alors de reprendre les villes de Syrie, et remporta une telle victoire sur Hassan-Pacha qu'il recouvra son ancien courage et grâce à son génie militaire, ressaisit successivement toutes les conquêtes dont la défection d'Abou-Dahab l'avait frustré. Ainsi, le vaincu était redevenu le vainqueur, et ses ennemis devaient encore trembler à son nom formidable; mais il est des êtres que la fatalité ne cesse de poursuivre, et les plus vils reptiles parviennent à miner le plus solide monument.

Au sein même de son triomphe, Ali reçut des chefs janisaires l'invitation de retourner au Caire. Cette invitation mit le comble à sa joie; il se hâta de rassembler ses troupes et de s'acheminer vers l'Égypte : ce qui ne fut pas sans péril, car l'ennemi l'attendait près de l'isthme de Suez. Une bataille terrible fut livrée, Ali combattit comme un lion, et au bout de quatre heures il restait maître du champ de bataille.

Lorsque Ali arriva au grand Caire, Abou-Dahab haranguait les beys et le peuple. Accusant son ancien protecteur d'être chrétien de cœur, il leur persuadait qu'Ali ne cherchait à regagner le pouvoir souverain que pour leur faire abjurer le mahométisme. Avant la fin du jour, vingt mille hommes étaient rangés sous la bannière d'Abou-Dahab.

Bien qu'Ali fût retombé gravement malade, il eut pourtant la force de disposer sa petite armée de six mille hommes d'une manière avantageuse et de convoquer dans sa tente les principaux chefs de ses troupes, afin de leur donner les ordres nécessaires. L'aile droite commandée par le vaillant Tentaoui et l'aile gauche commandée par le scheick Lebi, fils du prince de Saint-Jean-d'Acre, soutinrent intrépidement l'attaque, et les mameloucks déployèrent une valeur prodigieuse. La victoire allait encore couronner leurs efforts, quand une défection considérable opérée parmi les maugrabins causa la perte définitive d'Ali.

Celui-ci, qu'une fièvre ardente retenait sur sa couche, écoutait avec anxiété le bruit lointain de la bataille, lorsqu'un pan de la tapisserie soulevé brusquement lui permit de contem-

pler le visage ensanglanté d'un de ses amis, le scheick Crimm.

« Nous sommes perdus ! s'écria le scheick d'une voix hale-tante. Votre fidèle Tentaoui, redoutant l'esclavage, s'est laissé massacrer sur le monceau d'ennemis qu'il avait immolés ; le scheick Lebi a expiré, non sans une héroïque résistance ; mes soldats et moi nous avons bravé mille dangers pour arriver jusqu'à vous. Fuyez, seigneur, nous vous servirons de bouclier.

— Non, répondit Ali en secouant tristement la tête, ma gloire est morte, je ne lui survivrai pas. Songez à vous, mes amis. Quant à moi, mon heure est venue.

— Vous abandonner ! répliquèrent les généreux mame-loucks. Jamais ! jamais. »

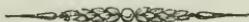
Et ils formèrent autour de la tente une épaisse barrière. Mais leur heure aussi était venue, car ils périrent tous les armes à la main. Ali, se jetant au bas de sa couche, étendit à ses pieds les premiers soldats qui voulurent le saisir. Le désespoir lui avait rendu des forces. Couvert déjà de blessures, il se défendit avec furie jusqu'au moment où il fut renversé sur le sol.

Des soldats l'emportèrent alors comme prisonnier dans la tente d'Abou-Dahab, qui feignit de déplorer le sort de sa victime. Ali, dédaignant de répondre, se détourna d'un air de mépris, et son regard implorant le ciel sembla demander le pardon du vrai Dieu.

Huit jours après la bataille, le renégat repentant expirait jeune encore.

La destinée d'Ali fut glorieuse, mais non heureuse. La paix ne saurait régner dans la vie d'un homme qui a méconnu le premier des devoirs, celui de la religion. Comme l'a dit un grand poète de notre époque, l'auteur de *Louis IX*.

« Oui, malheur éternel pour qui trahit son Dieu. »



LES MINEURS.

PAR MADAME LE BASSU D'HELF.



Il y a dans la société des classes humblement dévouées à des professions difficiles, répugnantes, mais nécessaires et qui n'ont pas même pour dédommagement un salaire compensateur. On doit donc au moins de la reconnaissance aux hommes qui ont accepté cette part repoussée par tant d'autres.

Parmi les métiers dont il s'agit, nous citerons, non comme le plus antipathique au goût naturel, mais comme un des plus dangereux, celui de mineur.

Lorsqu'au lever du jour la nature s'anime, les habitations s'éclairent et que le commerçant, l'ouvrier vaquent à leurs affaires en respirant un air pur, sous les gais rayons du soleil, le mineur ne quitte les ténèbres de la nuit que pour aller se plonger en d'autres ténèbres. Il s'enfonce dans les profondeurs de la terre, loin des bruits de la vie, et va reprendre, aux lueurs blafardes des lampes, dans un air chargé de miasmes, la tâche de chaque jour qui donne le pain à sa famille. Trois fléaux le menacent incessamment, l'explosion du gaz, l'éboulement des masses suspendues sur sa tête, l'irruption des eaux que souvent le marteau fait jaillir du filon même de la mine. Et parmi les ouvriers mineurs, il se trouve de pauvres enfants qui partagent cette vie rude et sombre. Pour ces enfants, il n'est point de ciel bleu, point de prairie en fleurs, point d'oiseau au buisson, de papillon sur la rose, point de toutes ces gracieuses merveilles que le créateur a semées sur la terre pour la rendre belle et douce à habiter. Ces pauvres enfants ne connaissent pas les charmants profits de la jeunesse, et si parfois, elle illumine leur âme d'un rayonnement soudain, l'heureuse clarté se décolore et s'efface aussitôt dans l'épaisseur de la nuit qui enveloppe les travailleurs.

Autour d'une table, dans une chambre d'un aspect pauvre,

mais propre, étaient assis auprès de leur mère six enfants dont le babil joyeux semblait une douce chanson au cœur de la mère. C'était l'heure du déjeuner. Le septième enfant, aîné de la famille, jeune garçon à la physionomie intelligente, se tenait debout, appuyé contre la fenêtre. Il écoutait sans y prendre part, les manifestations un peu bruyantes du contentement enfantin. Ce jour-là, la jeune famille allait souhaiter une bonne fête à leur grand'mère, et passer quelques heures dans le petit jardin que celle-ci possédait dans un faubourg de la ville de Liège.

Laurent n'accompagnait pas ses frères et sœurs dans cette excursion dont il appréciait pourtant bien le plaisir.

« Va, mon enfant, lui dit la mère avec douceur, tu sais que ton père attend l'outil que tu viens chercher.

— Dans un moment, mère, répondit l'enfant du ton de la prière, le soleil est si beau aujourd'hui ! » Et tournant les yeux du côté de la fenêtre ouverte, il respirait avec bonheur l'air pur d'une belle matinée du mois de mars.

La mère soupira, et s'approchant de son premier né, elle le baisa au front, en disant d'un accent plein de tendresse.

« Ne fâche pas ton père ; tu sais que lorsqu'il te gronde, je m'en afflige, et pourtant il ne gronde jamais injustement.

— Mère, répliqua l'enfant, sans répondre à l'observation qui lui était faite, j'étais avec vous tous l'année passée, à la fête de grand'maman, pourquoi n'as-tu pas demandé à mon père de m'y laisser aller cette fois ?

— Il ne l'aurait pas permis, tu en sais bien la raison ; mais la semaine prochaine, je lui demanderai de t'envoyer passer le mardi gras avec tes cousins qui sont, tu me l'as dit, de joyeux compagnons. »

Et madame Gaffin poussait doucement l'enfant vers la porte. Celui-ci s'attacha au cou de sa mère, et l'ayant embrassée à plusieurs reprises, il partit en criant :

« Georgette ! Catherine ! vous me rapporterez des violettes au moins ?

— Oui, oui, je te le promets, » répondirent les six voix d'enfant.

Or, la faute qui privait Laurent, enfant aimable et bon, de la participation à la fête de famille, nous allons la dire, mais avant, il faut, mes jeunes lecteurs, que vous sachiez que Laurent avait une passion qui, tout innocente qu'elle fût en soi, devenait un tort chez lui par sa position d'enfant d'ouvrier, puisqu'elle absorbait une partie du temps qu'il aurait dû consacrer à des occupations manuelles et le rendait, sans qu'il en eût l'intention, coupable de désobéissance. Il aimait la lecture d'un amour particulier, vainqueur de tous ses autres goûts. D'abord, son père avait approuvé cette inclination qui annonçait un esprit raisonnable; mais, quand il vit Laurent y sacrifier le temps de son travail, il l'en reprit comme d'une faute et lui interdit toutes lectures. Gaffin était maître ouvrier dans l'exploitation des mines de houille de Beaujonc, situées dans le voisinage de la ville de Liège. Ce que présentait de triste et de dangereux l'état de mineur, l'effrayait pour son fils. Il le plaça en apprentissage chez un horloger de ses amis; mais Laurent était maladroit, il brisait les ressorts de montre qu'on mettait entre ses mains, ou bien l'ennui le faisait s'endormir sur l'établi. D'autres fois, on le surprenait les yeux attachés sur un livre qu'il tenait caché sur ses genoux. Après un bon nombre de réprimandes, le maître horloger rendit Laurent à son père, et celui-ci décida à regret que son fils travaillerait avec lui dans les mines.

Laurent n'aimait guère ses nouvelles occupations, il regrettait le temps, qu'il n'appréciait pas alors, où il jouissait tout le jour de la clarté des cieux, quand, assis devant l'établi, il entendait à son oreille le bourdonnement d'une mouche aux ailes colorées et diaphanes, qui se jouait dans un rayon de soleil, et venait hardie, se poser sur le bord de la tasse de lait de l'apprenti, y plonger sa trompe, et reprendre après son vol capricieux dans l'air. Il regrettait aussi le moineau familier qui descendait sur la fenêtre chercher les miettes de son pain; enfin, sans bien s'en rendre compte, il regrettait toutes ces harmonies au milieu desquelles nous vivons, toutes ces gouttes de bonheur que verse dans les âmes l'aspect sublime de la nature.

La lecture lui était devenue plus chère depuis qu'elle était

sa seule distraction. Une occasion se présenta pour lui d'augmenter sa petite bibliothèque, il échangea sa casquette neuve contre les livres de classe d'un écolier qui retournait chez lui.

Et quand il vint tout joyeux montrer son trésor à son père, en lui disant à quel prix il l'avait acquis, Gaffin le réprimanda sévèrement pour avoir ainsi disposé, sans son aveu, d'un vêtement nécessaire. Il s'empara des livres, et dit à Laurent qu'il ne les obtiendrait qu'après avoir passé un mois sans mériter aucun reproche. L'enfant se soumit sans murmurer, et le matin de ce jour marquait la moitié du temps de l'épreuve.

Laurent avait rejoint son père dans les mines, et tout en transportant les paniers de houille à l'endroit du chargement, il suivait de la pensée ses frères et ses sœurs dans leurs joyeux ébats. Puis, comme le cœur de l'homme (et le cœur de l'enfant lui ressemble) ne saurait s'arrêter aux peines actuelles, et qu'il se plait à les augmenter par la prévision des peines à venir, Laurent songeait qu'il ne pourrait pas l'été prochain, comme les étés précédents, aller jouer sur les foins fraîchement coupés, abattre les noix dans le jardin de l'horloger, cueillir les cerises pour le dessert de son maître, occupations pleines de charme, et qui, de plus, avaient de friants profits. Il fut interrompu dans le cours de ses préoccupations par un ouvrier qui lui dit d'aller chercher son père, et de lui apprendre que les eaux faisaient irruption du côté du bure ou puits.

Gaffin accourut. Il ne partagea point l'opinion des mineurs qui pensaient qu'un engorgement des tuyaux de la pompe à vapeur, empêchait l'eau d'arriver au jour et la faisait retomber dans le bure.

« Vous vous trompez, dit Gaffin, il y a ici quelque chose de plus grave; les eaux se sont ouvert un passage à travers la veine, et à mesure que les terres qui font encore obstacle seront entraînées, les eaux déborderont du bure. Qu'on sonne la cloche d'alarme. Moi, je vais m'occuper de votre salut. » Il s'élança dans le panier qui servait à remonter successivement les hommes et la houille, Laurent était déjà auprès de son père.

Mais se ravisant, Gaffin dit aux ouvriers qu'aiguillonnait l'inquiétude.

« Je dois rester avec vous, un autre ira chercher les secours dont nous avons besoin.

Et il sauta hors du panier.

— Laissez l'enfant, dirent plusieurs voix, et qu'il aille là haut prévenir de ce qui survient.

— Non, je ne me séparerai point de mon père, dit Laurent avec fermeté. »

Un pauvre aveugle travaillait avec les mineurs, le danger était double pour lui, Gaffin le désigna pour le message dont il s'agissait.

L'ascension des hommes et de la houille avait lieu par le moyen d'une machine énorme, mise en mouvement par les chevaux renfermés dans les mines.

L'aveugle Riga est parvenu à la surface de la terre, le panier redescend.

Les ouvriers s'y précipitent, s'y entassent, car l'eau tombait plus rapidement dans le bure heureusement plus profond de deux mètres que la galerie où ils se trouvaient. Le panier en remontant rencontra la chute d'eau, et plusieurs ouvriers furent jetés dans le bure; mais Gaffin, son fils et quelques hommes de courage, parvinrent à les sauver.

Le péril augmente avec les moments, l'eau s'élève et bouillonne dans le bure.

Gaffin marche vers le manège.

Qu'on mette les chevaux au pas de course, dit-il. L'ordre est exécuté; le fouet siffle, les chevaux s'élancent, le panier descend avec rapidité.

On n'a qu'un instant pour le saisir. Gaffin recommande de l'ordre, les imprudents ne l'écoutent pas, ils s'accrochent à la machine qui soutient le panier; ils sont enlevés, mais le mouvement imprimé à la machine les étourdit, les fait se heurter contre les parois de la mine, presque tous tombent dans le gouffre béant, d'où il n'est plus possible de les retirer.

L'eau débordait du bure et s'étendait dans la galerie.

« Mes amis, dit Gaffin, quittons ce lieu, il n'y a plus d'espoir de sortir par ici.

— Par où sortirons-nous donc, dit Hallet, puisqu'il n'y a pas d'autre ouverture.

— Lambert Colson (c'était le propriétaire de la mine) sait maintenant notre sort, il s'occupe certainement de notre délivrance. On peut ouvrir une issue vers Mamouster, dirigeons-nous de ce côté. »

Les amis de Gaffin, Bertrand, Labeye, Clavix qui auraient pu remonter des premiers, animés par l'exemple du maître, étaient restés auprès de lui afin de l'aider dans ce qu'il allait entreprendre pour le salut commun. D'autres s'obstinèrent à attendre dans le même endroit, espérant atteindre le panier. L'eau était parvenue à la hauteur de leur poitrine.

Une quatrième fois le panier est descendu. Dix hommes l'attendaient, il n'en pouvait contenir que six. Hallet se prépare à y monter.

« Tu es plus grand que nous, lui disent les malheureux que l'eau envahissait.

— C'est vrai, répond-il, j'attendrai ! »

Et il reprit place auprès de ceux qui restaient.

Quand le panier redescendit, il n'y avait plus que des cadavres flottants dans la galerie devenue un lac !

De cent vingt-six ouvriers venus le matin dans les mines, soixante-dix seulement se sont réunis à la voix de Gaffin, et l'ont suivi dans les galeries les plus élevées. Avec un sang-froid admirable, Gaffin fait prendre des dispositions préserveuses. Puis, tout le monde se met à l'ouvrage pour ouvrir une tranchée où l'on se mettra à l'abri des eaux toujours croissantes, et où l'on attendra les secours qui ne peuvent manquer d'arriver. L'ardeur généreuse de Gaffin et de son fils électrise tous les cœurs, le mur de la mine gémit sous les coups des pics et de tous les instruments que renfermaient les ateliers.

Ce zèle général a ranimé les esprits, on s'encourage, on espère, mais tout à coup une détonation semblable au roulement du tonnerre vient frapper de terreur les malheureux ouvriers ; le crouin (air inflammable) s'échappe de la veine et tient la mort suspendue sur la tête des mineurs. D'un mouvement aussi rapide que le gaz destructeur, Gaffin a intercepté

la communication en fermant l'issue par des fragments de roc.

Néanmoins, cet accident a glacé les courages. Les ouvriers se regardent avec une morne stupeur; les uns se laissent tomber découragés sur la terre, les autres dans un sombre désespoir veulent braver le danger, préférant une mort soudaine aux lentes tortures que leur préparent l'eau qui s'avance, et la faim qui les attend!

« Mes amis, relevez-vous, je vous en conjure, dit Gaffin aux ouvriers couchés sur le sol, reprenez courage, nous sortirons d'ici; et vous, dit-il, en allant aux autres, quittez ce lieu fatal, il sera temps d'y revenir quand nous aurons épuisé tous les moyens de délivrance. »

Ces derniers seulement obéissent à Gaffin, ils jettent leurs outils et se croisent les bras dans un silence plein d'anxiété.

Bientôt ce silence cesse pour faire place aux gémissements de la douleur. La mort semble inévitable, et alors s'exhalent de tous les seins les regrets, la prière! Ces infortunés pleurent sur leur sort, sur les personnes qui leur sont chères et qu'ils ne reverront plus.

Plusieurs enfants partagent cette affreuse situation, ils demandent à leurs pères de les bénir avant de mourir.

Deux orphelins s'agenouillent devant Gaffin, en lui disant :

« Maître! notre père à nous est dans le ciel, donne-nous ta bénédiction pour que nous allions le retrouver. Gaffin relève ces enfants, les embrasse et leur promet qu'ils reverront le jour.

Et de nouveau il va, vient, supplie pour qu'on aille plus loin commencer d'autres travaux. Mais ses efforts sont superflus, ses compagnons ne lui répondent pas, on les dirait enchaînés à la terre.

« Eh bien! dit alors Gaffin, puisque vous refusez de m'écouter, nous n'avons plus qu'à mourir. »

Il s'assied sur une pierre, prend son fils dans ses bras et l'embrasse en pleurant. Premières larmes qu'on lui voit verser, et qui ont pour objet la fatale destinée de son enfant.

Celui-ci lui rend ses caresses, mais en disant :

« Oh! je ne veux pas mourir, moi, je suis trop jeune encore. Ni toi, non plus, père, tu ne dois pas mourir; il n'y a

que nous deux dans la famille pour gagner de l'argent. Que deviendraient ma pauvre mère, et mes frères et mes petites sœurs? Il leur faudrait donc demander l'aumône?

— Tais-toi, enfant, dit Gaffin avec l'accent de l'angoisse. Laurent continua pourtant.

— Pourquoi cesser de travailler à notre délivrance! Nous ne sommes pas en un plus grand péril que ces beaux jeunes gens, dont je lisais l'histoire dans la Bible. Ils avaient été jetés dans une fournaise ardente, et ils en sortirent sains et saufs. Puis encore, ce grand prophète nommé Daniel, qui fut enfermé avec des lions affamés et qui fut sauvé aussi. Le bon Dieu voit bien où nous sommes, il ne nous abandonnera pas, mais il faut nous aider nous-mêmes.

Ce langage du généreux enfant fit rougir les hommes qui avaient renoncé à travailler. Gaffin, pénétré d'une tendre admiration se leva et tenant Laurent par la main, il dit :

« Viens, cher enfant, ton courage m'a rendu le mien, nous allons reprendre notre tâche, et si nous succombons à la peine, l'idée d'avoir rempli notre devoir nous fera du bien au dernier moment.

Il fit quelques pas vers le haut du souterrain.

— Attends un peu, père, dit Laurent, voilà nos amis qui se remuent, ils ne veulent pas laisser aller seul leur pauvre maître et son petit garçon.

— A la bonne heure, dit Gaffin satisfait de voir les ouvriers disposés à le suivre.

— C'est ce fameux petit crâne, dit l'un d'eux, qui vous remet la force au cœur. »

Ils marchèrent environ un quart d'heure, et Gaffin s'étant orienté fit commencer une nouvelle tranchée.

On se remit à travailler avec vigueur. Gaffin en tête des mineurs leur donnait l'exemple, ses mains désaccoutumées de se servir du pic étaient ensanglantées. Laurent s'en aperçut et laissant son marteau, il supplia son père de lui remettre le pic.

« Il est aussi lourd que toi, dit le père, tu ne saurais t'en servir.

— Je t'en conjure, permets-moi d'essayer, tu vois bien qu'aujourd'hui je suis un homme! »

Et avec une douce violence, il prit le pic des mains de son père, mais malgré sa forte volonté, il ne put arriver au troisième coup, le pic lui tomba sur les pieds. Quoique blessé douloureusement, il ne jeta pas un cri, et répondit d'une voix ferme aux questions inquiètes de son père, qui, s'étant enveloppé les mains avec son mouchoir de poche déchiré en deux, reprit sa pénible tâche.

Il y avait deux jours que les malheureux mineurs étaient descendus dans le bure Beaujonc ; depuis ce temps, ils n'avaient pris aucun aliment ; la faim se faisait vivement sentir, et l'impossibilité de la satisfaire, jointe au silence du dehors, éteignaient l'énergie dans les âmes.

Gaffin et son fils encourageaient vainement les ouvriers, les suppliaient de persister dans leurs travaux.

« J'ai bien faim ! » prononça timidement un des pauvres enfants.

Laurent l'a entendu, il s'approche de son père.

« N'as-tu pas, lui dit-il, un reste de pain dans ta gibecière ? »

Gaffin cherche, et trouve avec bonheur une croûte oubliée ; il la donne à Laurent qui la porte à l'enfant qui s'était plaint.

Celui-ci veut partager avec son frère.

« Non, dit le frère, il n'y en a pas trop pour toi ! »

Un enfant plus petit attachait des yeux ardents sur ce pain.

« Et moi, dit-il en sanglotant, j'ai bien faim aussi ! »

L'aliment qu'il envie lui est donné, il le dévore avec avidité.

Trois chandelles restaient seules pour éclairer les travaux, et les mineurs songeaient avec effroi au moment où ils se trouveraient plongés dans l'obscurité.

« Si l'on n'est pas venu à notre secours avant ce temps, dit Labeye, c'est bien alors qu'il n'y aura plus qu'à mourir ! »

Cette ressource devait leur manquer plus tôt encore qu'ils ne le pensaient. La réunion de tant d'hommes sur le même point, produisait dans l'air vital une grande altération ; l'oxygène absorbé par la respiration des mineurs ne fut plus en rapport avec les autres gaz, et l'on vit la lumière des chandelles se troubler, pâlir et s'éteindre tout à fait.

Et quand disparut la dernière lueur, un cri d'épouvante s'éleva dans la mine.

« Mon Dieu! mon Dieu! vous nous abandonnez donc; criaient plusieurs voix? »

Et l'on entendit le bruit des outils tombant des mains des travailleurs.

« Lâches! s'écrie Gaffin, est-ce ainsi qu'il faut combattre le péril? »

Et saisissant le premier d'entre eux qui se trouve auprès de lui, quoique sans armes, il le menace de le poignarder s'il refuse de travailler, et le reconduit à l'ouvrage malgré l'obscurité.

Cependant le manque d'aliments, l'horreur de ces profondes ténèbres, ont tellement ébranlé l'imagination de ces infortunés, que plusieurs d'entre eux tombent dans la démence.

« Compagnons, disent-ils d'un accent bref et saccadé, ôtez-moi ce bandeau qui me serre les yeux... où êtes-vous?... Tendez-moi la main pour m'aider à retrouver ma route!... Entendez-vous... là haut... ma femme, mes enfants qui m'appellent?... »

Deux ouvriers devenus furieux par la souffrance se disputent et vont se prendre aux mains.

Gaffin cherche à les calmer.

« Laissons-les faire, dit une voix creuse, haletante, si l'un des deux est tué, nous pourrons le manger? »

Ces odieuses paroles mirent fin à la querelle.

De si terribles scènes placées dans un pareil lieu devaient finir par décourager les plus fortes âmes. Laurent se tenait à côté de son père, et il priait dans son cœur en pensant à sa mère.

Gaffin lui-même inclinait à croire que le travail, devenu d'ailleurs presque impossible, ne parviendrait pas à les tirer de là. La faiblesse où l'avait jeté le manque de nourriture lui causait de fréquentes défaillances qui le forçaient de s'asseoir.

Laurent alarmé, ne pouvant plus voir les traits de son père, lui tâta le pouls en disant du ton de l'anxiété dans son dialecte liégeois.

« Père, lui va bien, et toi aussi, n'est-ce pas? »

Et Gaffin répondait à son fils, en l'étreignant dans ses bras.

« Oh ! parle-moi, disait l'enfant, quand tu gardes le silence dans ces ténèbres, il me semble que la mort vient ! »

— Mes amis, disait Gaffin, rapprochez-vous de moi, prions ensemble pour que Dieu bénisse les efforts de ceux qui s'occupent de nous délivrer.

— Que savez-vous, dit un ouvrier, si la crainte de partager notre danger n'empêchera pas d'arriver jusqu'à nous ?

— Pense-t-on à soi, quand on va au secours des autres ! » répliqua Gaffin.

L'un des malheureux qui avait perdu la raison continuait de se lamenter, en s'agitant pour retrouver son chemin.

« Restez tous auprès de moi, disait Gaffin, ne nous dispersons pas, nous sommes ici dans la partie la plus élevée des mines, c'est la seule place où nous puissions garder quelque espoir. »

Puis, pour s'assurer si tous ses compagnons étaient là, il appelait chacun par son nom.

Un seul ne répondit pas. Et un moment après, on entendit crier :

« A moi ! à moi ! »

Gaffin se leva pour aller du côté d'où partaient les cris.

Son intrépide enfant s'attachait à ses pas.

« Où allez-vous ? dirent les mineurs, voulez-vous nous abandonner pour un imprudent, qui, sans doute, s'est jeté au milieu des eaux. »

Ces paroles arrêtaient Gaffin, il restait indécis.

Alors, un dernier cri sourd, étouffé, se fit entendre avec le clapotement des eaux dont le bruit arrivait jusqu'à eux.

Au pied de la galerie montueuse, où étaient rassemblés les mineurs, se trouvait dans un enfoncement, une excavation profonde où l'on avait cessé les travaux. Le fond de cette excavation correspondait au bure par une voûte naturelle qui avait livré passage aux eaux déjà élevées à la hauteur de huit mètres sur douze, qui était la profondeur de l'excavation.

C'est là que le malheureux ouvrier tombé en démence venait de se précipiter en passant par dessus le garde-fou qui entourait l'excavation, et cherchant le chemin de sa demeure.

Cette dernière scène ajouta une inexprimable horreur à la

situation de ces infortunés. Gaffin ne leur demandait plus rien ; la fatigue et la faiblesse avaient dompté les plus courageux.

Durant les longues et mortelles heures qui suivirent , ce lieu désolé offrit tour à tour les manifestations d'un désespoir délirant et le morne affaissement d'un malheur sans remède.

L'angoisse durait depuis cinq jours et cinq nuits ! Laurent ne parlait plus , il avait cessé de penser à sa mère et de prier Dieu. Couché sur le sein déchiré de Gaffin , il n'avait plus le sentiment de leur péril , ne sentait plus les larmes brûlantes qui tombaient sur son visage. Parfois des tressaillements nerveux indiquaient la souffrance qui labourait cette jeune poitrine.

Les eaux en s'approchant produisaient sur les parois de la galerie un sifflement vague et lugubre que couvrait par instant le bouillonnement des ondes qui tourbillonnaient dans l'excavation.

Et Gaffin calculait avec épouvante le temps qu'il fallait pour que ces eaux les atteignissent et les enveloppassent !

Au premier rapport de l'événement survenu dans le bure de Beaujonc , les ingénieurs des mines , Mignerou et Mathieu s'y transportèrent. Déjà les lieux étaient encombrés d'une foule désolée , d'enfants et de femmes qui remplissaient l'air de cris lamentables. Des ordres furent donnés pour faire éloigner cette foule , et pour réunir sans délai tous les secours nécessaires.

Le panier remontant à vide indiqua qu'il fallait porter les travaux d'un autre côté que le bure , et l'on se dirigea vers l'endroit où l'on supposait qu'avaient dû se réfugier les mineurs.

Tout ce que la commune renfermait d'hommes accourut prendre part à ces travaux ; mais la veine était dure , on ne pénétrait que deux mètres en trois heures. On fit jouer la mine pour attirer l'attention des malheureux engloutis dans la terre , à cent soixante-dix mètres de profondeur ; aucun signe ne sortit du sein de l'abîme !

Les travailleurs sont exténués de fatigue , pourtant pas un n'oserait songer à aller prendre quelque repos.

Ils mangent à la hâte les aliments qu'on leur apporte.

Une seule femme n'a point obéi à l'injonction faite aux autres femmes d'avoir à se retirer dans leurs maisons pour y attendre le résultat des travaux entrepris pour sauver ceux qui les intéressent. En vain lui a-t-on dit avec douceur de retourner à son logis, en vain l'a-t-on repoussée avec impatience comme embarrassant les travailleurs; à tout ce qui s'adressait à elle, elle a répondu.

« Laissez-moi! laissez-moi! je veux rester ici. »

Cette pauvre désolée, c'est Louise, la mère de Laurent.

Il y a quatre jours nous l'avons vue calme, heureuse, se disposant à conduire sa jeune famille chez sa mère.

Les enfants, parés et rians, sautillaient autour d'elle et de joie battaient leurs petites mains.

Tout à coup se répand le bruit de l'inondation du bure. Louise confie ses enfants à une voisine et court vers le puits. Les ouvriers sortis du bure étaient là, pâles, meurtris, leur triste aspect donnait l'idée du péril où se trouvaient les autres ouvriers.

« Où est mon mari? mon enfant? demanda Louise tremblante.

— Avec les ouvriers d'en bas, ils ont refusé de remonter avant que tout le monde ne fût sauvé.

— Mon Dieu! mon Dieu! dit Louise, quel sera leur sort. Elle aperçut sa belle-sœur qui venait chercher des nouvelles de Gaffin et de son fils.

— Madeleine, lui dit-elle, va trouver mes enfants que j'ai laissés chez la femme de Pierre, emmène-les chez toi, moi je demeure ici jusqu'à ce que j'aie vu reparaître mon mari et mon pauvre Laurent. »

La résolution de Louise était inébranlable, Madeleine n'essaya pas de la contrarier, elle quitta sa belle-sœur pour aller remplir ses intentions.

A compter de cet instant, Louise resta l'œil fixé sur les mouvements des travailleurs, absorbée dans une unique pensée.

A mesure que le temps s'écoulait sans rien produire d'heureux pour les mineurs, mille angoisses pénétraient le sein de Louise.

« C'est fini, pensait-elle, je ne les reverrai plus, ils sont ensevelis vivants dans les entrailles de la terre! Hélas! la Providence voulait sauver mon enfant en le ramenant à la maison chercher l'outil oublié. Le pauvre cher ange! il sentait qu'il allait périr s'il s'éloignait, et c'est moi, moi! qui l'ai poussé vers la mort! je l'ai pressé de me quitter, je me suis refusée à ses caresses, et il m'a obéi, et il meurt!... »

Et elle se tordait les bras, et des sanglots sortaient de sa poitrine oppressée.

En d'autres moments, la foi faisait luire à ses yeux un rayon d'espoir; elle tombait à genoux et criait les mains levées vers le ciel.

« Seigneur! seigneur! rendez-moi mon mari! rendez-moi mon enfant! et je vous promets d'aller nu-pieds faire un pèlerinage à Notre-Dame de Bon-Secours, et tout le reste de ma vie, de partager avec l'indigent ma demeure et mon pain? »

Après ces vives effusions, Louise reprenait un peu de calme, l'espérance en Dieu descendait dans son âme comme une rosée rafraichissante et lui rendait des forces pour supporter le retour des images désolantes qui lui apparaissaient de nouveau, et lui montrait les deux êtres sur lesquels elle pleurait en proie aux convulsions de la faim, ou submergés par les eaux!

A l'agitation fébrile qui s'était manifestée chez Laurent, succéda un sommeil de torpeur. Le long jeûne auquel il était soumis remplissait son cerveau d'images tumultueuses.

Après avoir prononcé des paroles sans suite, sa voix prit une inflexion de repos.

« Mère, disait-il, donne moi ta main?... ne me quitte plus. Oh! j'ai fait un rêve affreux!... j'étais devenu aveugle!... c'est terrible, va, de ne plus voir la lumière... mais pourquoi pleures-tu? (c'étaient les larmes de Gaffin qui tombaient sur le front de l'enfant) je suis heureux maintenant! apporte sur mon lit les violettes que Georgette m'a données?... Oh! les belles fleurs! oh! le beau soleil!

— Mon Dieu! murmura Gaffin dans la désolation de son âme, puisqu'il nous faut mourir ici, faites que mon fils ne se réveille qu'après de vous! »

Après cette invocation douloureuse, il resta abimé dans ses réflexions.

Mais il vient de tressaillir, il se dresse sur la pierre, l'oreille tendue, respirant à peine!

Ce mouvement a réveillé Laurent.

— Où suis-je, demande-t-il, en se pressant contre son père?

— Mon enfant! mes amis! écoutez!... Entendez-vous ces coups de pic? on travaille à faire une ouverture, on est près de nous... nous sommes sauvés! »

La moitié des ouvriers se sont levés, les autres n'en ont pas la force.

Le pauvre Laurent a ressaisi la réalité, mais elle est mêlée d'espérance.

« Reprenons notre travail, » dit Gaffin.

Quelques ouvriers secondent leur intrépide chef; animé par la pensée de leur salut, Laurent joint ses faibles efforts à ceux de son père.

Deux heures se passent, le père et le fils sont seuls debout. Leurs compagnons qui n'ont pas l'énergie morale qui soutient le corps, viennent de retomber défaillants sur le sol.

Les coups de pic redoublent, le dernier obstacle est détruit. Une sonde pénètre dans le souterrain, elle est remplie d'aliments qu'on se partage et qu'on dévore en un moment.

Puis enfin des voix appellent les mineurs.

Gaffin et Laurent guident les ouvriers, et les laissent tous passer avant eux.

Les infortunés se traînent un à un dans l'étroit passage qui les conduit vers leurs libérateurs.

Depuis que la mine est ouverte, la foule s'est répandue sur les bâtiments d'exploitation. Chacun veut voir reparaitre celui qu'il attend avec anxiété, mais le panier ne peut recevoir que cinq hommes à la fois.

L'œil en feu, le palais desséché, Louise s'élançait vers les premiers mineurs qu'on vient de remonter.

« Gaffin! mon fils? leur dit-elle d'une voix haletante.

— Ils sont là-bas, répond un ouvrier, ils ne veulent remonter que les derniers.

— Oh merci! » dit la pauvre femme en joignant les mains, et

son visage est subitement inondé de larmes. Le panier reparait pour la quatorzième fois, Gaffin y est avec l'enfant et Labeyre.

A leur vue, des acclamations sortent de la foule. Louise s'empare de Laurent qu'elle couvre de baisers, et le quitte pour se jeter dans les bras de son mari.

« Assez, assez, dit Gaffin, accablé par la joie et surpris de l'enthousiasme dont il est l'objet.

— Mes amis, dit Louise radieuse, à ceux qui l'entourent, ramenez mon mari à la maison, je cours préparer ce qu'il lui faut. »

Elle prend Laurent dans ses bras et veut l'emporter comme un doux trésor ; mais on le lui enlève pour le placer sur une espèce de palanquin improvisé et formé de deux pics croisés recouverts d'une planche qu'enveloppe une épaisse couverture.

Les ingénieurs des mines soutiennent les pas chancelants de Gaffin, qui suit la foule en lui adressant mille louanges.

Quelques jours après cette heureuse résurrection, le préfet du département de l'Ourthe (pays de Liège réuni à l'empire français) entra chez Gaffin. Le haut fonctionnaire témoigna la plus flatteuse estime au courageux Liégeois, il s'entretint longtemps avec lui, et combla de caresses et d'éloges le jeune Laurent. Puis il termina sa visite en présentant à Gaffin la croix d'honneur et le brevet d'une pension de six cents francs que lui accordait Napoléon.

Laurent méritait bien sa part des récompenses, le lycée de Liège lui fut ouvert.

D'autres honneurs suivirent les premiers. Une société de négociants décerna une médaille d'or à Gaffin et à son fils.

Le premier reçut une somme de six mille francs qu'on le chargeait de partager entre lui et les familles des ouvriers morts.

L'institut donna cette année pour sujet du prix de poésie, la noble conduite des deux Gaffin. Au moment de partir pour aller commencer ses études, Laurent dit à ses parents :

« Je pourrai donc lire tant que je voudrai maintenant ! » puis il ajouta : « Mais je viendrai souvent vous voir, n'est-ce pas ? car ce n'est pas le tout de devenir savant, je veux aussi être heureux ! »



PETITE

GALERIE BIOGRAPHIQUE.

PAR MADAME LEONIDE DE MIRBEL.

(Premier Article.)



SAINTE GENEVIÈVE, PATRONNE DE PARIS.

I.

Comme les yeux se reposent bien sur la sainte image de la Vierge de Nanterre ! Comme le cœur se plaît à contempler ce pieux modèle de toutes les vertus modestes ! Comme l'esprit aime à se retracer les événements de la vie si pure et si bien remplie de celle qui sauva deux fois Paris de l'invasion des barbares et des horreurs de la faim ! Qui pourrait, sans éprouver une émotion profonde, attacher ses regards sur la céleste enfant qui vainquit, par sa parole, la formidable armée d'Attila, et qui fit descendre dans l'âme de Clovis, ce fier Sicambre, le premier rayon de la foi ?

Dans sa naïve admiration pour la divine protectrice qu'il implorait dans ses prières, le bon peuple du vieux Paris a bien mêlé quelques fables grossières à la simple et touchante histoire de sa patronne ; mais, si la sévère critique et la froide raison ont fait plus tard justice des traditions populaires, du moins la mémoire de sainte Geneviève n'a rien perdu, en passant par le creuset de la philosophie ; car, dégagée de l'alliage de l'erreur, elle en est sortie plus pure, plus glorieuse et plus digne encore de nos respects.

Enfants de tous les pays, de toutes les croyances, vous avez bien mérité de l'amour de vos parents si vous vous la proposez pour modèle ; jeunes filles chrétiennes, que son image soit toujours devant vos yeux ; que sa vie soit sans cesse présente à votre pensée, et vous arriverez sans peine à la vertu.

Sainte Geneviève.



Louis Lassalle del et lith.

Imp. J. lith. de Cattier.

Lorsqu'en 450, saint Germain d'Auxerre et saint Loup de Troyes voyageaient ensemble pour aller combattre l'hérésie qui menaçait de s'emparer de tous les esprits de la Grande-Bretagne, ils arrivèrent un soir au bourg de Nanterre. Tout aussitôt, les habitants, instruits de leur présence dans le pays, allèrent en foule leur demander le pain de la bénédiction. Parmi le grand concours de peuple se trouvait une petite fille âgée d'environ sept ans, de son état, gardeuse de moutons, et dont le costume était celui des plus pauvres gens de la campagne : elle portait la saie de lin attachée avec une épine. Cette enfant se nommait Geneviève. Elle était fille d'un berger nommé Sévère et de sa femme Gérence. Déjà remarquable par sa piété, Geneviève s'approcha si humblement pour recevoir la bénédiction de saint Germain d'Auxerre, que celui-ci la distingua entre tous les autres enfants du peuple, et qu'il la retint près de lui tenant une main étendue sur sa tête, comme si le saint Père de l'Église eût appris par une révélation soudaine que la petite bergère qui était venue à lui était élue par Dieu pour servir d'exemple sur la terre et pour être glorifiée dans le ciel.

Et puis, quand il eut achevé la pieuse cérémonie, saint Germain, accompagné de la foule, emmena l'enfant à l'église pour la consacrer au Seigneur. Il ne faisait en cela qu'accomplir le vœu le plus cher de Geneviève ; car déjà au fond de ce jeune cœur l'amour divin brûlait ainsi que brûle, d'un éclat toujours pur, la lampe sans fin qui éclaire le tombeau du Christ.

Mais, au moment où elle allait s'engager avec Dieu devant l'autel, Geneviève se retourna vers ses parents, et elle leur demanda s'ils voulaient bien lui permettre de vouer toute sa vie aux exercices de piété dont sa consécration allait lui faire un devoir.

Elle attendit avec anxiété la réponse de son père ; quant à sa mère Gérence, émue jusqu'aux larmes, elle ne pouvait qu'embrasser Geneviève ; elle n'avait pas la force de lui répondre. Sévère fronça le sourcil : le peuple attendait en silence et l'évêque d'Auxerre priait tout haut pour que la soumission de l'enfant envers la volonté de ceux qui lui avaient donné le jour ne privât pas l'église de celle qui devait être une de ses

plus glorieuses conquêtes. Enfin Sévère dit à sa fille : « Avant de m'appartenir, c'est à Dieu que tu appartiens : obéis à sa voix, puisque sa voix t'appelle. » Geneviève baissa modestement les yeux et vint se prosterner aux pieds de saint Germain. Celui-ci lui donna une médaille de cuivre où la figure de la croix était gravée, et les assistants entonnèrent le chant sacré.

Devenue, malgré son extrême jeunesse, un objet de vénération pour le peuple, Geneviève retourna à son troupeau, et continua pendant quelques années encore à vivre de cette vie modeste, simple et retirée qu'elle sanctifiait par le travail et par la prière. Sa soumission envers ses parents ne se démentait pas un seul moment ; à quelque épreuve qu'on voulut mettre sa patience, on la trouvait toujours prête à obéir aux ordres qu'on lui donnait, et résignée d'avance aux privations qu'on lui imposait. Un jour, dit la légende, Gérence, la mère de Geneviève, soit par caprice, soit pour éprouver la piété de l'enfant, ne voulut pas consentir à l'emmener avec elle à l'église ; Geneviève eut beau la supplier à mains jointes, à deux genoux en terre, Gérence resta inflexible, et comme la jeune fille redoublait d'instances auprès de sa mère, cette femme, emportée par un mouvement de colère, lui donna un violent soufflet ; au même instant la colère divine se manifesta et punit la mère injuste. Gérence se trouva subitement privée de l'usage de la vue. Elle connut par ce miracle qu'elle venait d'offenser Dieu lui-même en frappant avec brutalité la sainte fille, dont le seul tort était d'avoir voulu remplir ses devoirs religieux. Geneviève s'aperçut aussitôt de l'infirmité qui venait d'atteindre sa mère, et, par une inspiration venue du Ciel, elle s'empressa d'aller puiser de l'eau au puits public qui attenait à leur maison. Avant que de faire glisser le seau jusqu'au fond de ce puits, elle se mit en prières et fit le signe de la croix sur l'eau. Le Seigneur, qui voulait que la vertu de cette enfant pût éclater à tous les yeux, donna à l'eau puisée par Geneviève la vertu de rendre à la lumière du jour ceux qui avaient perdu la vue ; c'est de là qu'est venu jusqu'à nous la célèbre tradition du puits miraculeux de Nanterre.

Sévère et Gérence moururent ; la pieuse orpheline accom-

pagna la dépouille mortelle de ses parents au cimetière du village ; tous les habitants de Nanterre la suivirent avec respect ; ensuite Geneviève prit congé de ses voisins et de ses amis et alla chercher asile à Paris chez une sainte femme qu'elle avait pour marraine. Or, dans ce temps-là, les Parisiens, pour la plupart, vivaient dans les ténèbres du paganisme ; ceux-là même qui commençaient à s'éclairer de la lumière de la foi, n'avaient pas encore une robuste croyance : aussi la piété de Geneviève et son humilité profonde étaient pour les uns et pour les autres des sujets de raillerie continuelle. Il y en eut qui la traitèrent de folle et de visionnaire et qui ameutèrent le peuple contre elle. Tandis que de toutes parts on l'accablait de sarcasmes, et qu'on l'insultait dans les rues, une épouvantable nouvelle se répandit : Attila, roi des Huns, ayant franchi le Rhin, saccagé Metz, détruit toutes les villes qui se trouvaient sur son passage, disant qu'il voulait que jamais moisson ne repoussât dans les lieux où son cheval aurait passé ; Attila, à la tête de ses trois cent mille barbares, s'avancait vers Paris, et se promettait de si bien raser la ville qu'il ne devait plus rester d'elle que son nom. Nous l'avons dit, la vierge de Nanterre était alors l'objet des insultes du peuple. Cependant, lorsqu'arriva la nouvelle de l'invasion prochaine d'Attila, Geneviève, que d'ordinaire la foule menaçait, ne craignit pas de rassembler la foule ; elle parla du danger de la patrie, de la honte qu'il y aurait à livrer sans défense cette ville que ses habitants voulaient abandonner ; elle exalta la puissance du Dieu qu'elle adorait ; elle promit des miracles pour prix du jeûne et de la prière, et annonça, au nom du Seigneur, que le roi des Huns et ses nombreuses légions n'oseraient pas se présenter devant Paris, si le peuple consentait à puiser dans la soumission au christianisme la force nécessaire pour triompher de la peur. D'abord on injuria celle qui parlait ainsi, et la population tout entière persista dans la résolution qu'elle venait de prendre de chercher un refuge dans les campagnes ; mais Geneviève, que soutenait une puissance supérieure, éleva plus haut la voix ; ses paroles furent comme de douces chaînes qui retinrent les fuyards ; on écouta avec admiration ; l'inspiration divine qui éclatait dans les yeux de l'héroïque bergère pénétra

toutes les âmes, la pieuse sécurité qu'elle éprouvait gagna peu à peu tous les esprits; peu à peu aussi la foi s'insinua dans tous les cœurs; les plus endurcis s'attendrirent, les plus timides reprirent courage, l'élan fut donné, et Geneviève, conduite en triomphe dans la ville, bénit les armes de ceux qui se décidèrent enfin à prier et à combattre. La nouvelle de cette levée de boucliers toute patriotique parvint au camp d'Attila; pour la première fois il doute de la victoire; il craint de se mesurer avec un peuple si invariablement résolu à mourir plutôt que de se soumettre à l'esclavage dont on le menace; l'armée des barbares change l'ordre de sa marche et va investir Orléans. Ainsi Paris fut sauvé, grâce à la sainte confiance qu'avait une pieuse fille de quinze ans dans la miséricorde de Dieu.

Laissons maintenant s'écouler les années; nous sommes arrivés à une déplorable époque de famine. Voyez-vous cette longue suite de voyageurs pâles, maigres, couverts de haillons, qui ne suivent que les chemins écartés des routes ordinaires, qui ne marchent que la nuit, et qui s'enfoncent dans les bois dès qu'ils se croient aperçus par les nombreuses compagnies d'hommes d'armes dont les grandes routes sont couvertes. Ces pauvres voyageurs, ce sont les députés de Paris; ils vont chercher des vivres à Arcis-sur-Aube pour approvisionner la ville que le roi Childéric tient assiégée et qu'il veut réduite par la faim, puisqu'il n'a pu s'en emparer par la force des armes. Pour entreprendre ce périlleux voyage, les Parisiens ont besoin d'avoir une grande confiance dans le guide qui les mène ainsi à travers les chemins; ce guide c'est encore la vierge de Nanterre! Elle a protégé leur départ, elle protégera leur retour; son courage fait leur force, sa prudence leur sécurité; ils sont partis le cœur plein d'espérance, ils reviennent chargés des secours qu'elle leur a promis. La légende dit qu'au retour de ce voyage Geneviève portait des roses dans son tablier, et que ces roses se changèrent en pain dès qu'elle eut franchi les remparts de la ville. Ne nous y trompons point; ces roses étaient le parfum de ses paroles, qui donnaient force et courage à ceux qui allaient si loin et qui bravaient tant de périls pour secourir les Parisiens affamés. Childéric, ayant, de nouveau, attaqué Paris, s'en rendit vainqueur; mais, quoique païen, il rendit hommage

à la vertu de Geneviève; et, à la prière de celle-ci, malgré ce terrible droit de guerre, qui ne voulait point qu'on fit miséricorde, il accorda le pardon aux vaincus. Clovis lui-même s'inclina devant Geneviève en présence des chefs de son armée, et lui promit d'embrasser la foi chrétienne, dont elle était un des plus purs apôtres.

Puis Geneviève mourut; puis on lui éleva des temples, et des rois vinrent s'agenouiller devant l'image de la vierge de Nanterre. Durant plusieurs siècles, le peuple invoqua son nom à chacune de nos calamités publiques; puis, enfin, arriva la révolution française, et, dans l'ivresse sacrilège de la victoire, la populace brûla sur la place de Grève une partie des reliques de la bonne sainte Geneviève, qui depuis plus de douze cents ans était l'arche sainte des pauvres malades et l'espérance des affligés.



FLÉCHIER.



Dans le diocèse de Carpentras, naissait à cette même époque, un pauvre enfant qui devait être une des gloires de l'église. Son père, humble cultivateur, avait nom Fléchier; mais, comme si l'on avait eu le pressentiment de ce que deviendrait le nouveau né, on lui donna le nom d'Esprit. Esprit Fléchier montra, dès sa première jeunesse, de rares dispositions. Il arriva que le père Audifret, général de la congrégation de la doctrine chrétienne, vint à passer par le village où demeurait cet enfant, qui se présenta pour servir sa messe. Le saint homme prit sur le champ tant d'intérêt à lui qu'il voulut se charger de son éducation et l'emmena. Il prit soin de sa jeunesse et surveilla ses premières études. Le jeune Esprit lui-même, dès l'âge de seize ans, entra dans la congrégation, où il se forma à la piété et aux vertus ecclésiastiques. Il avait pour l'éloquence des dispositions qui n'échappèrent pas à la

pénétration du P. Audifret, et que celui-ci s'appliqua à cultiver. Il s'attacha surtout à inspirer à son jeune protégé l'amour du beau et du vrai, par la lecture des bons modèles. Fléchier raconte qu'il y mêlait celle des sermonnaires italiens et espagnols, qu'il appelait ses bouffons. Il apprenait dans ceux-là le secret des belles compositions; les autres lui offraient les défauts qu'il devait éviter, et il avoue que le ridicule de ces derniers n'a pas peu contribué à le guérir de l'afféterie et de l'emphase et à lui épurer le goût.

Suivant l'institut de la congrégation, Fléchier fut employé à l'enseignement. En 1659, âgé seulement de vingt-sept ans, il professait la rhétorique à Narbonne et il y prononça l'oraison funèbre de M. de Rebé, archevêque de cette ville. On ne la trouve point dans ses œuvres, sans doute parce qu'elle était au-dessous de la renommée qu'il acquit depuis.

Peu de temps après, le P. Audifret étant mort, et quelques changements qui ne convenaient pas à Fléchier devant s'opérer dans le régime des doctrinaires, il en quitta l'habit et vint à Paris, où d'abord il fut employé dans une paroisse comme catéchiste, mais bientôt il se fit connaître par des poésies latines et françaises, et surtout par une description en beaux vers latins du brillant carrousel, *Circus Regius*, dont Louis XIV donna le spectacle en 1662. On s'étonna de voir rendues avec tant de succès dans une langue ancienne, des idées qui n'appartenaient qu'à nos temps modernes. Ainsi commença la réputation de Fléchier. Il s'était chargé de l'éducation de Louis-Urbain-Lefèvre de Caumartin, depuis intendant des finances et conseiller d'État. La maison de Louis de Caumartin, père de son élève, était fréquentée par tout ce qu'il y avait de plus considérable à la cour et à la ville. Les talents de Fléchier, son amabilité, la douceur de son commerce, la régularité de ses mœurs, lui acquirent de nombreux amis dans cette classe distinguée. Le duc de Montausier, qui ne prodiguait point son amitié, en prit pour lui une très-vive, se déclara son Mécène et le produisit près du dauphin, dont il était gouverneur, en lui procurant la place de lecteur de ce prince. Les sermons de Fléchier accrurent sa réputation, et ses oraisons funèbres y mirent le comble. Il fut choisi pour faire celle de M^{me} de Montau-

sier, et il y déploya un grand talent, ce qui lui ouvrit les portes de l'Académie française où il fut reçu en 1673 à la place de M. Godeau, évêque de Vence, le même jour que Racine. Il parla le premier et excita de vifs applaudissements. Le grand poète fut moins heureux que l'orateur; le discours de Racine, à peine entendu, fut jugé défavorablement : tant il y a de chances, même pour le talent le plus éminent.

Celui de Fléchier devait attirer sur lui les faveurs de la cour. Le roi lui donna successivement l'abbaye de Saint-Séverin, diocèse de Poitiers, la charge d'aumônier de madame la dauphine et, en 1685, l'évêché de Lavaur. Louis XIV savait non-seulement répandre ses faveurs, mais encore assaisonner ses dons d'obligeance. « Je vous ai fait un peu attendre une place que vous méritiez depuis longtemps, lui dit le monarque, mais je ne voulais pas me priver si tôt du plaisir de vous entendre. » Du siège de Lavaur, Fléchier fut transféré à celui de Nîmes en 1687. Lors de cette nomination, quoique ce nouveau siège fût plus riche et plus honorable, il supplia le roi, par une lettre respectueuse et touchante, de vouloir bien le laisser à Lavaur, « pour y achever, disait-il, l'ouvrage qu'il avait commencé, en entretenant et en augmentant les bonnes dispositions où il voyait les nouveaux convertis de son diocèse. » Le roi n'eut point égard à cette prière, il vainquit la répugnance de Fléchier en lui faisant sentir qu'il serait plus utile à l'Église et à lui à Nîmes qu'à Lavaur; qu'il y avait dans ce diocèse plus de travail et plus de bien à faire. En effet, les calvinistes y étaient très-nombreux, plusieurs avaient fait abjuration, mais leur conversion était équivoque. Fléchier mit tant de prudence dans sa conduite, il tempéra son zèle par tant de charité, qu'il en ramena la plus grande partie au sein de l'Église et se fit aimer et estimer des autres. Dans les troubles des Cévennes, il adoucit, autant qu'il fut en lui, la rigueur des édits. Il se montra si sensible aux maux de ceux qu'on persécutait, qu'il se fit respecter des fanatiques eux-mêmes, et que dans ce pays, sa mémoire, encore aujourd'hui, est en vénération parmi les protestants.

Les devoirs de l'épiscopat n'avaient point affaibli en lui l'amour des lettres; il devint protecteur de l'Académie de Nîmes.

Il en établit une autre dans son palais, où se formaient sous ses yeux et par ses leçons de jeunes orateurs et des écrivains qui se rendirent ensuite utiles à l'église. La vertu de Fléchier était douce et condescendante, comme l'est toujours la véritable vertu. Dans la disette qui suivit l'hiver de 1709, il distribua des sommes immenses, ne faisant aucune distinction entre les protestants et les catholiques. Tous étaient ses enfants, tous eurent part à ses bienfaits à proportion de leurs besoins. Dans certains moments, il soutint l'hôpital de Nîmes par des aumônes considérables, et laissa en mourant plus de vingt mille écus aux pauvres. Religieux comme doit l'être un évêque, c'est-à-dire avec un zèle éclairé et dégagé de toute superstition, il écarta de son diocèse les pratiques qui pouvaient être un sujet de dérision pour les protestants ou compromettre à leurs yeux la majesté et la pureté du culte catholique. Il publia une éloquente lettre pastorale, au sujet de la voix de saint Gervais qu'on prétendait être miraculeuse et pré-munit ses ouailles contre les prodiges menteurs par lesquels on a abusé quelquefois de la crédulité du peuple.

Il prévint sa mort prochaine et craignant que la vanité ou même le respect pour sa mémoire ne lui fit élever un monument trop remarquable, il chargea un sculpteur de lui apporter un dessin modeste pour son tombeau. Après avoir choisi le plus simple entre ceux qu'on lui présentait, il ordonna qu'on l'exécutât. Il survécut peu à cet ordre et mourut à Montpellier, le 10 février 1710, âgé de soixante-dix-huit ans.



METASTASE.



Il se nommait Trapassi, et, sous ce nom bien obscur, l'enfant s'essayait, par son génie précoce, à conquérir la célébrité qu'il devait répandre un jour, comme à pleines mains, sur son nom d'emprunt de Métastase. Le poète lyrique qui devait plus tard charmer par la mélodie de ses vers les oreilles délicates des rois et des grands du monde, n'était, à l'âge de dix ans, qu'un poète des basses classes du peuple, un simple improvisateur de carrefour. La foule se pressait au coin des rues de Rome pour entendre chanter de si ingénieuses *canzonnettes*, par ce joli enfant tout blond, tout animé par l'inspiration poétique, et dont les vers coulaient doux et parfumés de ses lèvres, comme les gouttes d'un miel limpide couleraient sur des feuilles de rose. Quand la verve de l'enfant était épuisée, il souriait gracieusement à son auditoire, descendait du banc de pierre sur lequel il venait de monter pour dominer l'assemblée, puis il prenait congé des spectateurs sans vouloir recevoir d'eux autre chose que des caresses et des bonbons ; car Trapassi n'était pas un mendiant, et quoique son père ne fût qu'un pauvre artisan, du moins il travaillait assez pour nourrir sa famille, sans qu'elle eût besoin d'implorer la charité publique.

Le peuple a pour ses poètes plus de véritable enthousiasme peut-être que n'en ont les hommes artistiques et savants pour les hommes de génie. On prend aussi bien parti pour les choses de plaisir que pour les croyances religieuses, car le plaisir est un culte aussi, comme le génie est une royauté, si bien que deux grands poètes, deux grands peintres, deux grands artistes, enfin, qui chacun, dans le même temps, suivent une route différente avec des talents égaux, séparent en deux camps rivaux leurs différents admirateurs, comme deux rois qui auraient au trône des droits également légitimes, sépareront la nation en deux armées rivales.

J'ai dit cela pour faire comprendre comment le peuple de

Rome était partagé, en ce temps-là, entre le jeune poète de dix ans qui mettait dans ses chants une sensibilité si vraie, une douce mélancolie, et un autre improvisateur, le vieux Bellucci, poète âpre, désordonné, génie à qui sa muse n'inspirait que des chants de désespoir, qui n'évoquait que des images monstrueuses, et qui ne savait peindre que d'effrayants tableaux. Tandis que l'enfant laissait errer ses rêveries dans les jardins enchantés d'Armide, le vieil improvisateur trainait impitoyablement son auditoire dans les cercles infernaux où le Dante alla surprendre les cris de rage des damnés.

C'était tous les jours, entre le parti Trapassi et le parti Bellucci, une lutte nouvelle. Parmi les admirateurs de l'enfant, il y avait un perruquier, nommé Zavério, qui comptait au nombre de ses pratiques le savant jurisconsulte Gravina. Un jour Zavério arriva plus tard qu'il n'avait coutume de le faire chez le célèbre fondateur de l'académie des Arcades; celui-ci qui aimait l'exactitude, gronda son perruquier de ce qu'il arrivait si tard; Zavério s'en excuse, prétextant une querelle littéraire que lui, admirateur du jeune Trapassi, avait été obligé de soutenir contre un zélé partisan du vieux Bellucci. Gravina, qui vivait dans un monde élevé jusqu'ou le nom du petit improvisateur n'avait pu monter encore, s'informa de ce qu'était cet enfant de génie dont Zavério lui parlait avec un si chaleureux enthousiasme. Bien que le jurisconsulte, qui était poète aussi, n'eût pas une bien grande confiance dans les sympathies littéraires de son perruquier, il éprouva le désir de connaître l'improvisateur imberbe qui excitait si fort l'admiration de maître Zavério; le soir il alla au Champ-de-Mars pour entendre improviser l'enfant qui avait accepté le combat poétique que lui offrait Bellucci. Les deux armées s'étaient mêlées, confondues, et la foule était si grande, que Gravina ne parvint qu'à grand'peine à trouver place dans le cercle immense de curieux. Enfin il parvint à se glisser au premier rang.

Soit par respect pour l'âge de son adversaire, soit par un louable sentiment de modestie, ou soit plutôt par une simple coquetterie de poète, l'enfant céda tout d'abord la parole à Bellucci. Celui-ci appela à son secours tout ce que son imagination sauvage et vagabonde pouvait lui fournir d'images gigantesques

ou déchirantes ; il fit passer son auditoire par tous les degrés de la terreur ; il l'enleva, pour ainsi dire, de rochers en rochers à travers des chemins bordés de ronces et d'épines ; et puis, quand il l'eut conduit au sommet, par un dernier effort de son génie, il fit jaillir l'éclair, éclater la foudre, et précipita dans le fond des abîmes sa victime foudroyée. Après cette orageuse péroraison, Bellucci se croisa les bras, regarda fièrement la foule qui semblait pétrifiée d'admiration et de terreur. Ensuite il se tourna vers son jeune émule, qui se tenait assis et la tête penchée sur sa main, subissant, lui aussi, la puissance de ce terrible génie. « Eh bien ! lui dit Bellucci, parle maintenant ; la victoire te sera difficile, car je leur ai ôté jusqu'à la force de m'applaudir. »

Rappelé à son rôle d'improvisateur par l'orgueilleuse apostrophe de son rival, le jeune Trapassi se leva, monta sur le tertre d'où Bellucci venait de descendre en triomphateur, puis à son tour l'enfant prit la parole.

Vous souvient-il d'avoir contemplé le ciel un jour que le temps était lourd et chargé d'orage ? Avez-vous éprouvé comme la poitrine longtemps oppressée respire plus à l'aise, et comme l'air circule peu à peu plus librement dans les poumons à mesure qu'un rayon de soleil perce de plus en plus le nuage ? Savez-vous bien comme le regard cherche et s'arrête avec bonheur sur l'espace bleu du ciel que l'œil peut entrevoir, quand le retour du beau temps déchire par lambeaux la masse noire des nuées ? Eh bien ! autant on respire à l'aise, autant le cœur est soulagé, autant les yeux se pénètrent avec bonheur de l'azur qui les inonde, autant la vie semble revenir avec le soleil qui revient à nous, autant la douce poésie de Trapassi ramenait à de douces pensées l'âme de ses auditeurs, autant ses mélodieuses chansons guérissaient les blessures que Bellucci avait faites. Le premier venait d'amasser des pleurs sur le cœur de ceux qui l'écoutaient ; mais Trapassi, plus heureux poète encore, les fit couler de leurs yeux. L'un semblait avoir desséché de son souffle brûlant tout ce qui l'entourait ; l'enfant, par sa douce et pure haleine, rendait à tout ce qui l'entourait la vie et la fraîcheur. L'âme s'épanouissait à sa voix ; les battements du cœur se réglaient aux accents cadencés de sa

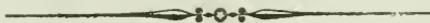
douce musique, et, comme au souffle du créateur, la nature semblait s'éveiller et chanter avec lui.

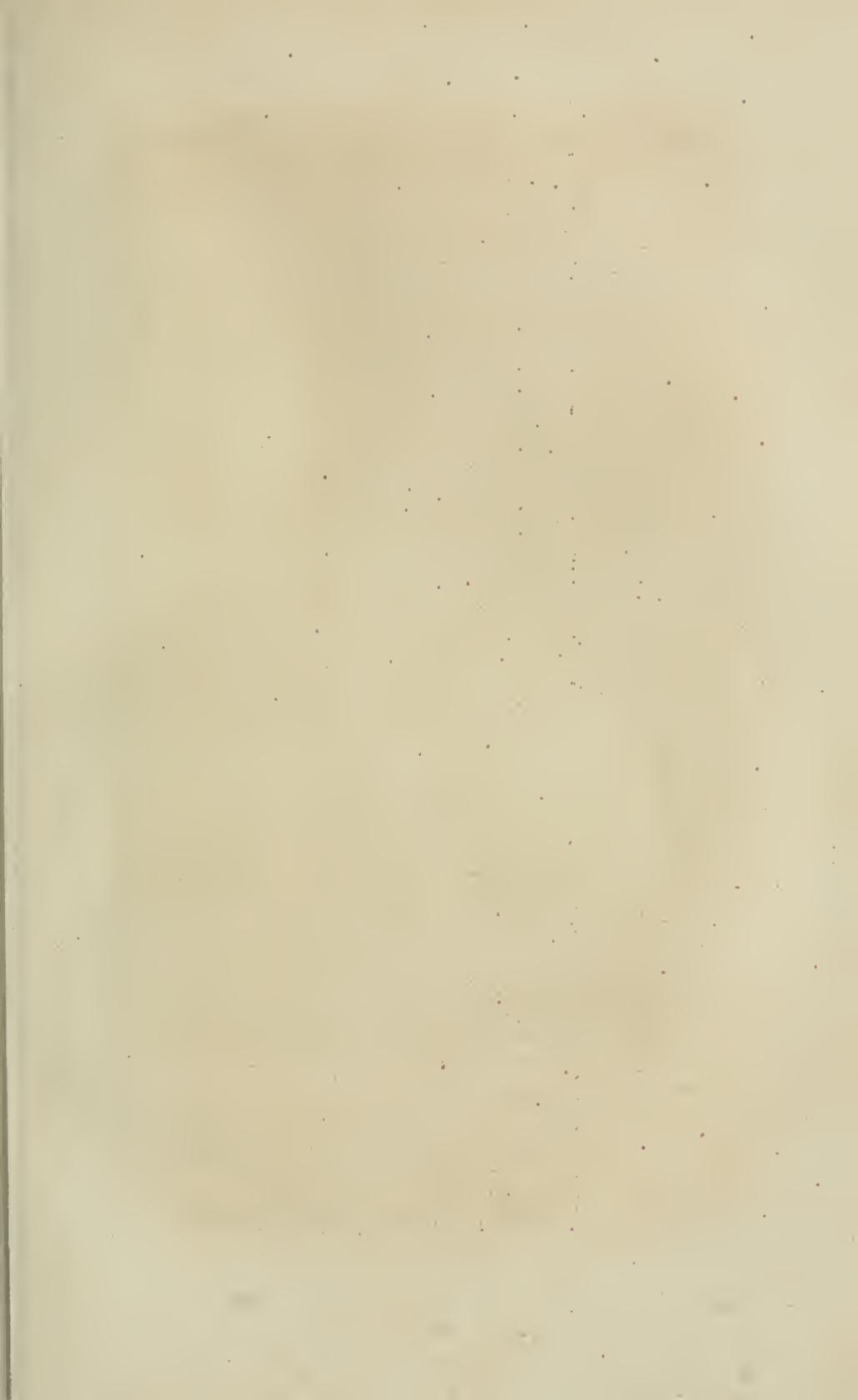
La victoire du jeune Trapassi fut complète, et, nous devons le dire, si l'orgueil de son rival se trouva blessé, du moins il n'ajouta pas au malheur de sa défaite la honte de passer pour un homme jaloux; car, le premier, il courut à l'enfant pour l'embrasser; puis, le prenant dans ses bras, il dit en le montrant à la foule: « Celui-ci est vraiment un poète. »

Alors les applaudissements éclatèrent, et Bellucci put en prendre sa part; car, si l'on admirait le génie précoce de l'enfant, on était profondément touché aussi du généreux mouvement de son redoutable adversaire; Trapassi fut porté comme en triomphe jusque dans la maison paternelle; longtemps la foule encombra l'étroite habitation occupée par les parents de l'improvisateur. Le pauvre père pleurait de joie en voyant que son fils avait mérité tant d'hommages: « Mon Dieu! disait-il, pourquoi ne suis-je pas plus riche, j'en ferais un savant. » Un homme s'approcha du père de l'enfant poète, et répondit: « Moi, je suis riche, et j'adopte votre fils; je lui donnerai un nom, il s'appellera Métastase: il y a en lui un reflet du génie des poètes grecs, c'est pourquoi je veux qu'il porte un nom grec. »

Ainsi parla l'illustre Gravina; car, toujours caché dans la foule, il était entré avec elle dans la maison du pauvre artisan.

Le protecteur, fidèle à ses promesses, guida de ses conseils l'enfant qu'il avait adopté. A quatorze ans, Métastase composa sa première comédie, et elle lui mérita le surnom de Racine de l'Italie. Gravina mourut en laissant à son élève une fortune considérable. Dans sa longue carrière dramatique, Métastase ne compta que des succès; il mourut âgé de quatre-vingt-deux ans, après avoir doté le monde littéraire de soixante-trois tragédies lyriques, douze *oratorio*, une foule innombrable de cantates, d'élégies, d'idylles et de sonnets, parmi lesquels on cite d'inimitables chefs-d'œuvre.





Le Griffon.



Louis Lassalle del e lith

Imp. Lith. de Cattier.

Eh bien mon oncle dit Cécile en sanglotant, celui ci fut il un ingrat

LE GRIFFON.

PAR M. TH. MIDY.



Le petit hameau de Saint-Michel est un des plus jolis et des mieux situés des environs de Paris ; adossé contre Louveciennes, il domine Bougival qui s'étend à ses pieds, et conduit à Saint-Cloud par les bois de la Celle.

Sur le point le plus élevé du hameau, et perdu au milieu d'un quinconce de marronniers et d'acacias à fleurs roses, on découvre une maisonnette blanche et modeste, dans les vitres de laquelle se mirent chaque soir le soleil à l'heure de son coucher.

C'est dans cette maisonnette que lors de son veuvage, en 1825, s'était retiré M. Lambert.

Orphelin de bonne heure, Félix Lambert n'avait pas été heureux dans sa jeunesse ; son caractère s'en était assombri, et l'âge n'avait pas changé cette disposition morose.

Depuis dix ans il vivait retiré dans la plus complète solitude, n'ayant pour unique société que la bonne vieille Marceline qui le servait, et de laquelle on pouvait dire avec toute vérité, qu'elle était la plus fidèle, la plus dévouée, et la plus économe des gouvernantes.

Un jour de l'année 1855, une lettre lui fut remise à l'heure du déjeuner : La lecture de cette lettre lui fit verser des larmes, et le fit partir à la hâte en ordonnant à Marceline de préparer une jolie chambre du premier, qui jusque-là avait été inhabitée, car la maison, bien que petite, était encore trop grande pour un célibataire.

M. Lambert revint le soir. Une jeune fille en deuil l'accompagnait ; elle était âgée de douze à treize ans, blonde, mince, un peu pâle. Son air était timide et son regard si doux, que le premier coup-d'œil qu'elle jeta sur Marceline, lui en fit une amie.

« Marceline, dit M. Lambert, cette jeune fille est ma nièce,

l'unique enfant de mon pauvre Robert dont je t'ai si souvent parlé, et qui n'est plus, ajouta-t-il en soupirant profondément !

— Ah monsieur ! c'te pauv' chère petite, all' a l'air bien mignonne, bien délicate, mais c'est égal, en la soignant, all' viendra comme un champignon, pas vrai, monsieur ?

— Je l'espère, ma bonne Marceline, et attirant à lui Cécile, il l'embrassa avec une affectueuse tendresse.

« Et moi, j'espère qu'all' sera aussi bonne qu'all' est gentille, regardez plutôt ces yeux-là, est-ce qu'ils peuvent mentir ?

— Ah ! répliqua l'enfant, ils ne sont pas menteurs, s'ils disent que j'aime mon oncle de toute mon âme à cause de l'attachement que lui portait mon père, et pour le bon accueil que j'en reçois, ajouta la jeune fille en se jetant dans les bras de M. Lambert. »

Nouvelles habitudes.

Une année s'était écoulée depuis la venue de Cécile dans la maisonnette de M. Lambert ; cette année avait apporté d'heureuses modifications dans les idées de l'oncle de Cécile, et s'il arrivait encore de temps à autre que son peu d'estime pour les hommes se révélât par des paroles amères, au moins admettait-il déjà des exceptions.

Aussi, longtemps il avait pensé que Marceline n'était restée auprès de lui que par intérêt ; mais la jeune Cécile lui prouva jusqu'à l'évidence, que l'excellente femme aurait pu se placer dix fois plus avantageusement, et qu'elle ne l'avait pas voulu.

D'autres fois, lorsque M. Lambert s'écriait d'une voix grondeuse que les hommes ne valaient rien, il entendait à ses côtés une autre voix, et plus douce et meilleure, qui lui assurait le contraire ; Cécile s'appuyant des exemples de bonté parfaite que lui avait laissés son père pour battre en brèche les tristes croyances de son oncle auquel elle racontait une multitude d'actions honorables et touchantes, qu'elle ne se rappelait jamais que les pleurs aux yeux, l'âme émue, et avec un profond sentiment de respect et d'admiration.

Le temps se passait en travaux utiles pour le ménage, à la culture des fleurs, en causeries, en lectures attachantes, ou bien en tranquilles promenades que l'oncle et la nièce faisaient ensemble, lorsque M. Lambert n'en était pas empêché par la goutte qui parfois le tourmentait.

L'hiver s'avancait à grands pas, répandant sur toute la nature cette teinte grisâtre, uniforme et triste, qui lui est propre. Plus de fleurs au parterre, plus de fruits au verger, plus de feuilles aux arbres; une neige épaisse recouvrait jusqu'aux derniers vestiges de verdure.

M. Lambert assis dans un fauteuil près de la fenêtre, tenait à la main un livre qu'il ne lisait pas, et laissait errer ses regards sur le paysage désolé, lorsque Cécile entra dans le salon, apportant dans son tablier certain fardeau qui attira l'attention du misanthrope.

Plus humoriste que jamais, en ce moment, à cause de sa goutte que lui ramenait l'hiver, l'oncle grondeur regarda la jeune fille sans sourire. « Que portes-tu là, lui dit-il d'un ton qui n'était pas du tout encourageant? — C'est un pauvre petit griffon, répondit Cécile; il s'était réfugié sous la porte de la maison, à demi mort de froid et de faim. » En disant ces mots, elle déposa devant le feu un tout petit griffon blanc qui grelottait à fendre le cœur, et qui resta couché comme s'il n'avait pas la force de se mouvoir.

« Qu'est-ce que cela, dit M. Lambert avec emportement, je ne veux pas de chien ici. Pourtant, dit-il en se radoucissant, tu peux le réchauffer, lui donner à manger, mais je n'entends pas qu'il couche à la maison. »

Le cœur serré, Cécile s'en fut chercher à la cuisine une tasse de lait, et la fit avaler par cuillerées au petit griffon, qui, peu à peu, se ranima, tira ses membres endoloris, où pénétrait une douce chaleur; enfin, il se releva et vint jusqu'à Cécile dont il lécha les mains en la regardant de l'air le plus reconnaissant du monde, puis, tout d'un coup, avisant dans son fauteuil M. Lambert, il s'en alla vers lui d'un air confus, se couchant à ses pieds comme pour lui demander pardon de l'incivilité dont il s'était rendu coupable à son égard.

« C'est bon, c'est bon, dit l'oncle, on connaît vos allures.

Diamant me caressait ainsi, et pour l'avoir aimé cinq ans, il m'a récompensé en quittant la maison. Les chiens valent les hommes, les hommes ne valent rien, tous sont ingrats! Aussi, je te le répète, Cécile, tu peux emmener ton griffon, je n'en veux pas. »

En prononçant cette belle sentence qui amena des pleurs dans les yeux de Cécile, l'oncle boudeur laissa tomber son mouchoir; aussitôt, le petit griffon le ramassa gentiment avec ses dents blanches, et le présenta respectueusement à M. Lambert en se tenant sur ses pattes de derrière. L'oncle de Cécile sourit, prit le mouchoir et ne dit mot; mais la jeune fille croyant lire dans ses yeux que l'heure de la clémence était venue, usa d'une malice innocente. Elle appela le petit griffon, le prit dans ses bras et lui dit : « Allons, va-t'en mourir, puisque c'est toi qui dois expier aujourd'hui, mon pauvre petit, le crime de Diamant!

— Tu le veux garder, n'est-ce pas? Eh bien, soit, dit M. Lambert à sa nièce dans le moment où elle ouvrait la porte, tu verras plus tard si j'ai tort de croire à l'ingratitude des chiens! »

La conversion.

Le printemps était revenu; Cécile allait avoir quinze ans; M. Lambert se portait à ravir; la vieille Marceline toujours bonne, attentive, complaisante, suffisait à tout, veillait à toute chose, et se trouvait doublement heureuse maintenant qu'elle avait deux personnes à aimer. Quant au petit griffon, jamais on n'en pourra trouver de plus intelligent, de plus aimable. Cécile parlait-elle de faire un bouquet, vite il se dressait sur ses pattes, et furetant par la chambre, il trouvait les ciseaux et les lui apportait. M. Lambert était-il en peine de sa tabatière égarée, Pyrame se mettait en quête, et finissait par la découvrir. Puis il accourait joyeux près de son maître, et, s'asseyant à quelques pas, il attendait son bon plaisir sans quitter un instant son attitude.

Pour Marceline, dès qu'elle prenait un couteau en lui faisant signe de l'accompagner, Pyrame comprenait qu'elle allait au jardin afin d'y tordre le cou (c'était l'expression favorite,

de la vieille bonne) à quelque chou ou à quelque salade, et *presto* il courait devant ainsi qu'un vrai fou, trainant après lui le panier qu'il avait le talent de décrocher du mur. Sans plus m'étendre sur les qualités du griffon, je noterai ici la manière toute pleine de convenance dont il recevait les caresses de M. Lambert, qui, pour n'en avoir pas le démenti, ne lui témoignait d'amitié que lorsqu'ils se trouvaient tête à tête, soutenant toujours qu'à la première occasion il les abandonnerait ainsi qu'avait fait Diamant.

Ces soupçons chagrinaient la pauvre Cécile, qui appréciait plus justement le cœur de Pyrame.

« Mon dieu, mon oncle, dit-elle un jour à M. Lambert, vous êtes bien injuste, d'où vient cela, vous pour qui s'est réalisé dans cette petite maison le vœu que formait Socrate :

Plût à Dieu que de vrais amis,
Telle qu'elle est, elle pût être pleine !

— Je ne suis pas injuste comme tu le prétends, lui répondit M. Lambert, mais j'ai souffert : Et sans te raconter par combien de malheurs, de mécomptes et de perfidies je me suis senti le cœur brisé, qu'il te suffise de savoir que je n'ai rencontré que des ingrats, ou des hommes sans probité.

— Mais répliqua Cécile, ces chagrins dont vous me parlez, ne vous sont pas arrivés sans mélange de bien, et ma tante, par exemple, est-ce qu'elle n'a pas fait votre bonheur ?

— Ma chère et bonne Thérèse, s'écria le vieillard en joignant les mains, la seule peine qui me soit venue d'elle, fut celle d'une triste séparation !

— Et mon père ! votre cher Robert ! est-ce qu'il ne vous aimait pas aussi, lui ?

— Pendant dix ans, reprit M. Lambert, ses lettres ont fait ma seule consolation.

— Vous voyez donc bien, continua la jeune fille, vous avez joui de vingt ans de bonheur avec ma tante : L'affection de mon pauvre père ne vous a manqué que du jour de sa mort. Et maintenant vous avez près de vous une petite nièce qui vous chérit, qui jamais ne vous quittera, et vous vous plaignez ! »

Le bon oncle sentit se fondre les dernières glaces de son

cœur sous la douceur de ce reproche ; mais ne voulant pas laisser voir son attendrissement à Cécile, il repartit gaiement : « Allons, n'en parlons plus, me voilà converti, et désormais je trouverai tout bien, et je croirai tout ce que tu voudras, même à la fidélité de Pyrame, ajouta-t-il en appelant à lui le griffon par un geste amical. »

La restitution.

Le facteur venait d'apporter une lettre de Paris. Pour se procurer le plaisir de surprendre son oncle par un baiser filial, la jeune Cécile entra sur la pointe du pied dans son cabinet de travail, et regardant par-dessus son épaule : « Ah ah ! cher oncle, dit-elle, tu fais de la poésie ! — De la poésie ! non, et n'en fait pas qui veut, mais je rimaille, et s'il te plait de voir ce que j'écris, tu le peux sans indiscretion. »

La curieuse Cécile ne se le fit pas dire deux fois, et lut ce que voici :

LE BLUET.

Bluet ! doux souvenir de mes jeunes années,
Qu'au sein des blonds épis souvent j'allai cueillir,
Fais revivre en mon cœur les joyeuses pensées
Qui m'occupaient alors, que le temps vint flétrir.

Sur le front pur et frais de la naïve enfance
J'aime à voir tes couleurs qui reflètent les cieux ;
Parure du printemps, symbole d'innocence,
Cette couronne là me rend seule envieux.

Mais non, c'est au pavot que j'offre mon hommage,
Car le sommeil, l'oubli, le suivent en tous lieux ;
De tant de maux soufferts, viens effacer l'image,
O doux consolateur ! ami des malheureux.

« Oh ! mon oncle, comme c'est mal d'écrire de pareilles choses, dit la jeune fille attristée, à quoi vous sert-il donc que ma tante, mon père et moi, nous vous ayons chéri, si c'est l'oubli que vous invoquez ; l'oubli que vous paraissez regarder comme un bonheur !

— Cette petite fille aura toujours raison, dit l'oncle en souriant, à quoi il ajouta d'un ton d'humilité moqueuse : Allons,

pardonne moi, je ne le ferai plus, et dis-moi pourquoi tu venais ?

— Ah ! c'est vrai, mon bon oncle, et vos pavots m'ont fait oublier cette lettre. » Alors elle la remit elle-même aux mains de son oncle qu'elle embrassa, puis elle disparut légère comme un oiseau.

« Cécile, ma chère Cécile, viens vite ici, criait le bon M. Lambert en courant après elle à travers le jardin. Dieu ! quelle nouvelle ! quelle bonne nouvelle ! je crois que j'en mourrai de joie ! »

Cécile accourut, et tous deux s'asseyant sur un tertre voisin, l'oncle raconta à sa nièce que cette lettre était d'un notaire auquel un M. D. venait de faire passer une somme de quinze mille francs, qui devait être remise à lui Lambert, comme un premier à-compte sur ce qu'il lui avait prêté jadis ; qu'en aucun temps il n'avait oublié cette dette, mais qu'après dix ans d'un travail obstiné, la fortune venait de lui sourire seulement depuis peu ; qu'enfin il avait écrit plusieurs lettres pour ne pas lui laisser trop mauvaise opinion d'un ancien ami, mais que plusieurs vaisseaux ayant fait naufrage en allant de Pondichéry en France, il avait lieu de craindre qu'elles n'eussent été perdues.

« Eh bien, dit l'oncle en se frottant les mains, voici le commencement de ta dot qui m'arrive ?

— Je n'avais pas besoin de cette nouvelle preuve de votre amitié pour y croire ; mais vous aviez besoin, vous, mon oncle, de cette preuve de probité pour penser que les hommes ne sont pas si dépourvus de bonnes qualités que vous le répétez chaque jour.

— A-t-on jamais vu pareille raisonneuse ? fit M. Lambert ébahi. Elle a l'air de considérer ces quinze mille francs comme si ce n'était rien, et elle ne songe qu'à me sermonner ! »

Une fois rentrée dans la maison, Cécile voyant son oncle s'appêter pour sortir, alla prendre ses gants, son chapeau, son ombrelle : « Me voilà prête aussi, allons faire notre promenade.

— Demain oui, mais aujourd'hui non ; je vais à Paris.

— Comment à Paris ?

— Certainement; pour chercher mon argent ou le vôtre plutôt, mademoiselle. Es-tu contente, curieuse?

— Pas trop; enfin, il faut se résigner. Quand revenez vous?

— Pour le dîner. »

Pyrame comprenait qu'il s'agissait d'une promenade, et ses yeux brillants de plaisir ainsi que son attitude frémissante, peignaient le désir et l'espoir. Cet espoir fut déçu, car M. Lambert s'en alla sans même s'apercevoir de la présence du pauvre griffon.

Immobile et l'air atterré, Pyrame le suivait du regard, lorsqu'il fut rappelé par sa jeune maîtresse qui était rentrée au salon : « Tiens, lui dit-elle en lui montrant sur un fauteuil des gants qui appartenaient à M. Lambert, et que dans sa précipitation il avait oubliés. Tiens, cours, dépêche-toi. »

Pyrame ne se le fit pas dire deux fois; il s'empara des gants, et courant ventre à terre, il atteignit son maître en les tenant du bout des dents.

Son maître se baissa, les prit, et flattant la tête du griffon d'une tape bienveillante : « Veux-tu venir avec moi? lui dit-il. »

Je vous laisse à penser quelle fut la joie de Pyrame, et par combien de folies il l'exprima, tandis que M. Lambert faisait signe de loin à Cécile, qu'il emmenait son protégé.

Malheur sur malheur.

Lorsque M. Lambert rentra chez lui, la nuit était venue.

« Bonsoir, dit-il gaiement, dine-t-on aujourd'hui?

— On soupe du moins, répartit Cécile, et c'est la même chose pour qui n'a pas diné.

— Alors, soupous, dit l'oncle, car j'ai grand'faim, » et il se mit à table après s'être débarrassé de sa canne, de son chapeau, et de son livre.

« Mais où est donc Pyrame, demanda Marceline en posant la soupière sur la table? »

Pyrame? « Tiens, tu m'y fais songer, je le croyais ici : En revenant par les bois de la Celle, lui courant, moi lisant, nous nous sommes perdus de vue, je m'attendais à le trouver rentré.

— Ah! si c' n'est qu' ça, il n'y a pas de danger, y connaît

mieux l' pays que pas un de nous, et retrouvera son chemin. »

Cécile était un peu inquiète, mais elle n'osa en souffler mot, et le diner se passa en causeries sur le temps ; sur la prochaine récolte ; sur la promenade du lendemain, jusqu'à ce que la jeune fille demanda à son oncle s'il y avait eu quelque obstacle à son recouvrement pour qu'il fût revenu si tard.

« Aucun, ma chère enfant, et j'ai mes quinze mille francs en beaux billets de banque, avec lesquels nous allons acheter de bons arpents de terre ici autour ; mais une fois à Paris, j'ai réfléchi que j'avais d'un autre côté le quartier d'une rente échue qui m'attendait, et que j'ai touché. Mais mon dieu ! voilà que j'y songe, où donc ai-je mis mon sac ?

— Votre sac ? Vous n'en aviez pas, dit Marceline. Je ne vous ai rien vu autre chose à la main que vot' *Montagne*, comme vous l'appellez.

— Ah ! s'écria M. Lambert en se frappant le front, j'aurai laissé mon argent dans le bois, au pied d'un orme où je me suis assis. Allume vite la lanterne, ma vieille Marceline, et je pars.

— Mais à quoi bon, reprit la ménagère, voici la pluie qui tombe fine et drue, on n'y voit goutte depuis longtemps, et vous pensez bien que la nuit personne ne va dans le bois. Qu'est-ce que vous pouvez craindre ?

— D'y arriver trop tard demain, si j'attends jusque-là, et de perdre mes cent écus. » Cécile se rangea de l'avis de Marceline, d'abord, parce que le vent et la pluie redoublant, la santé de son oncle pouvait avoir à en souffrir.

Devant ces deux avis, M. Lambert dut se soumettre, et chacun s'en alla coucher pour se lever au point du jour. Seule, avant de se mettre au lit, Cécile pensant à son pauvre Pyrame, resta à sa fenêtre jusqu'à ce que le froid la saisissant, la contraignit à s'enfermer.

Une place vide.

Tout le monde dormit mal cette nuit dans la maisonnette, et dès les premiers chants du coq, chacun se prépara pour aller au bois. Ce n'était pas chose facile, car la pluie qui tombait sans interruption depuis la veille, avait détrempe les chemins.

et pas un sentier n'eût été praticable; il fallut donc faire un détour pour joindre la route pavée qui descend de Saint-Michel en se dirigeant vers les bois, au lieu de reprendre le sentier entre les blés qui conduit directement du point le plus élevé du côteau jusque dans Bougival; mais personne ne songeait à ce détour ni à la pluie. M. Lambert donnait toutes ses pensées à son argent perdu : La vieille Marceline priait tout bas ainsi qu'elle le faisait dans les grandes occasions. Quant à Cécile, elle donnait le bras à son oncle, afin de se trouver abritée sous son parapluie, mais elle ne songeait qu'à son pauvre petit griffon.

La route se fit donc tristement, en silence, sans rencontrer une seule figure humaine à cause de l'heure, sans entendre un seul chant d'oiseau à cause du temps. Quand on fut arrivé au bois, M. Lambert prit le même chemin qu'il avait parcouru la veille, et après l'avoir suivi un quart d'heure : « Nous voici venus à l'endroit où je me suis assis hier, dit-il. » Alors il regarda plus attentivement, et reconnut à n'en pouvoir douter, l'arbre contre lequel il s'était adossé pour sa lecture; plusieurs petits morceaux d'étoupes étaient éparpillés aux environs. Quant au sac en question, on n'en vit nulle trace, on eut beau le chercher, on ne le trouva pas.

« Mais êtes-vous bien sûr que c'est là, dit Marceline, car tous les ormes se ressemblent, et peut-être vous trompez-vous ?

— Je me trompe si peu, que voici à mes pieds des lambeaux de crins et de bourre déchirés des dents de Pyrame; ce sont les débris d'une balle que je lui avais donnée ici, car c'est ici qu'il m'a quitté, l'ingrat!

— Il y aura un moyen, dit Marceline, je vais parler au tambour du pays, et moyennant une petite récompense, il tambourinera votre sac, et je suis sûre qu'avant que demain soit fini, vous l'aurez, car tous les habitants d'ici sont d'honnêtes gens.

— C'est ce que nous verrons. Mais que fais-tu, continua M. Lambert en s'adressant à Cécile, qui, baissée jusqu'à terre, venait de ramasser quelque chose?

— Rien, dit la jeune fille en refermant sa main dans laquelle

on voyait un débris de la balle que Pyrame avait déchiquetée la veille.

— Pauvre Cécile! à quoi songes-tu là! comme un enfant, comme une dupe? A un ingrat, je te le répète, au reste, je t'en avais prévenue.

— A quoi que ça peut servir ce que vous lui dites là, fit Marceline, à l'attrister, et pis c'est tout. Elle croit que son chien l'aime, qu'il est reconnaissant, qu'il reviendra. Moi, je crois à la probité des gens du pays, et je pense que vous reverrez vot' sac. Laissez-nous croire, ça n' vous gêne pas, et ça nous fait plaisir. »

De retour au logis, la vieille Marceline s'empressa d'y appeler le tambour du village; mais de ce qu'on lui ordonna de faire, il ne résulta que du bruit, et aucun ne vint pour restituer ce qui était perdu.

Pyrame non plus ne revint pas, et la préoccupation de Cécile était si grande, que plusieurs fois pendant les jours qui suivirent la disparition du pauvre griffon, elle sautait à bas de son lit, croyant reconnaître ses aboiements au milieu de plusieurs autres qu'on entendait de différents points du village. Mais c'était une illusion, une lueur aussitôt éteinte que parue, une espérance qui lui rendait la réalité plus amère.

Les bluets.

Le soleil du huitième jour après cet événement, s'étant levé pur et radieux, Cécile en profita pour proposer à son oncle une promenade, espérant sans doute que cela changerait le cours de ses idées. Quand vint l'après-dinée, tous deux partirent, marchant devant eux au hasard, sans projets et sans volonté.

C'était dommage, car on ne pouvait désirer un plus beau temps. Sur leur tête était le ciel d'azur; sous leurs pieds, un épais gazon; par terre, de jaunes moissons; partout des fleurs dont le parfum remplissait l'air, tandis que jusqu'à eux venaient de toutes parts les chants joyeux de l'alouette, s'élevant à perte de vue.

Mais tout cela n'empêchait pas que Cécile ne fût triste et

pensive, ils avaient passé si souvent là, tous trois, elle, son oncle, et le pauvre Pyrame !

« Si nous descendions par les blés ? Veux-tu, Cécile ? Tu pourrais cueillir des bluets.

— Merci, mon oncle, je n'y tiens pas. »

Nos promeneurs se trouvaient en ce moment-là, assez loin du logis, et toujours en suivant les sinuosités d'un sentier qui serpentait entre les blés, et s'étendait à plus d'une lieue, ils étaient arrivés jusqu'au bas du coteau.

Machinalement, Cécile se mit à rompre çà et là les tiges sveltes des bluets qui se penchaient sur les bords du sentier. Puis, peu à peu, elle entra dans le champ, d'un pied d'abord, des deux ensuite, car chaque fois qu'elle cueillait une fleur, une autre semblait lui sourire ou bien lui paraissait plus belle. Peut-être aussi commençait-elle à y prendre plaisir, lorsque ses yeux se portèrent sur un objet qu'elle ne put reconnaître, et qui de loin lui parut être un mouchoir blanc.

La curiosité la poussant, elle y courut, puis tout d'un coup, un cri lui échappa. Ses genoux fléchirent, et elle tomba auprès de cet objet funeste dont la vue lui brisait le cœur.

Ne pouvant deviner ce qui arrivait à sa nièce, M. Lambert s'en fut en grande hâte vers le même lieu ; mais que devint-il à son tour, et quel triste spectacle s'offrit à lui : D'un côté, Cécile éperdue, le visage inondé de larmes, de l'autre côté, le cadavre du fidèle griffon qui, ayant voulu réparer la faute commise par son maître, avait trainé jusqu'en cet endroit le sac oublié, et ne pouvant aller plus loin, était mort de faim à son poste plutôt que d'abandonner le trésor de son maître.

« Eh bien, mon oncle, dit Cécile en sanglotant, celui-ci fut-il un ingrat ! »

Conclusion.

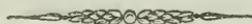
La dépouille du pauvre Pyrame fut rapportée dans la maison, où mourant de faim et de froid, on lui avait donné jadis une hospitalité qu'il devait acquitter plus tard si généreusement.

A côté d'un banc placé à l'écart, une fosse fut ouverte, et l'on y déposa le fidèle serviteur ; mais non pas avant que Cé-

cile ne l'eût couvert de feuillage et de fleurs, et pas avant non plus que son vieux maître n'eût prononcé une oraison funèbre, courte, touchante, et digne du sujet :

« Va, lui dit-il, c'est toi qui valais le mieux de nous deux. Je t'ai calomnié, je t'ai nommé ingrat, ne donnant de regrets qu'à mon argent perdu, tandis que tu mourais pour moi, par moi, et de quelle mort ! Pauvre Pyrame ! »

Depuis ce jour, aucune discussion ne s'est élevée entre l'oncle et la nièce; M. Lambert ayant appris qu'il est bon de se tenir en garde contre des apparences souvent trompeuses.



PETITE

GALERIE BIOGRAPHIQUE.

P R MADAME LÉONIDE DE MIRBEL.

(Deuxième Article.)



BARON.

Il y avait à Issoudun un pauvre marchand de bestiaux qui était bien loin de faire de bonnes affaires. Il changea d'état et se fit comédien. Hélas ! il ne réussit guère mieux dans ce métier, et il eut beau courir la province, il ne put amasser ni beaucoup d'argent ni beaucoup de gloire. Un incident burlesque et tragique tout à la fois mit fin à sa vie. Il jouait le rôle de don Diègue, dans *le Cid*, et, suivant l'usage, il repoussa du pied l'épée que venait de faire tomber de sa main l'ennemi contre lequel il combattait. La chaussure de Baron n'était sans doute pas en très bon état, car elle ne put préserver le pied du comédien d'une légère blessure qu'y fit la pointe de l'épée.

Cette blessure négligée devint plus grave, et la gangrène s'y

mit. Le chirurgien déclara au malade la nécessité où l'on se trouvait de lui couper la jambe.

« Qui, moi, s'écria-t-il; un roi de théâtre avec une jambe de bois ! J'aime mieux mourir. »

Et il mourut en effet, laissant un fils âgé de deux ans. La mère du petit Baron, obligée de courir la province et même de venir à Paris, où elle débuta, laissa son fils en nourrice à Issoudun, sans y songer beaucoup ; seulement elle était exacte à payer la pension de son fils, et elle eut soin qu'on lui donnât une bonne éducation.

Baron grandit et apprit un peu de latin ; il avait déjà traduit en vers français assez supportables deux ou trois odes d'Horace, quand une lettre vint lui apprendre que sa mère était morte subitement, à la nouvelle qu'on lui avait volé tout son argent et tous ses meubles.

Baron partit donc pour Paris, seul, à pied, et sans autre ressource qu'une petite somme d'argent des plus minces. Du reste, joli garçon, ne manquant ni d'esprit ni d'adresse, et portant avec une sorte d'élégance ses vêtements pauvres. Le hasard voulut qu'il entrât dans le théâtre où Molière faisait alors jouer ses admirables comédies. Après le spectacle qui l'avait émerveillé et qui semblait lui ouvrir des idées nouvelles, Baron ne put dormir, et il marcha toute la nuit tourmenté d'un désir presque insurmontable, celui de jouer la comédie : prendre sa part des applaudissements du public, dire de beaux vers et traduire avec finesse les scènes admirables de Molière, voilà, selon lui, quelle était sa véritable vocation.

Le lendemain on vint annoncer à Molière qu'un jeune homme insistait vivement pour lui parler.

— Laisse-le monter, Laforest, dit-il à sa servante qui ne le voulait pas, car l'habit râpé de Baron et son maintien de sollicitateur ne donnaient guère à la digne fille, bonne opinion de ce visiteur.

Néanmoins Baron, tremblant et intimidé, fut introduit près de Molière qui le rassura, lui parla avec douceur, et ne tarda pas à le mettre un peu plus à l'aise.

— Qui êtes-vous, mon enfant, lui demanda-t-il.

— Un pauvre orphelin, monsieur.

— Et quels sont vos projets en venant me voir?

— Obtenir votre protection pour parvenir à jouer la comédie.

— Mais, mon enfant, pour parvenir à débiter au théâtre, il faut auparavant s'être livré à des études que votre jeunesse et votre éducation en province ne vous ont point encore permises.

— Cela est vrai, dit Baron qui n'avait point songé le moins du monde à cela.

— Il faut donc commencer ces études. Si mes conseils peuvent vous être utiles, je vous les donnerai, et dans une année, en travaillant beaucoup, peut-être serez-vous en état de débiter.

Baron restait toujours là, debout et immobile: ce n'était pas le travail d'un an qui l'épouvantait et qui l'arrêtait, mais il fallait vivre pendant ce temps-là, et comment y parvenir?

Molière comprit bientôt ce qui se passait dans l'esprit du pauvre jeune homme, et ne tarda pas à obtenir l'aveu de la misère où il se trouvait.

« Laforest, dit-il, voici un enfant que Dieu nous envoie; il est orphelin, et tu n'aurais pas plus que moi le cœur de le laisser là, sans secours et sans aide, quand il peut devenir un artiste honorable, et qui fera honneur à nos soins. Dresse-lui donc un lit et qu'il soit l'enfant de la maison. »

Dès-lors en effet Baron devint l'hôte et le commensal de Molière. Disons qu'il se montra reconnaissant des bienfaits de Molière, et que toute sa vie il fut pour lui un fils tendre, respectueux et dévoué. Ses progrès dans la carrière dramatique marchèrent rapidement; ses débuts révélèrent un habile comédien, et le placèrent déjà presque au premier rang.

Né avec les plus heureux dons de la nature, Baron les perfectionna merveilleusement à force de travail et d'art. Sa figure était noble, sa taille imposante, sa voix sonore, ses gestes naturels, et son intelligence saisissait si bien, dès la première lecture, l'esprit d'un rôle, qu'il le disait immédiatement de manière à satisfaire les exigences de l'auteur le plus difficile. Quand Racine donnait une pièce au théâtre, il détaillait avec le plus grand soin aux acteurs les moindres nuances de ses caractères, et il leur en détaillait les intentions et presque jusqu'aux

gestes. Pour Baron, il lui remettait simplement le manuscrit. — Je n'ai besoin, disait-il, de livrer M. Baron qu'à lui-même, les inspirations de son cœur lui en apprendront plus que mes leçons.

Ce fut non-seulement comme acteur, mais encore comme écrivain dramatique que Baron se rendit célèbre. Il a composé sept comédies. L'une d'elles, *l'Homme à bonnes fortunes* est restée longtemps au théâtre.

La calomnie qui s'attache à tout ce qui est supérieur, ne manqua pas de persécuter Baron, qui plus qu'un autre l'excitait par une vanité qui dépassait toutes les bornes. Ainsi l'on prétendit qu'il n'était point l'auteur de ses comédies, et qu'il n'avait fait que prêter son nom au père Larue, jésuite, que son caractère d'ecclésiastique empêchait d'avouer des pièces de théâtre. Baron réclama contre de tels mensonges, dans la préface de ses ouvrages, et les réfuta d'une manière victorieuse : ils ne s'en sont pas moins transmis jusqu'à nous.

La vanité de Baron lui valut des humiliations cruelles. Une fois on lui cria : Plus haut ! car, mécontent de n'avoir point été applaudi après une tirade, il débitait son rôle d'une manière précipitée et inintelligible.

« Plus haut ! répéta-t-on.

— Et vous, plus bas, » repliqua-t-il.

On peut se faire une idée du tumulte et de la colère que cette réponse excita dans la salle. On exigea des excuses. Baron s'avança avec dignité :

« Messieurs, dit-il, je n'ai jamais senti avec plus d'amertume qu'en ce moment la bassesse de mon état... »

On ne le laissa point achever, et les applaudissements couvrirent sa voix.

Baron était honoré de l'estime et de l'amitié de tous les artistes distingués de son temps : Molière l'aima toujours comme un fils ; Racine l'affectionna beaucoup, et Jean-Baptiste Rousseau fit pour lui les quatre vers suivants :

Du vrai, du pathétique il a formé le ton
De son art enchanteur l'illusion divine
Prêtait un nouveau lustre aux beautés de Racine,
Un voile aux défauts de Pradon.

Piètre de Cortone.

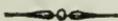


Louis Lassalle del et lith

Imp. Lith. de Cattier.

« Que deviendra mon pauvre ami Piètre, si vous me renvoyez ?.. »

ANDRÉ DEL SARTO. — PIÈTRE DE CORTONE.



André Vannuchi, que l'on appela toujours del Sarto, à cause de la profession de tailleur qui était celle de son père, vit le jour à Florence, dans l'année 1488. On l'avait mis d'abord à l'école pour qu'il y apprît à lire et à écrire; mais on l'en retira dès l'âge de sept ans pour le faire entrer en apprentissage chez un orfèvre. La vue de quelques dessins qu'il avait continuellement devant les yeux dans la maison de celui-ci lui inspira bien plus le goût du crayon et des pinceaux que celui de manier les outils destinés à travailler l'argent et l'or, et au lieu d'apprendre l'art de l'orfèvrerie, il s'exerçait, en cachette, à tracer des figures, tantôt au charbon, tantôt à l'encre au crayon, quand il pouvait en trouver un. Un jour, Gian Barile, peintre florentin, entra dans la maison de l'orfèvre; le petit André, sachant son patron absent, était occupé pour le moment à tracer quelqu'une de ses figures; dès qu'il entendit venir, il voulut la cacher; mais Gian Barile s'aperçut du mouvement, et lui demanda, en souriant, à voir l'œuvre. André, à la fois honteux du mouvement et de l'œuvre, n'osait répondre au désir du peintre; Gian Barile insista, et force fut bien à l'enfant de montrer ce qu'il avait fait. Un tremblement intérieur saisit André; il avait le rouge au visage et n'avait garde de lever les yeux: mais son étonnement fut inexprimable quand le peintre, après un moment d'examen sérieux et silencieux, lui frappa sur l'épaule et lui dit: « Je serai ton maître; viens. »

L'affaire fut bientôt conclue; André ne faisait rien qui convint à l'orfèvre, et celui-ci fut le premier à conseiller à ses parents de le donner à Gian Barile. Le pauvre André ne se sentait pas de joie, et il fit tout au monde pour répondre aux espérances que son nouveau maître avait conçues de lui. Ses progrès furent si rapides qu'ils émerveillèrent tous les artistes de Florence. A peine trois ans s'étaient écoulés, que Gian Barile, ne doutant

plus que son élève était appelé au succès le plus extraordinaire et ne se croyant plus, peut-être, de force à lui en montrer lui-même, le fit entrer chez Piero di Cosimo, qui avait l'une des plus hautes réputations parmi les peintres d'alors. André del Sarto travailla auprès de ce célèbre artiste avec une infatigable ardeur. La nature, en outre, vint tellement en aide à sa bonne volonté, qu'il peignait avec le même aplomb que s'il n'eût fait rien autre chose depuis cinquante ans. Fier de son nouvel élève, Piero di Cosimo s'attacha très-vivement à lui. C'était avec un plaisir extraordinaire qu'il le voyait employer toutes les heures dont il pouvait disposer, et particulièrement les jours de fête, à copier, dans la grande salle du palais Médicis, à Florence, les cartons de Michel-Ange et de Léonard de Vinci, et surpasser, malgré son extrême jeunesse, tous les dessinateurs florentins ou étrangers qui accouraient en foule pour étudier ses chefs-d'œuvre. Mais Piero di Cosimo avait, à ce qu'il paraît, l'humeur assez fantasque, et tout affectionné qu'il fût à son élève, il ne lui en faisait pas moins supporter les inconvénients. Le jeune André del Sarto s'en plaignait à un de ses camarades, et lui dit que son intention était de louer un atelier particulier. Alors ce camarade, pauvre enfant du peuple lui-même, à qui il s'ouvrait de son dessein, et qui est célèbre sous le nom de Francia Bigio, lui proposa une association dans laquelle chacun d'eux devait trouver son avantage. Ils prirent ensemble un atelier, et exécutèrent de compagnie un grand nombre d'ouvrages. Un sacristain, proche parent de Francia Bigio, fut un des premiers qui mit leur association à l'épreuve; ce brave homme leur commanda un tableau, par intérêt sans doute pour Francia Bigio, qui s'épuisait en travaux pour nourrir son père et sa mère. Plusieurs confréries, des couvents et des églises, les occupèrent ensuite, et leur procurèrent les moyens de mettre leurs talents en évidence. L'association obtint le plus grand succès; André del Sarto, dont le talent était d'ailleurs supérieur à son jeune ami, qui devint presque son élève, était pour sa bonne part dans la prospérité commune. Ils avaient pris un autre atelier plus grand, lorsque leur fraternité se rompit. Les deux associés ne devinrent pas des ennemis, mais du moins des émules. Sur ces

entrefaites, André del Sarto avait fait la connaissance de Jacopo Sanserino, qui étudiait alors la sculpture, ils se lièrent d'une amitié telle qu'ils ne se quittaient ni le jour, ni la nuit.

Un petit berger de douze ans abandonna un jour le troupeau que l'on avait confié à sa garde, et il s'en alla à Florence, où il ne connaissait personne autre qu'un petit garçon de son âge, à peu près aussi pauvre que lui, et qui, comme lui, était parti du village de Cortone, mais c'était pour servir en qualité de marmiton dans les cuisines du cardinal Sachetti. Ce fut un but plus noble qui conduisit Piètre dans la ville de Florence : il savait qu'il y avait là une académie des beaux-arts, une école de peinture, et le berger voulait être peintre. Quand il eut bien cherché dans la ville, Piètre s'arrêta devant la porte du palais du cardinal, et, humant de loin l'odeur de la cuisine, il attendit patiemment que monseigneur fût servi pour pouvoir parler à son camarade Thomas. Il attendit longtemps ; mais enfin le moment tant désiré de l'entrevue arriva. « Te voilà, Piètre ; et que viens-tu faire à Florence ? — Je viens apprendre la peinture. — Tu ferais bien mieux d'apprendre comme moi la cuisine ; d'abord, on est toujours sûr de ne pas mourir de faim. — Tu manges donc tout ton content ici ? lui dit Piètre. — Je crois bien, répartit le marmiton ; c'est au point qu'il ne tiendrait qu'à moi de me donner tous les jours des indigestions si je le voulais. — En ce cas, continua Piètre, je vois que nous pouvons nous entendre : comme tu as trop et que je n'ai pas assez, je t'apporte mon appétit, tu me donneras de ta cuisine, et nous ferons bon ménage. — Ça va, dit Thomasso. — Ça va même tout de suite, reprit Piètre, car, vu que je n'ai pas diné, nous pouvons commencer dès à présent l'établissement que j'étais venu te proposer. » Thomasso fit grimper en cachette le petit Piètre dans la mansarde où il couchait, lui offrit la moitié de son grabat, et lui dit de l'attendre, vu qu'il ne tarderait pas à remonter avec quelques débris du diner de Monseigneur. Il n'est pas besoin de dire si le repas fut gai : Thomasso avait un cœur excellent, et le petit Piètre un appétit d'enfer. « Ah çà ! te voilà bien logé et bien nourri, il ne s'agit plus que de savoir comment tu travailleras. — Comme travaillaient tous ceux qui dessinent avec des crayons et du papier.

— Mais, objecta Thomasso, tu as donc de l'argent pour acheter du papier et des crayons? — Moi, je n'ai rien du tout; mais je me suis dit en venant ici : Thomasso, qui est marmiton chez Monseigneur, ne peut pas manquer d'argent, et, puisque tu es riche, c'est absolument comme si je l'étais. » Thomasso se gratta l'oreille, et répondit que, pour ce qui était des os à ronger, on n'en manquait pas dans la maison, mais quant à l'argent, il devait attendre encore au moins trois ans avant d'être en droit de demander des gages. Piètre se résigna; les murs de la mansarde étaient blancs : Thomasso fournissait à l'artiste plus de charbon qu'il n'en pouvait user pour crayonner ses esquisses, et Piètre se mit courageusement à charbonner les murs. On ne sait par quel moyen le bon petit Thomasso parvint à se procurer une piécette d'argent; mais l'enfant avait un si bon cœur qu'il ne pouvait manquer de probité; aussi doit-on croire que le marmiton avait légitimement gagné la demi-pistole qu'il apporta un jour triomphalement à son camarade de chambrée; alors grande joie; l'artiste eut des crayons, du papier. Il sortait à la pointe du jour, allait étudier les tableaux dans les églises, les monuments sur les places, les paysages dans les environs de Florence; et le soir, l'estomac vide, mais l'esprit bien nourri de tout ce qu'il avait vu, il rentrait furtivement dans la mansarde, où il était toujours sûr de trouver son dîner prêt, et caché par Thomasso sous la paille, moins encore pour le dérober aux regards des curieux, que pour le tenir chaud pendant l'absence de son pensionnaire. Bientôt, sous les dessins plus corrects, disparut le charbonnage des murs. Piètre tapissa de ses esquisses les plus parfaites l'étroite cellule où l'amitié d'un enfant lui valait un si généreux asile. Un jour, le cardinal Sachetti, qui faisait restaurer son palais, visita avec l'architecte les étages supérieurs, où peut-être jamais il n'était monté; il entra dans la mansarde du marmiton! Piètre était sorti; mais ses nombreux dessins témoignaient du laborieux travail de l'enfant qui habitait cette demeure; le cardinal et l'architecte furent frappés du mérite de ces ouvrages. On crut d'abord que c'était Thomasso qui en était l'auteur, et Monseigneur le fit appeler pour le complimenter sur ses⁷ heureuses dispositions. Quand le

pauvre Thomasso sut que Monseigneur était entré dans la mansarde, et qu'il avait vu ce qu'il appelait les barbouillages de son ami Piètre, il se crut perdu : « Tu n'es plus au nombre de mes marmitons, » lui dit le cardinal, qui se doutait peu que l'enfant eût un pensionnaire. Thomasso, trompé sur le véritable sens de ces paroles, s'imagina que le cardinal le chassait de ses cuisines ; alors le pauvre marmiton, qui voyait son existence et celle de Piètre fort compromises par cet acte de justice sévère, se jeta aux pieds de son maître, et lui dit tout en pleurant : « Que deviendra mon pauvre ami Piètre, si vous me renvoyez ? » Le cardinal voulut avoir l'explication de ces paroles qu'il ne comprenait pas, et voilà comment il sut que ces dessins avaient été faits par un pauvre petit berger que Thomasso nourrissait en secret depuis deux ans. « Quand il sera rentré ce soir, tu me l'amèneras, » dit encore le cardinal, en riant de sa méprise, et en accordant un généreux pardon à Thomasso. Ce soir là, l'artiste ne parut pas au palais du cardinal ; puis deux jours, puis huit jours, puis quinze jours se passèrent sans qu'on entendit parler de Piètre de Cortone. Enfin, le cardinal, qui s'intéressait vivement au sort du jeune artiste, parvint à savoir que, depuis quinze jours, les charitables moines d'un couvent isolé avaient accueilli et retenaient chez eux un dessinateur de quatorze à quinze ans qui était venu leur demander la permission de copier un tableau de Raphaël qui se trouvait dans la chapelle du cloître : cet enfant c'était Piètre. Il fut ramené chez le cardinal, qui le reçut avec bonté, et le plaça dans l'école d'un des meilleurs peintres de Rome.

Cinquante ans plus tard, deux vieillards vivaient en frères dans l'une des plus belles habitations particulières de Florence. On disait de l'un : c'est le plus grand peintre de notre époque ; on disait de l'autre : ce sera le modèle des amis dans tous les temps.



JACQUARD.



Il y a trente ans, les ouvriers en soie, les *canuts*, de Lyon, étaient une race misérable et abâtardie. On les distinguait aisément à leur costume héréditaire, au tricorne, aux bas chinés, à l'habit de velours. Mais ce qui faisait d'eux une espèce à part dans la population lyonnaise et dans l'industrie, c'était autre chose que la singularité des habitudes ou la forme des vêtements. Ils portaient sur leurs traits l'empreinte de la souffrance. A leurs membres grêles et difformes, à leur parole traînante, à leur physionomie pâle et résignée, on voyait bien que le travail altérait en eux le principe de la vie. Ils se plaignaient peu, ils ne se révoltaient point ; mais ce peuple d'ouvriers, malgré les émigrations des montagnards qui venaient, chaque année, le renouveler, allait dégénéral et dépérissant tous les jours.

Un coup d'œil jeté sur les ateliers révélera toute l'étendue de leurs misères. Le travail se faisait en famille, dans des taudis où le jour ne pénétrait qu'à travers des carreaux de papier. Les métiers les plus riches, ceux qui tramaient en arabesques variées l'or, l'argent et la soie, avaient un mécanisme coûteux, compliqué, difficile à manier, embarrassé de cordes et de pédales. Cette fabrication était sujette à de fréquents chômages, pendant lesquels, pour supporter plus facilement une diète forcée, l'ouvrier était souvent réduit (ce fait n'est que trop vrai), à se serrer le ventre avec une ceinture de cuir. Dans la saison du travail, c'étaient d'incroyables fatigues ; il fallait soumettre le corps à des contorsions violentes, se couvrir de sueur, et se priver de sommeil. L'ouvrier chargé du tissage, assis sur un escabeau élevé, devait lancer ses jambes à droite et à gauche, pour donner aux fils de la chaîne les diverses positions qu'exigeait le brochage ou le façonnage de l'étoffe. Un ou plusieurs ouvriers étaient encore nécessaires

pour mettre les cordes et les pédales en mouvement. On y employait généralement des enfants, et surtout des jeunes filles, appelées *tireuses de lacs*. Celles-ci ne pouvaient conduire le métier qu'en gardant, pendant des journées entières, des attitudes forcées, qui déformaient la taille, arrêtaient la croissance, et souvent même abrégeaient la vie. La santé des enfants et la moralité des parents se perdaient tout à la fois dans ces épreuves d'une industrie arriérée.

Tout est changé maintenant à Lyon, et la condition des ouvriers, comme les procédés de l'industrie. Le travail ne les fait pas toujours vivre, mais du moins il ne les tue pas. Cette race de « *crétins* » est devenue une population virile. Dans les salles d'asile, dans les écoles, dans les ateliers, c'est une nuée d'enfants gais et joufflus, avec les vives couleurs de leur âge; les hommes faits ne sont pas encore très-robustes; mais ils paraissent communément sains et dispos. Quand la foule des ouvriers va chômer le dimanche, dans les guinguettes des Brotteaux, il est facile de reconnaître les progrès de l'existence et de la population. Insensiblement ils dépouillent cette mélancolie timide qui était le caractère de leur profession, et une sorte de hardiesse belliqueuse passe dans leur sang. Deux révoltes successives ne l'ont que trop prouvé.

Cette révolution dans le sort des ouvriers, encore mêlée de bien et de mal, mais qui leur ouvre de nouvelles voies, c'est au génie d'un simple ouvrier que nous la devons.

L'auteur de ce progrès, Joseph-Marie Jacquard naquit à Lyon, le 7 juillet 1752. Son père, Jean-Charles Jacquard, était maître ouvrier en étoffes d'or, d'argent et de soie; sa mère, Antoinette Rive, *liseuse de dessins*, autre branche de la même industrie; son aïeul, Isaac Charles Jacquard, était tailleur de pierres à Couzon. Cette humble généalogie vaut bien un titre de noblesse. Elle montre d'où partit Jacquard pour s'élever, sans autre secours que la persévérance de son caractère, au rang des bienfaiteurs de son pays.

La vie de Jacquard fut pénible et agitée. Ses premières années s'étaient passées dans l'atelier d'un relieur de livres; mais un secret pressentiment de sa destinée, qui le tourmentait déjà, empêchait qu'il ne se fixât dans ces régions infé-

rieures du travail. Contre l'usage des familles lyonnaises, ce jeune homme, fils d'un maître ouvrier, n'avait pas voulu hériter du métier de son père ; la profession de relieur ne l'arrêta pas davantage. Plus tard, on le retrouve marié et dirigeant une petite fabrique de chapeaux de paille, dans une maison que ses parents lui avaient laissée. Cette maison fut brûlée, dans le siège de Lyon, en 1793 : et quand les proconsuls de la Convention vinrent décimer ceux des habitants que la mitraille avait épargnés, Jacquard se vit compris dans la proscription.

Un fils qu'il avait dans les rangs de l'armée républicaine le sauva de ce danger. Le pieux jeune homme couvrit son père d'une cocarde tricolore, lui mit un fusil à la main, le coucha sur les contrôles d'un bataillon, et ils marchèrent ensemble vers la frontière. Peu de temps après, ce digne fils expirait, frappé d'une balle, sous les yeux de celui qu'il venait d'arracher à la justice de Couthon.

Bientôt Jacquard trouva des protecteurs parmi ceux-là même qui l'avaient proscrit. Il put revenir à Lyon, et s'y livrer à l'étude de la mécanique vers laquelle l'entraînait un penchant que les circonstances contribuèrent à développer. Voici l'histoire de ses découvertes telles qu'il l'exposait lui-même, à quatre-vingts ans, devant la chambre de commerce de Lyon et le docteur Bawring au récit duquel j'emprunte ces détails.

Avant la paix d'Amiens, la Société royale de Londres avait proposé un prix considérable pour l'inventeur d'un procédé mécanique, applicable à la confection des filets. Un extrait de ce programme, traduit par un journal français, tombe sous les yeux de Jacquard, dans une réunion d'amis. Dès ce moment, il a la conscience de sa vocation. Après bien des essais infructueux, la machine est trouvée; Jacquard fabrique un filet, le met dans sa poche et n'y pense plus. Un jour, cependant, se rencontrant avec un ami qui avait entendu lire le programme, il jette le filet sur la table, et s'écrie : « Voici la difficulté résolue. » C'était assez pour lui d'avoir réussi ; il ne s'occupait pas autrement des résultats de la découverte ni du prix proposé.

A quelque temps de là, Jacquard se voit mandé chez le pré-

fet : grande fut sa surprise. « J'ai entendu parler, lui dit le magistrat, de votre habileté dans la mécanique. » Jacquard n'y concevait rien, et se confondait en excuses; le filet lui était sorti de la mémoire, ainsi que la machine qui l'avait produit. Son étonnement redoubla quand le préfet lui montrant le filet, ajouta : « J'ai ordre du premier consul d'envoyer la machine à Paris. »

En peu de jours, le mécanisme rétabli et complété, fut mis sous les yeux du préfet, avec un filet à demi-tissé. Il put lui-même compter le nombre des mailles, frapper du pied la barre, et ajouter une maille au tissu. « Vous entendrez parler de moi, s'écria-t-il, à la vue de cette merveille. » Le résultat ne se fit pas attendre, en effet. Jacquard, mandé de nouveau à la préfecture, y reçut un accueil qui n'était guère de nature à le rassurer. « Vous allez partir pour Paris, M. Jacquard, dit le préfet, par ordre du premier Consul.—Pour Paris, monsieur? cela se peut-il? Qu'ai-je donc fait? Comment puis-je laisser là mes affaires? —Non-seulement vous partirez pour Paris, mais vous partirez aujourd'hui même, et à l'instant. » Ce n'était pas une époque où l'on pût résister aux ordres de l'autorité. Une chaise de poste attendait le mécanicien, et l'emporta rapidement vers la capitale, sous l'escorte d'un gendarme qui ne devait pas le perdre de vue.

Jacquard n'était jamais venu à Paris; on le mena droit au Conservatoire, où les premières personnes qu'il vit furent Napoléon et Carnot. Carnot lui dit brusquement : « Est-ce vous qui prétendez faire ce que Dieu lui-même ne ferait pas, et former un nœud sur une corde tendue? » Jacquard fut interdit par la présence du maître, et par la brusquerie du ministre; il ne put répondre un seul mot. Mais Napoléon, avec cette condescendance des esprits supérieurs, le rassura, lui promit sa protection, et l'encouragea à poursuivre ses recherches. Ce fut l'origine de sa fortune et de sa gloire.

Le voilà installé au Conservatoire. On lui ordonne de construire une machine pour la confection des filets, et il la construit. Tous les secrets de la mécanique, qu'il ne lui a pas été donné d'étudier dans les livres, ni avec les yeux de la science, il les prend là sur le fait, au milieu de toutes les merveilles de

l'industrie. Bientôt il découvrit le principe unique qui domine toutes les combinaisons du tissage. Un châle magnifique, tissé pour Joséphine, sur un métier qui a coûté plus de vingt mille francs, lui donna l'idée d'appliquer à ces ouvrages de luxe un mécanisme plus simple et moins onéreux ; une machine oubliée de Vaucanson sera pour lui cette lumière qui fait jaillir la puissance d'invention.

La machine qui porte le nom de Jacquard, parut à l'exposition de 1804. Le premier Consul récompensa cette admirable découverte par une pension annuelle de six mille francs ; il avait prévu la révolution qu'elle devait opérer dans l'industrie. Le jury se montra moins clairvoyant « Une médaille de bronze est accordée à M. Jacquard, inventeur d'un mécanisme qui supprime un ouvrier dans la fabrication des tissus brochés. » Ce sont les propres termes du rapport.

A Paris, l'indifférence ; à Lyon, la persécution. Lorsque Jacquard voulut introduire sa machine, les ouvriers s'ameutèrent contre lui. De toutes parts on le dénonçait comme l'ennemi du peuple, et l'homme qui devait réduire les familles à la mendicité. Trois fois sa vie fut menacée, et cette haine aveugle en vint à une telle exaspération, que les prud'hommes crurent devoir détruire publiquement le nouveau métier. Il fut mis en pièces, sur la place des Terreaux, aux acclamations des spectateurs. Selon l'expression de Jacquard, le fer fut vendu pour du vieux fer, et le bois comme bois à brûler.

Le besoin est l'excuse de ces erreurs. Le métier Jacquard supprimait, en effet, un ouvrier dans la fabrication des étoffes de goût, et les hommes égarés qui le repoussaient n'avaient pas compris qu'en simplifiant les rouages de la production, il devait multiplier le travail. Il donnait à l'industrie française le moyen d'étendre ses produits dans le genre où la supériorité lui est acquise sur tous ses concurrents, dans les étoffes de luxe, qu'enrichit l'art du dessin. Déjà, et à mesure que le monopole des tissus unis échappait aux Lyonnais par la concurrence des fabriques étrangères, celui des tissus de luxe prenait de plus grands développements. En 1788, sur quatorze mille sept cent quatre-vingt-deux métiers, Lyon n'en comptait que deux cent quarante pour les étoffes façonnées ; en 1804,

époque de la découverte de Jacquard, le tissage des façonnés entraînait pour deux mille huit cents métiers dans les sept mille que la fabrique alimentait encore malgré ses pertes. En 1812, le nombre des métiers était de dix mille sept cent vingt, et en 1825, après l'installation définitive des *Jacquards*, de vingt mille cent un. Aujourd'hui, sur trente-deux mille métiers qu'emploient Lyon et la banlieue, ces machines ingénieuses comptent pour près d'un tiers. La population qui exploite cette industrie, forme un ensemble de soixante mille personnes, dans sept mille ateliers.

Mais là ne se borne pas l'importance de cette invention. Le métier Jacquard est partout aujourd'hui, s'appliquant aussi bien aux étoffes mélangées de soie, de laine ou de coton, qu'aux tissus de soie et d'or ou d'argent. Paris compte un assez grand nombre de ces machines; elles sont installées dans la plupart de nos villes manufacturières, et les étrangers ont appris à le manier. Manchester compte déjà près de deux mille Jacquards.

Maintenant, la machine de l'ouvrier lyonnais a pris place parmi les plus puissants moteurs de l'industrie. Ce nom, prononcé d'abord avec rage dans les ateliers, est populaire dans toute l'Europe. Mais cette gloire est venue tard; il a fallu que Jacquard fût doué d'une persévérance égale à son génie. Pendant vingt ans, il lutta péniblement contre l'ignorance et contre l'envie. En 1815, les nouveaux métiers n'étaient pas encore adoptés par l'industrie; dix ans après, l'Angleterre les importait avec éclat. Cette révolution fut secondée par deux manufacturiers intelligents, MM. Dépouilly et Schirmer. Ces hommes de cœur avaient compris, les premiers, toute l'importance de la découverte; ils bravèrent les obstacles et les dangers pour la mettre en activité. L'histoire ne doit pas oublier, dans le récit de cette courageuse initiative, le mécanicien Breton, ni le fabricant Culhiat. Ces noms sont associés par la reconnaissance publique au nom de Jacquard.

Les fabricants qui les imitèrent, une fois les obstacles aplanis, arrivèrent facilement à l'opulence. « Ils sont devenus riches, disait un jour Jacquard, et je suis resté dans ma très-modique fortune. Je ne m'en plains pas, il me suffit d'avoir été

utile à mes concitoyens. Oh! c'est bien assez, répondit-il, je n'en ai pas tant demandé, et je n'en voudrais pas davantage.»

Le désintéressement de Jacquard n'était comparable qu'à la droiture de son cœur. Il obtint plusieurs brevets d'invention qu'il négligea d'exploiter. Les étrangers lui firent des offres magnifiques : il les refusa sans faste, mais avec fermeté. Peu soucieux de la fortune, il s'engagea avec le conseil municipal de Lyon, au prix d'une pension modique, « à consacrer tout son temps et tous ses travaux au service de la ville, et à faire jouir de tout perfectionnement à ses précédentes inventions. » En 1819, après l'exposition, il reçut la décoration de la Légion d'honneur, distinction dont il était fier, mais qu'il n'avait point sollicitée.

Sur la fin de sa vie, Jacquard s'était retiré dans une maisonnette d'Oullins, à quelques lieues de Lyon. C'est là que d'illustres voyageurs, des savants, des hommes d'État, venaient le chercher, tout étonnés de l'existence modeste d'un homme dont le nom était européen ; car ce n'est pas ainsi que les nations devraient récompenser leurs bienfaiteurs. Jacquard se trouvait heureux de cet empressement ; mais il n'en concevait aucun orgueil. La gloire avait été pour lui une chose si laborieuse, elle était venue si tard, et après tant d'amertume, qu'il avait bien le droit de la prendre en pitié.

Jacquard s'est éteint dans cette existence paisible, le 7 août 1834, à une heure du matin. Le lendemain, quelques amis, un très-petit nombre d'admirateurs, accompagnaient sa dépouille au cimetière d'Oullins.



SICARD. — MASSIEU.



Celui à qui était donné de continuer et améliorer la méthode d'enseignement du célèbre abbé de l'Épée, le vénérable Sicard naquit dans un village près de Toulouse, appelé Fousseret. Après avoir fait ses études, il embrassa l'état ecclésiastique. L'archevêque de Bordeaux, qui connaissait les heureuses dis-

positions de son esprit éminemment observateur, crut trouver en lui un utile collaborateur pour l'exécution d'une œuvre philanthropique qu'il méditait. Voulant établir une école de sourds-muets, il envoya l'abbé Sicard à Paris pour apprendre la méthode de l'abbé de l'Épée. De retour à Bordeaux, en 1786, Sicard prit la direction de l'école qui venait d'être fondée. Ses soins et ses talents furent couronnés d'un plein succès, ce qui lui valut le titre de vicaire-général de Condom, avec celui de chanoine de Bordeaux. Il devint en peu d'années l'associé d'une foule de sociétés littéraires et scientifiques, de musées, d'académies de Bordeaux, de Paris, de Toulouse, de Caen, de Bayeux, etc., dont il aimait à prendre les titres; au reste, son zèle comme instituteur ne se ralentit pas; il acquit une grande réputation, et à la mort de l'abbé de l'Épée, l'opinion publique l'appela à lui succéder. Louis XVI le nomma directeur de l'école de Paris, en 1790.

Sicard justifia la confiance du monarque, il surpassa même les espérances qu'on avait conçues de lui, en développant la méthode de son maître, par des procédés ingénieux et profonds. L'Assemblée nationale, qui avait privé cet établissement d'un revenu de six mille francs, reconnut sa méprise, et décréta une donation de douze mille sept cents francs à cette école. L'abbé Sicard qui, lorsqu'il s'agissait de ses élèves, qu'il appelait *ses enfants*, avait une âme tout expansive, crut devoir se présenter à la barre de l'Assemblée, pour prononcer un discours de remerciement. En 1794, on n'exigea pas de lui le serment à la constitution civile du clergé: cependant il prêta celui de liberté et d'égalité auquel il ajouta un don particulier de deux cents francs. Néanmoins, il fut arrêté le 26 août, conduit au comité de sa section, et déposé à la mairie, où il resta jusqu'au 2 septembre. Ses élèves adressèrent à l'Assemblée une pétition dont l'éloquence naïve et touchante prouve les étonnants progrès que cet habile instituteur avait fait faire à l'intelligence de ces infortunés. Cette pétition, présentée à la barre par Massieu, le plus habile des sourds-muets, fut lue par un des secrétaires, couverte d'applaudissements, et suivie d'un décret qui ordonna au ministre de l'intérieur de rendre compte des motifs de l'arrestation; mais la commune de Paris,

qui était l'auteur de cette mesure inique, passa à l'ordre du jour, et le 2 septembre, Sicard fut transféré à l'Abbaye, ce qui équivalait à un arrêt de mort. Lui-même nous a laissé une narration un peu confuse des périls qu'il courut alors et les deux jours suivants. Il aurait infailliblement péri, sans le noble dévouement de l'horloger Mounot qui le sauva. Déjà la pique des égorgeurs était levée sur lui, lorsque ce généreux citoyen, se précipitant entre les assassins et leur victime : « C'est l'abbé Sicard, dit-il, un des hommes les plus utiles à la patrie : pour aller jusqu'à lui vous passerez sur mon corps. » Sicard prend lui-même la parole, et dit à la populace : « J'instruis les sourds-muets, et comme ces infortunés se trouvent plus chez les pauvres que chez les riches, je suis plus à vous qu'aux riches. » Ce discours produisit un effet électrique : les égorgeurs prennent Sicard dans leurs bras, l'embrassent, et lui proposent de le conduire en triomphe chez lui. Mais un scrupule de justice lui fit penser qu'ayant été emprisonné par ordre d'une autorité constituée, il devait être rendu à la liberté par un jugement légal d'une autorité constituée : il passa encore deux jours et deux nuits à l'Abbaye, où il faillit plusieurs fois être assassiné.

L'Assemblée nationale, à laquelle il fit connaître sa situation et le dévouement de Mounot par une lettre écrite au président, rendit un décret qui déclara que ce brave homme avait bien mérité de la patrie; mais la commune passa encore à l'ordre du jour. Enfin, le 4 septembre, l'infortuné prisonnier qui savait devoir être égorgé le soir, trouva moyen d'écrire à trois de ses amis qu'il avait dans l'Assemblée. Ceux-ci dressent un décret qui ordonne à la Commune de rendre à la liberté l'instituteur des sourds-muets. Ce tribunal de sang obéit enfin, et au moment où le sicaire Chabot harangue le peuple en faveur de Sicard, l'officier municipal Guiraut vient le tirer de sa prison.

Aussitôt Sicard se rend à l'Assemblée avec Mounot, son défenseur, pour la remercier de ce qu'elle a su réparer l'injustice et l'exaltation populaire. Les honneurs de la séance lui furent accordés, et sur la proposition de Chabot, il fut rendu sur-le-champ à ses élèves. Uniquement occupé d'eux pen-

dant la Terreur, il n'eut pas à souffrir d'autres persécutions.

Lorsque, après la chute de Robespierre, la Convention s'occupait de projets utiles et moins violents, elle créa l'École normale, et désigna Sicard au nombre des instituteurs pour la grammaire. Sicard était en même temps professeur au Lycée national. Il avait été nommé membre de l'Institut lors de sa création, pour la troisième classe, section de grammaire.

Profitant de la liberté dont la presse jouissait à cette époque, il entreprit avec Jauffret, depuis évêque de Metz, la rédaction des *Annales religieuses, politiques et littéraires*, écrites selon les principes de la foi catholique, et dans lesquelles les prêtres assermentés étaient vivement censurés.

Le 18 fructidor vint arracher Sicard à ses travaux. Il fut compris, comme rédacteur des *Annales religieuses*, au nombre des journalistes déportés à Sinnamari. De toutes les proscriptions de cette époque, aucune n'excita de plus vives réclamations; mais si l'indignation publique ne put parvenir à faire rayer Sicard de la fatale liste, au moins contribua-t-elle à ce qu'il ne fût pas inquiété dans l'asile obscur qu'il s'était choisi dans le faubourg Saint-Marceau. Le regret d'être séparé de ses chers élèves le porta à publier, dans un journal révolutionnaire, une protestation de son attachement à la république, et un désaveu de sa coopération à la rédaction des *Annales religieuses*. Sa démarche et les réclamations réitérées des sourds-muets restèrent sans effet. Sicard dut se cacher jusqu'au 18 brumaire. Cette époque le ramena dans son établissement, qui reçut de grandes améliorations. On y forma une imprimerie desservie par les sourds-muets, et qui fut employée à la publication de la plupart des ouvrages de Sicard. Dès lors il se livra tout entier au soin d'ajouter de nouveaux perfectionnements à la méthode que lui avait transmise son illustre prédécesseur. Les exercices publics qu'il donnait tous les mois contribuèrent à étendre sa réputation. Ces sortes de représentations étaient pour lui un triomphe. Il y faisait paraître successivement ses disciples favoris. Là, placé sur une estrade élevée, où des inscriptions reproduisaient les merveilles de la science, il s'abandonnait à l'enthousiasme pour sa méthode, et parlait de ses découvertes avec une naïve effusion. Tous les

journaux s'empresaient de rendre le compte le plus flatteur de ces séances. Son nom n'était pas moins célèbre dans les autres États qu'en France, et ses exercices étaient l'une des premières choses que les étrangers voulaient voir, en arrivant à Paris. En 1805, le pape Pie VII visita l'établissement, dont il bénit la chapelle. Sicard, après avoir exercé ses élèves en présence du pontife, lui fit hommage d'un livre de prières qu'il avait composé à l'usage des sourds-muets, et qui était imprimé par eux-mêmes.

Il avait été rappelé à l'Institut par élection, à la place du grammairien de Vailly, dont il prononça l'éloge. Il fut, un peu plus tard, nommé de la première Société patriotique d'Espagne, puis, en 1804, membre de l'administration des Hospices.

Sa vieillesse, qui semblait devoir être si paisible, fut troublée par les plus fâcheux embarras que lui occasionnèrent l'excessive facilité de son caractère et son ignorance des affaires. Il avait souscrit des billets par complaisance, et fut poursuivi pour des dettes qu'il n'avait pas contractées. Napoléon à qui il s'adressa, ne lui donna, dit-on, qu'une réponse sèche et mortifiante; ce qui est difficile à croire. Mais il est certain que les arrangements que Sicard fut forcé de prendre avec ses créanciers le réduisirent presque à la misère. Il se dépouilla des revenus de ses places, vendit sa voiture et son mobilier, et ne se réserva qu'une modique pension. Avec ses sacrifices, il parvint à se libérer au bout de quelques années; mais de nouvelles imprudences le condamnèrent encore, sur la fin de ses jours, à de nouvelles privations. Sobre, économe pour lui-même, il les supporta avec patience; car toujours sa vie privée a été celle d'un homme honnête et vertueux.

Sous la Restauration, il fut nommé successivement membre de la légion-d'honneur, administrateur de l'hospice des Quinze-Vingts; administrateur de l'hospice des Jeunes-Aveugles, enfin, chevalier de l'ordre de Saint-Michel. Les souverains étrangers qui vinrent à Paris en 1814 et 1815 s'empresèrent de visiter son établissement, et de rendre hommage au zèle, aux talents de cet illustre instituteur. L'empereur Alexandre lui conféra l'ordre de Sainte-Anne de Russie, et la

reine de Suède lui envoya l'ordre de Wasa. En 1817, il fit un voyage en Angleterre, où il reçut l'accueil le plus flatteur. La Société académique des sciences de Paris, dont il était membre le choisit plusieurs fois pour son vice-président. Enfin, il jouissait d'une belle vieillesse, fruit d'une vie active et régulière, lorsqu'il mourut, le 20 mai 1824, dans sa quatre-vingtième année.

Jean Massieu, sourd-muet, élève de l'abbé Sicard, est né en 1772, à Semens, près de Cardillac, dans le département de la Gironde, de parents très-pauvres, qui, par une fatalité singulière, comptaient six sourds-muets dans leur famille. Le jeune Massieu, employé aux travaux de la campagne, eut le bonheur, par l'entremise d'un homme bienfaisant de la contrée, de faire la connaissance de l'abbé Sicard.

Cet habile maître, alors attaché à l'institution de Bordeaux, s'intéresse à son sort, l'emmène avec lui dans cette ville, et lui trouve des dispositions assez heureuses pour mériter qu'il lui consacre tous ses soins. Il a composé, pour Massieu, son cours d'instruction pour un sourd-muet.

Appelé à Paris pour remplacer l'abbé de l'Épée, Sicard vit les soins qu'il avait donnés à son élève, récompensés par un décret de l'Assemblée constituante, qui conférait à Massieu le titre de premier répétiteur des sourds-muets de Paris. C'est dans l'ouvrage que nous avons cité, qu'on pourra prendre connaissance des longues et patientes leçons du maître, des progrès lents, mais assurés, de l'élève.

On y verra que les idées les plus abstraites ne lui ont pas été étrangères.

Grammaire générale, génie des langues, mathématiques, philosophie, il a tout étudié, et presque tout défini avec autant de justesse que de sagacité. Son application était soutenue et sa pénétration vive ; il avait l'insouciance et l'abandon d'un enfant, ses mœurs étaient simples ; on n'avait à lui reprocher qu'une légère brusquerie, qui même n'était pas dépourvue d'un certain agrément. Massieu était bon et reconnaissant. Ses parents, ses maîtres et sa mère, surtout, ont été les objets les plus constants de son affection.

Ces objets chéris lui ont inspiré une foule de pensées qui

partent de l'âme, et qui sont en même temps la preuve d'un esprit juste et profond, telles que ces deux-ci entre autres : *La reconnaissance est la mémoire du cœur. Donner à ses parents, c'est rendre.*

Pour exprimer combien ses parents avaient été affligés lorsque, dans son enfance, il se cassa une jambe : *Ils pleuraient, disait-il, comme quand il pleut à verse.* A une séance publique de l'Institution de Paris, une dame lui faisait entendre que la Providence est une bonne mère. Massieu lui répondit sur-le-champ : *La mère se tient auprès de ses enfants, tandis que la Providence se tient auprès de tous les êtres.*

Parmi un grand nombre de définitions toutes pleines de sens et d'esprit, nous citerons celles-ci : *L'espérance est la fleur du bonheur ; L'éternité est un jour sans lendemain.*

Interrogé, en 1815, sur le meilleur des gouvernements, il répondit sans hésiter : *C'est le gouvernement.*

Voici comment il peint les sourds-muets : *Un sourd-muet est un homme qui manque du sens de l'ouïe, qui écoute avec les yeux, qui parle avec les doigts.*

Cet homme de bien est mort sans fortune, dans un âge encore peu avancé.



LE NAUFRAGE AU PORT.

PAR M. ERNEST FOUINET.



Vers la fin de l'automne d'une de ces dernières années, il y avait grande joie dans une ferme située à quelque distance de Dieppe, à côté de la vieille chapelle de Saint-Nicolas-de-Caudecôte, dont le clocher, s'élançant de la falaise dans les airs, était, il y a peu de temps encore, un précieux point de reconnaissance et, pour ainsi dire, un phare de jour fort utile aux matelots. Aujourd'hui l'antique chapelle est tombée, et de magnifiques vaches normandes viennent paître là où s'élevait le pieux édifice. Mais, le jour ou plutôt le soir auquel se rapporte le récit qui va suivre, il n'y avait pas seulement que des vaches et des moutons sur le bord de la falaise : maître Guérin, sa femme, leur fille Eugénie et une cousine nommée Stéphanie, fermiers de la métairie voisine, se disputaient une longue vue pour regarder à l'horizon un navire que l'on venait de signaler :

« Oh ! c'est bien lui !

— Oui, femme, je crois que tu as raison, lui répondit son mari, en lui ôtant de la main la longue-vue. Vraiment oui ! c'est bien le *Grand Saint-Jacques*. — Il est en panne tout là-bas, — il ne pourra entrer que dans cinq ou six heures d'ici, — il n'aurait pas assez d'eau avant ce temps.

— Je parierais qu'en ce moment-ci, Romain et Jean ont aussi la longue-vue braquée de notre côté, dit Eugénie.

— Et que Romain nous regarde, ajouta Stéphanie, la cousine, qui était fiancée de Romain, frère d'Eugénie et de Jean.»

Le mariage devait avoir lieu un mois après le retour du *Grand Saint-Jacques*, parti pour la pêche de la morue il y avait six mois. Or le *Grand Saint-Jacques* était à l'horizon, n'attendant que la pleine mer pour entrer au port et, du haut de la falaise, on le voyait courant des bordées avec grâce, comme s'il saluait l'heureuse famille qui ne le quittait pas du regard :

« Je veux voir aussi, moi! » dit Valery, le petit frère de huit ans qui était très-intelligent, mais aussi très-volontaire. La manière dont il demandait une place à la longue-vue le prouve bien. M^{me} Guérin, après lui avoir adressé une petite remontrance, lui avait accordé ce qu'il désirait; mais le jour baissait à vue d'œil, d'autant plus vite que le brouillard du soir tendait ses rideaux de gaze et les doublait de minute en minute.

Comme cette brume rafraichissait l'air, et que d'ailleurs toute observation eût désormais été impossible, la famille entra dans la ferme, dont la vaste cheminée était flamboyante à réjouir le cœur. La chaudière bouillait joyeusement sur la flamme qui caressait ses flancs noirs, une oie énorme tournait à la broche, devant ce bûcher, et Neptune, le chien, assis gravement au coin du foyer, contemplait un si beau spectacle avec des yeux qui brillaient, tant de l'éclat de la gourmandise éveillée que des reflets ondoyants de l'âtre.

M^{me} Guérin, sa fille, sa nièce donnaient tous leurs soins à ces préparatifs quand le père Guérin, ayant mis une grosse veste de ce drap que les Anglais nomment *scar-nought* (qui ne craint rien), parut dans la cuisine :

« Allons! allons, femmes! êtes-vous prêtes? il est temps de partir pour aller à Dieppe, — nous arriverons beaucoup avant eux, certainement; mais il vaut bien mieux les attendre que risquer de les priver de voir des figures de connaissance dès leur arrivée. — Allons, partons. »

Stéphanie, Eugénie et la mère Guérin ne se le firent pas dire deux fois; M^{me} Guérin mit sa mante à capuchon et Stéphanie alluma sa lanterne.

« Nous pouvons bien prendre le falot, puisque nous descendons par la *cavée*. Nous n'avons pas à craindre de tromper les gens en mer qui pourraient prendre cette clarté pour la lumière du phare, si nous suivions le bord de la falaise. »

Maitre Guérin trouva l'observation fort judicieuse et prenant lui-même la lanterne, il entra dans le sentier vert qui descendait vers la ville :

« Eh bien! eh bien! venez-vous, — dit-il à sa femme et aux deux jeunes filles, — venez-vous? »

« Oui, oui, nous vous rejoignons tout à l'heure. » Ce qui retenait M^{me} Guérin c'étaient les instances que lui adressait Valery pour aller avec eux, instances auxquelles le doguin Neptune mêlait de petits hurlements d'impatience en cherchant sans cesse à sortir de la ferme. M^{me} Guérin fit entendre raison à Neptune, en l'attachant, et à Valery, en lui promettant de lui apporter quelque chose de la ville ; puis, après lui avoir expliqué comment il fallait empêcher que le rôti ne brûlât, que le bouillon ne s'en allât, elle courut avec sa fille, vers maître Guérin, dont la lanterne déjà éloignée leur servit de guide.

Peut-être n'était-il pas très-prudent à la famille de laisser ainsi Valery, seul, livré à lui-même : mais, père, mère et fille avaient tous si grande envie d'aller au-devant de ces êtres bien-aimés éloignés depuis quatre mois que pas une des quatre grandes personnes ne songea qu'une d'elles devrait rester à la maison. On avait d'ailleurs si vivement recommandé à Valery de se tenir sage, on lui avait représenté comme si honorable la preuve de confiance qu'on lui donnait en le quittant, lui-même il avait promis de si bon cœur de se bien conduire que tout le monde partit en repos.

Il était de bonne foi dans ses promesses, et pendant une heure il tint parole ; il eut fidèlement soin de la soupe, du rôti, il prit même son livre, puis il joua avec les coquillages qu'il avait ramassés à la mer basse dans un groupe de rescifs que l'on nomme *les roches Sorouest* ou *sud-ouest*, parce qu'elles sont en effet au sud-ouest de Dieppe. Ces roches, très-pittoresques, seraient on ne peut plus dangereuses pour une barque jetée à la côte, et elle s'y briserait infailliblement. Les roches Sorouest étaient le lieu de prédilection de Valery, qui, pour y aller pêcher moules et crabes, n'avait qu'à descendre la falaise près de laquelle était la ferme.

Il se fatigua, à la fin, de son livre, de ses jeux, de la surveillance de la cuisine et alla dans la cour jouer avec Neptune. Pauvre captif qu'il était, il le consola de son mieux, rentra ensuite pour donner un coup-d'œil à la broche, puis il sortit pour ouvrir la porte et écouter s'il entendait quelqu'un venir. Il s'impatientait parce qu'il ne savait plus que faire : il allait, venait,

de la porte à la maison, de la maison à la porte, faisait quelques pas dans la cavée, sur la falaise, puis il rentrait pour s'impatienter plus encore : alors les allumettes chimiques de tomber sous sa main oisive et de faire devant Neptune des feux d'artifice qui excitaient les hurlements du bon animal.

Valery était au plus fort de ce jeu, lorsqu'il entend ou croit entendre du bruit du côté de la mer. Il traverse la falaise et, arrivé jusqu'au bord, il écoute, mais il ne distingue rien que le bruit des lames; il n'aperçoit à travers le brouillard, que deux clartés, à sa droite et à sa gauche; ici le phare de l'Ailly, scintillant sur la falaise; là celui de Dieppe, allumé sur une tour à l'entrée du port. Comme tout homme né sur les bords de l'Océan, il aimait à en entendre les bruits imposants, à en admirer les grands spectacles où se montre si magnifiquement la puissance de Dieu. Il se tenait là, debout, devant cette mer voilée de brume et son immobilité révélait une attention solennelle.

Cela ne put durer, et voici que survint à notre Valery une pensée fatale. Il avait peur de l'obscurité comme si Dieu ne nous gardait pas dans les ténèbres comme dans le jour, et pour se donner de temps à autre une clarté passagère, tout en s'amusant, il fit jaillir d'une allumette l'éclair bleuâtre que produit, au moindre frottement, cette dangereuse composition, dont on use avec tant de légèreté. Il trouvait admirables les pétilllements lumineux qu'il produisait ainsi comme par miracle, et plus chaque allumette lançait d'étincelles, plus il était heureux. Bien des fois déjà, ces petites flammèches, en tombant sur l'herbe desséchée y avaient allumé un incendie en miniature, et il se pouvait que la flamme se communiquât aux broussailles et aux arbustes rabougris auxquels seuls l'air de la mer permet de croître sur la falaise. Cette pensée seule eût dû le faire frémir!

Mais laissons Valery à son périlleux passe-temps, et la famille Guérin s'acheminant vers Dieppe, où, sans doute, elle est déjà arrivée. Ces braves gens risquaient fort d'y passer la nuit, car un calme complet s'était déclaré, et rendait impossible au *Grand Saint-Jacques* d'entrer avant le retour du plus petit souffle nécessaire pour gonfler du moins un peu les voiles. Le calme,

cette force indomptable de l'inertie, dont l'entêtement paresseux est, dans l'ordre moral, le pendant véritable, le calme a enfin perdu sa puissance devant la vapeur qui fend les flots, ainsi qu'on le dit, contre vent et marée.

Quand le *Grand Saint-Jacques* pourrait-il donc entrer? Pas avant deux jours peut-être! Si tous les hommes du bord étaient vivement contrariés, cet obstacle causait plus que de la contrariété, mais un vrai chagrin et une impatience voisine de la douleur à Jean et Romain, au frère et au fiancé. Ainsi que Stéphanie et Eugénie l'avaient supposé, lorsqu'elles dirigeaient leur longue-vue vers le navire, Jean et Romain regardaient en même temps la falaise et y entrevoyaient un groupe. C'étaient leurs parents, leurs amis, ils n'en avaient pu douter.

« Et ils vont nous attendre toute la nuit, j'en suis sûr, et ce sera donc vainement!

— Je parie bien qu'ils iront au-devant de nous à Dieppe! »

Romain disait cela à Jean précisément à l'heure où la famille Guérin s'engageait dans le chemin creux. Si les parents étaient à cette heure rians et joyeux, leurs enfants à bord du *Grand Saint-Jacques* souffraient cruellement. Ils savaient combien l'attente et l'inquiétude sont un affreux supplice, et, ce supplice, ils se sentaient d'autant plus malheureux de l'infliger, qu'ils le subissaient eux-mêmes.

Ne pouvant résister à leur impatience, ils demandèrent au capitaine la faveur de prendre une des chaloupes pour aller sur-le-champ à terre. Forcé de rester à son bord, comme capitaine, celui-ci avait la plus grande envie de faire parvenir au plutôt une lettre à sa femme, qui l'attendait aussi sans doute, car elle habitait Dieppe, et il accorda de bon cœur à Jean et à Romain, la permission qu'ils demandaient en les chargeant toutefois de sa commission. Ce ne fut pas sans leur recommander beaucoup de prudence à cause de la brume qui s'élevait en mer.

Jean et Romain entendirent ou écoutèrent à peine ces dernières paroles, car ils étaient déjà à bord de la chaloupe, et voici que d'un bras vigoureux, — car la force et l'activité leur venaient du contentement du cœur, — ils ramaient de façon à arriver dans une heure et demie à la ville. Favorisés par la

marée montante qui commençait et surtout par la puissance de leurs avirons bien appliqués de flots en flots, ils filaient, ils filaient avec une rapidité effrayante. Si, dans le brouillard qui les entourait, ils se fussent jetés sur une autre barque, l'une ou l'autre, l'une et l'autre peut-être, périssaient mises en lambeaux par le choc.

« Hein! comme nous allons, Romain!

— Courage! courage! Jean! — Une, deux! une, deux! bravo! — Cela file bien.

— Nous serons à Dieppe avant une heure.

— Et nous embrasserons tous nos amis! — Mais, il fait une brume terrible, sais-tu?

— Terrible! c'est vrai, et le capitaine avait raison de nous recommander de la prudence. — On est comme au fond d'un four! — Sommes-nous dans la bonne direction?

— Je ne sais, ma foi, qu'en dire, Romain. — Il faut absolument ralentir, — ce sera plus sage. »

Ces pauvres gens! vous figurez-vous leur position, n'avançant qu'avec crainte vers un lieu qu'ils désiraient si ardemment de revoir? « Oh! pourquoi, se disaient-ils, ne sommes-nous pas arrivés en rade ce matin? Nous aurions eu le plaisir de reconnaître de loin la tour de Saint-Jacques, nous aurions salué le crucifix de la jetée, nous pouvons le saluer toujours... nous savons qu'il est là... et partout!... Mais ne rien pouvoir découvrir, pas même une lumière!

— Tu as raison, Romain; c'est, qu'on n'entrevoit pas une des lumières de la ville! Les maisons de la plage sont éclairées pourtant.

— Oui... mais que veux-tu distinguer à travers ce brouillard?

— Ah! si... si... — voilà quelque chose... une lumière!...

— Une lumière — où donc?

— C'est le phare, — là... devant nous!

— Là... tu crois... nous sommes donc tout près de la côte, car il paraît bien haut.

— Nous sommes plus près que nous ne le croyions, voilà! On dit que le bien vient en dormant et aussi en ramant dans le brouillard, à ce qu'il paraît.

— Oh! c'est bien là le phare! — Voilà à droite le feu de

l'Ailly qui tourne, et tout en face de nous, celui de l'entrée du port. — Hourrah ! une deux ! une deux ! »

Et ils se remirent à ramer avec d'autant plus de vigueur qu'ils s'étaient ralentis. Ils savaient à présent vers quel point se diriger, et ils allaient à force de rames droit au feu qu'ils prenaient pour le phare.

Dans ce moment même Valery était dans le plus terrible embarras. Ce que l'on a pu prévoir venait d'arriver : Une flamme d'entre celles qu'il faisait jaillir çà et là, avait mis le feu à quelques arbustes morts, et une grande lueur bien nourrie s'était presque aussitôt élevée. L'imprudent enfant pensa aux catastrophes qu'avaient plusieurs fois causées des feux sur le bord de la falaise, et il aurait fait tous ses efforts pour étouffer les flammes, si une étincelle de ses allumettes fatales, ne lui eût sauté dans l'œil, lui causant une telle douleur qu'il resta quelques minutes sans pouvoir songer à rien autre chose. Enfin, le mal s'étant un peu calmé, il vit avec effroi les arbustes flambant toujours, et courut vers la maison pour y chercher de l'eau et éteindre cet incendie.

La chaloupe de Romain et de Jean glissait donc avec une vitesse redoublée ; animés par cette rapidité croissante, et la joie de revoir tout à l'heure leur famille, ils retrouvaient encore des forces pour ramer plus vigoureusement. Ils voguaient avec la sécurité du voyageur de nuit qui marche à grands pas sur un terrain où il sait qu'il ne rencontrera pas de précipice ; quand tout à coup ils se sentirent lancés en l'air, hors de la chaloupe, par un choc violent, tombèrent de haut à quelques pas, tout meurtris, au milieu de roches aiguës, raboteuses, hérissées, et la chaloupe déchirée en lambeaux, entassa ses débris sur ces malheureux auxquels la douleur avait enlevé tout sentiment. Qu'allaient-ils devenir ? La mer montait en faisant entendre des sifflements pareils à ceux d'un tigre en colère.

Maître Guérin et les femmes arrivaient joyeusement à Dieppe, lorsque de grands cris se firent entendre du côté de la plage. — A l'aide ! à l'aide ! ils se perdent ! — C'est sur la roche Sorouest ! — Un homme qui venait de Pourville, en suivant le bord de la mer, avait entendu les cris de détresse de

Jean et de Romain et accourait répandre l'alarme. « Allons !... allons !... dit-il à maître Guérin, — donnez-moi votre lanterne... ou bien venez avec moi. — Il n'y a pas un instant à perdre... la mer va bientôt couvrir la roche Sorouest... et ces pauvres malheureux !... — Il me semble qu'il ont dit : — Adieu, Jean, — adieu, Romain !

— Adieu, Jean !... adieu, Romain !... répétèrent Guérin et sa femme et ses filles, — oh ! courons ! courons ! mon Dieu !... Jean ! Romain ! — Mon Dieu ! ayez pitié de nous ! »

Alors, ils se mirent à courir aussi vite que possible sur le galet qui roulait sous leurs pieds, et ce bruit était sinistre, joint à celui de la mer qui montait, aux soupirs qui se faisaient entendre.

« O mon Dieu ! nous n'arriverons jamais assez vite ! » Et plus la mère Guérin, plus ses filles se hâtaient, plus leur marche devenait difficile sur les cailloux glissants. Presque chaque pas était une chute ! Avec quelle ferveur, chemin faisant, les pauvres femmes récitaient des prières et faisaient des vœux à Notre-Dame de Bon-Secours et à Notre-Dame de Délivrance !

« Dépêchons-nous !... vite ! — vite ! — votre lanterne ?... Ah !.. voici les roches... la mer n'est plus qu'à cent pas !.. ô mon Dieu !

— O bonne Vierge Marie ! si tu les sauves... Mais tu as un fils divin ! tu sais ce qu'une mère donnerait pour son enfant ! »

Guérin et quelques matelots, suivis de M^{me} Guérin, d'Eugénie et de Stéphanie approchèrent de la roche en frémissant, et après avoir écarté d'une main tremblante les débris de la chaloupe, ils virent deux corps... deux visages pâles, les yeux fermés, les poings crispés.

« C'est Jean ! c'est Romain ! s'écria Guérin avec désespoir.

— Jean ! Romain ! répétèrent les femmes avec des cris que renvoya la falaise en douloureux échos. »

Les vagues arrivaient par bonds furieux. Elles n'étaient plus qu'à quelques pas, et couvraient de leur écume la lanterne.

On ne perdit pas un instant pour tirer les naufragés de l'endroit périlleux où la mer allait les atteindre. — Ils vivaient

peut-être encore ! Le père, la mère, Eugénie, les embrassaient, les étreignaient, leur pressaient les mains, les appelaient, les suppliaient de répondre.

Et à peine étaient-ils sur le galet, hors des atteintes de la mer, qu'une lame énorme bondit sur le rocher Sorouest et le couvrit.

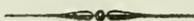
« Romain ! Romain, — Jean !... entendez-vous... Ils ne m'entendent pas, ma bonne Vierge ! Jean ! Romain ! — c'est votre mère ! c'est Eugénie ! c'est Stéphanie ! »

O bonheur ! ils répondirent enfin par un léger serrement de main, puis, en répétant les noms bien-aimés. Maître Guérin avait pris à la ferme un flacon de vieille eau-de-vie pour boire à leur santé dès le débarquement. Il ne prévoyait pas qu'il obéissait alors à une inspiration si heureuse. Il leur fit boire un peu de cette liqueur qui les ranima, leurs sens se remirent peu à peu, et, au bout d'une demi-heure, ils étaient en état de marcher, non toutefois sans beaucoup souffrir des contusions dont ils étaient couverts.

Ils avaient beau souffrir et marcher péniblement, ils étaient incapables de manquer à une promesse et d'oublier la commission que leur avait donnée le capitaine, car sans lui ils n'auraient pas revu sitôt leurs amis. Ils allèrent donc porter la lettre du capitaine à sa femme, et s'acheminèrent ensuite, appuyés sur les bras de leurs parents, vers la cavée qui montait à la ferme.

Valery, revenu au coin de l'âtre, comme s'il n'eût pas failli être la cause du plus déplorable des accidents, Valery commençait à s'assoupir, lorsque les cris, les hurlements, les courts aboiements d'impatience que poussait et lançait le chien de garde, le tirèrent de cette somnolence. Il courut tout aussitôt à la porte qui donnait sur la cavée, au redoublement de désespoir de Neptune, qui sautait, qui bondissait à rompre sa chaîne, et il aperçut dans le lointain la lanterne de son père. Le premier soin de maître Guérin en entrant dans la cour, ce fut de détacher Neptune. Devait-il y avoir ce soir là à la ferme un seul être qui eût du chagrin ? On passa donc, y compris la bonne bête, près de la cheminée où Valery avait jeté deux ou trois fagots.

Trouva-t-on la cuisine en bon état ? Cela est difficile à croire ; mais tout le monde était si heureux qu'on n'y songea pas une minute. L'oie brûlée et la soupe enfumée semblèrent des mets exquis à ces gens si contents. Toutefois, pendant le repas, Valery eut plus d'une fois le cœur bien gros en entendant Jean et Romain raconter les circonstances du naufrage. Oh ! comme l'imprudent enfant dut rougir, pâlir et avoir des remords en songeant que par sa faute, et l'effet d'un sot amusement, son frère et son cousin pouvaient périr ! Comme il dut avoir soin d'eux, qui avaient failli être ses victimes ! Comme il dut promettre à Dieu d'être plus prudent à l'avenir !



LE CHASSEUR DE ZIBELINE,
 OU
LA DÉCOUVERTE DU KAMTSCHATKA.

**Étude d'Histoire naturelle, de Géographie
 et de Mœurs.**

PAR M^{me} LOUISE LENEVEUX



La Léna est un grand fleuve qui prend sa source aux pieds des monts Altaï, près du lac Baïkal, traverse toute la Sibérie orientale dans sa plus grande largeur du midi au nord, et après un cours de plus de trois cents lieues, va se jeter dans la mer glaciale, près du pôle Boréal. Toute la vaste contrée qu'elle arrose est frappée d'une désolation éternelle. Là, une végétation chétive et languissante n'étale sa pâle verdure que pendant trois mois de l'année ; des bruyères stériles, des saules rachitiques, de maigres bouleaux, et quelques arbrisseaux à baies douceâtres, végètent misérablement au milieu des noirs sapins qui çà et là entrecroisent leurs rameaux toujours verts, avec ceux des mélèzes, des pins, des génévriers et des sor

Le Chasseur de Zibelines.



Louis Lassalle del et lith

Imp Lith. de Cattier.

« Et puis j'ai tant prié la Vierge et saint Nicolas, depuis son départ, qu'il ne peut pas lui être arrivé malheur »

biers, composant uniquement la flore forestière de ces vastes solitudes. Une observation curieuse à faire, c'est que les plantes de ce pays glacé, transportées en France, ne résistent pas à nos gelées et périssent lorsqu'on n'a pas pris la précaution de les abriter dans une serre. Cela vient sans doute de ce que, dans nos climats, elles ne sont pas recouvertes de cette épaisse couche de neige qui, dans leur pays natal, les garantit de l'intensité du froid.

Pendant neuf mois, l'hiver le plus rigoureux couvre la Sibérie de ses âpres frimas, et pendant trois, une nuit profonde règnerait sur cette terre déjà si triste, sans la lumière blafarde des aurores boréales, qui, de temps à autre, vient se refléter sur les pics de quelques montagnes de glace. Dans ces climats désolés, tous les êtres vivants ont subi la funeste influence du désert; vous trouvez l'ours blanc, plus terrible par sa stupidité que par son courage; le loup, le plus dangereux ennemi des rennes; le glouton, célèbre par sa voracité; des renards, des martes, des hermines; d'autres animaux carnassiers dont un froid excessif a blanchi le pelage; et quelques rennes efflanqués qui leur servent de pâture.

Les hommes eux-mêmes n'ont pas su se dérober aux funestes influences de ce ciel glacé, et, malgré tous les efforts que les Russes ont faits depuis plus d'un siècle pour les civiliser, ils sont restés presque aussi bruts, aussi barbares que leurs sauvages ancêtres. Là vous trouverez des races errantes d'Ostiaks, de Toungouses, de Tchouktchis, de Iakoutes, ne vivant que de pillage et plongées dans l'idolâtrie la plus stupide.

La Sibérie est bornée au nord par la mer Glaciale, à l'occident par l'Europe, au sud par la Grande-Tartarie et par la Chine; mais longtemps on ignora qu'elle l'était à l'orient par le Kamtschatka, et cette découverte fut faite en 1563 par un Russe d'Arkangelsk, nommé Ivan Anika, dont la profession était celle de chasseur de zibelines.

Sur la rive gauche de la Léna, par 55 degrés de latitude et 127 de longitude (méridien de Paris), est aujourd'hui placé la ville d'Iakoutsk, comptant quatre ou cinq mille âmes de population, parmi lesquels des employés russes, une garnison

de cosaques, des *silnies* ou exilés de la Russie, et quelques *Iakoutes* ou anciens naturels du pays. Les *silnies* sont presque tous des négociants moscovites qui, ayant fait de mauvaises affaires, et se trouvant débiteurs du gouvernement, sont envoyés dans cette ville où ils conservent toute leur liberté et peuvent appliquer leur industrie au commerce des pelleteries, pour rétablir leur fortune, ce qu'ils font ordinairement en assez peu de temps. La ville est bâtie dans une plaine couverte de belles prairies; mais on ne peut cultiver aucun céréale dans les environs, parce que l'intensité du froid les empêche de mûrir. Si l'on creuse, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été, à un ou deux pieds dans la terre végétale, on trouve qu'elle repose sur la terre gelée, dure comme un roc, et ayant jusqu'à treize toises de profondeur, comme on l'a observé en 1685, au mois de juillet, en creusant un puits.

A l'époque où s'est passé l'événement dont nous allons parler, *Iakoutsk* n'était qu'un *oulous* (village), composé tout au plus d'une vingtaine de huttes ou *jourtes*, habitées par les naturels du pays, et quelquefois, mais très-rarement, par quelques chasseurs russes ou moscovites égarés dans leurs longues expéditions de chasse. Les *jourtes* sont de deux sortes, les unes pour être habitées pendant l'été, les autres pour l'être pendant l'hiver. Les premières consistent en des pieux enfoncés dans la terre, et supportant une charpente en perches de sapins, recouvertes d'une toiture de roseaux, ou simplement de peaux écorées de différents animaux. Contre les pieux, pour former les murs, on étend des pièces d'écorce d'arbre recouvertes d'une bonne épaisseur de paille, le tout maintenu avec des liens de bois. Il n'y a que deux ouvertures, l'une de plain-pied, très-basse, et servant d'entrée; l'autre au milieu du toit pour livrer passage à la fumée. Les habitations d'hiver sont beaucoup plus curieuses : on creuse dans la terre un trou d'un mètre et demi de profondeur, sur une largeur et une longueur calculées en raison de la grandeur que la *jourte* doit avoir; sur une ligne qui partage cet emplacement en deux carrés longs, égaux; on enfonce quatre poteaux à deux mètres et demi environ l'un de l'autre, et ils supportent des poutres disposées dans la longueur de la *jourte*, et appuyées sur la

terre par une de leurs extrémités. Ces poutres portent des solives dans lesquelles des perches sont entrelacées, et toute cette charpente est revêtue de gazon et de terre, de manière que l'habitation, quoique carrée intérieurement, a la forme ronde d'un dôme. La fumée s'échappe par un seul trou pratiqué dans le toit, et une porte basse par laquelle on ne peut entrer qu'en se courbant beaucoup, est la seule issue de cette espèce de souterrain. Lorsque la terre est couverte de neige, la porte de la jourte est exactement fermée et barricadée chaque soir, ainsi que la cheminée, pour empêcher les ours blancs de pénétrer dans la hutte. Ce terrible animal ne dépasse jamais plus de six pieds et demi de longueur, quoi qu'en aient dit certains voyageurs; sa tête est longue; son crâne aplati et sur la même ligne que le chanfrein; son œil est petit et noir, ainsi que le museau, l'intérieur de la gueule et la langue; son cou est très-allongé, et son pelage, long et soyeux, est blanc en toute saison. L'été, il se retire dans les montagnes de l'intérieur des terres, et il vit de fruits et de graines; mais l'hiver il gagne les bords de la mer pour vivre de poisson, de phoques et de jeunes baleines qu'il poursuit en nageant et plongeant avec beaucoup de facilité. Quelquefois, si son habitation d'été se trouve loin de la mer, il descend dans les plaines, rôde pendant la nuit autour des habitations, et malheur à tous les êtres vivants qu'il rencontre, car sa stupidité lui fait méconnaître le danger, et il attaque sans hésiter les hommes mêmes. La nuit il cherche à se glisser dans les huttes pour en dévorer les habitants; il gratte à la porte, monte sur le toit et essaie de s'introduire par la cheminée si on ne le repousse à coups de lances ou de fusils.

Toutes les maisons d'Iakoutsk étaient bâties sur le modèle de celles que nous venons de décrire, une seule exceptée; celle-ci était plus grande, construite en bois, à la manière russe; elle avait une porte qui fermait solidement, et, luxe rare dans cette contrée, une fenêtre donnait passage à la lumière. Il est vrai que les châssis n'en étaient pas vitrés, mais on avait remplacé le verre par la membrane extérieure, desséchée, huilée et assez transparente, de l'estomac d'un phoque, et aujourd'hui même, dans toute la ville, on ne voit pas d'au-

tres vitres. Quant à l'intérieur de l'habitation, elle n'offrait rien de particulier et l'on n'y trouvait exactement que ce que l'on pouvait rencontrer dans toutes les autres huttes, c'est-à-dire quelques coffres de bois, une marmite en fer, un chaudron de cuivre, des haches, des filets, et divers ustensiles de ménage faits en écorce de bouleau. Au milieu de la première chambre, on avait bâti un poêle de brique servant à la fois à réchauffer l'appartement et à faire la cuisine. Autour du poêle étaient des bancs de bois grossièrement faits, et recouverts de peau de rennes. Dans le second appartement, on avait déposé un canot d'écorce, un traîneau, et divers autres objets de peu de valeur. Enfin, deux grandes caisses longues servaient de lits; elles étaient remplies de râclures de bois fort molles, recouvertes de gros draps de toile d'ortie, fabriquée dans le pays. Des peaux d'ours blancs servaient de couverture; une vieille table, quelques tasses de porcelaine de la Chine à moitié brisées, d'autres objets de fabrication russe, mais usés ou à demi rompus, annonçaient clairement qu'il y avait eu de l'aisance dans cette maison, où pour la première fois, la misère venait frapper à la porte.

Un vieillard vénérable, assis près de la fenêtre ouverte, jetait de temps à autre les yeux dans la campagne comme s'il eût cherché à découvrir quelque chose d'intéressant dans le lointain : puis un profond soupir s'échappait de sa poitrine, et une larme furtive, qu'il s'empressait de cacher, tombait sur sa barbe blanchie autant par les chagrins que par les années. Un bonnet de peau de cygne couvrait sa tête; il portait une large *chomba* (un pantalon) de peau de rennes, avec les poils en dehors, attachée en bas sous le genou, se prolongeant en haut en forme de gilet et se fermant autour du cou, au collet, au moyen d'une coulisse et d'un cordon. Cette *chamba*, en hiver, descend jusqu'au talon. Pardessus ce vêtement il portait une belle *koukliamka* de peau de glouton, sorte de pelisse ou de surtout tombant jusqu'aux genoux, ayant aussi le poil en dehors, et garni au collet, aux manches et dans le bas, de riches fourrures de martes, d'hermines, et de petit-gris. Une ceinture de cuir rouge ornée de grains de corail et de quelques broderies flétries par le temps, lui serrait la taille. Il

avait aux pieds des bottines courtes, dont la semelle blanche était en peau de veau-marin ou phoque. L'empeigne de cuir rouge et brodé, les quartiers de peau blanche de chien, et la tige de cuir blanc sans poils, en faisaient une chaussure assez élégante.

A côté du vieillard était une jeune fille dont les traits réguliers et de la plus grande beauté, portaient l'empreinte d'un chagrin profond. Ses yeux noirs et bien fendus se fixaient sur le vieillard avec un intérêt plein d'amour et de mélancolie. Ses cheveux longs et soyeux, sa peau blanche, sa taille élancée, son maintien gracieux, et la douceur de sa physionomie, annonçaient clairement qu'elle n'avait de Tatare que le costume. Elle était vêtue d'une longue robe de soie rouge, sur une chemise de laine dont le col était orné de perles de la Chine; cette chemise était ouverte par devant comme celle d'un homme, et garnie de boutons et de boutons de différentes grandeurs. Elle portait un bonnet tatare très-bien fait et garni de zibelines; ses cheveux formaient deux tresses, dont chacune, passant sur l'épaule, pendait par devant jusqu'à la ceinture, puis se relevait par son extrémité et allait joindre l'autre tresse à laquelle elle était attachée derrière les épaules; à chacune de ses oreilles pendaient deux anneaux d'argent, l'un grand, l'autre petit; à ce dernier était suspendue une pierre bleue enchâssée à l'extrémité supérieure dans un chaton d'argent: à l'autre anneau était une plaque presque ronde, étroite et percée par le bas, à laquelle étaient attachés cinq petits globes en pierre. Enfin elle avait aux pieds des bas de toile, et par dessus, des bottes en peau de chien blanc, qui lui montaient jusqu'aux genoux.

« Non, non, Ekime, lui dit le vieillard en secouant doulo reusement la tête, nous ne reverrons plus mon pauvre Ivan! c'en est fait, je n'ai plus d'espoir. Déjà le soleil d'été a fondu trois fois les glaces de la Léna, déjà trois printemps nous ont ramené les chasseurs de Iakoutsk, et Ivan seul n'est pas revenu. — O mon oncle, lui dit Ekime, en serrant affectueusement sa main dans les siennes, pourquoi vous affliger ainsi? en partant ne vous a-t-il pas dit: « Mon père, je vous quitte pour longtemps peut-être, mais je reviendrai riche. » — Ivan

a-t-il dit cela, chère enfant?— Oui, oui, il l'a dit; et il a même ajouté : « Je reviendrai et j'épouserai ma cousine Ekime si elle m'aime toujours. » Vous savez bien, mon oncle, qu'il n'a jamais menti; moi, j'ai foi en lui, et je le crois. » Le vieillard sourit tristement et la jeune fille ajouta : « Et puis j'ai tant prié la Vierge et saint Nicolas, depuis son départ, qu'il ne peut pas lui être arrivé malheur. J'ai aussi consulté Hiaougingen, le chaman (sorcier). — Tu as eu tort, Ekime, car ces prétendus magiciens n'ont que le honteux talent d'abuser de la crédulité de ceux qui les consultent. Mais enfin comment cela s'est-il passé et que t'a-t-il dit? — Avant tout, il m'a demandé dix copecks (environ cinquante centimes), pour prix de sa conjuration, et quoique nous soyons bien pauvres depuis qu'Ivan nous a quittés, je les lui ai donnés. Alors il m'a fait entrer dans sa jourte; il a mis une robe garnie de toute sorte de vieille ferraille; des figures en fer, d'oiseaux, de poissons et autres animaux, tenaient les uns aux autres par des mailles de fer et le couvraient presque entièrement, sans en excepter ses pieds et ses jambes; il plaça sur sa tête un bonnet de ferraille, orné sur le front de deux longues cornes de fer. Après avoir commencé sa conjuration à l'esprit noir, il quitta les deux pattes d'ours qu'il tenait à la main, pour prendre un tambour magique et un petit bâton couvert de peau de rat. Il se mit à sauter et à danser d'une manière bizarre en battant son tambour et en poussant des hurlements affreux, et tenant constamment les yeux fixés en haut, vers le trou de la cheminée, pour apercevoir l'esprit. Tout à coup il redoubla de contorsions, de hurlements et de cris, en me montrant l'oiseau noir, qui, me dit-il, venait de se poser sur le toit de sa hutte. Mais j'avais une telle frayeur de tout ce bruit affreux, que, loin de regarder l'oiseau, je sortis en courant. Un moment après, n'entendant plus rien, je me hasardai à regarder dans la jourte, et je vis le chaman étendu sur le sol et haletant de sueur et de fatigue. Il se releva, vint à moi et me dit : « L'esprit m'a parlé et il m'a dit : Ivan Anika revient : il revient d'une terre lointaine qu'il a découverte : il apporte d'immenses richesses pour racheter de l'exil son père Oummevi, et pour épouser sa cousine Ekime Ladadka. »— Et tu l'as cru, pauvre

enfant? — Certainement, mon oncle, car les chankans ne peuvent se tromper. — Cependant s'il t'eût dit qu'Ivan est mort dans un pays lointain? — Oh! alors, je... je ne l'aurais pas cru! — Ainsi va le cœur humain, dit le vieillard, en jetant sur Ekime un œil d'amour et de douce pitié. »

Pendant le moment de silence que gardèrent nos deux personnages, sachons un peu ce qu'ils étaient.

Oummevi, d'Arkangelsk, avait été jadis un riche négociant qui avait acquis sa fortune dans le commerce de la pelleterie. Plusieurs fois il avait fait heureusement des voyages en Sibérie, et il passait, en Russie, pour s'être aventuré beaucoup plus loin dans ces tristes contrées qu'aucun autre voyageur. Le tzar Ivan Basilowitz ayant entendu parler d'Oummevi, le chargea d'aller percevoir l'impôt en pelleterie que lui payaient les habitants encore sauvages du nord-est de la Russie. Oummevi revenait avec une valeur considérable en zibelines et en hermines, lorsque sa petite caravane fut rencontrée, attaquée et pillée, par une horde errante de cosaques ostiasks. On lui fit un crime de ce malheur, et comme tous ses biens ne suffirent pas pour remplir le trésor du tzar, il fut exilé en Sibérie avec toute sa famille. La ville de Tobolsk n'étant pas encore bâtie, Oummevi eut la liberté de choisir sa résidence. Il profita de cette permission pour s'enfoncer dans le désert, ayant conçu le hardi projet de traverser toute la Sibérie, de gagner la Chine, et de revenir en Europe par les grandes Indes. Mais pendant le voyage il perdit, par les suites d'une fatigue excessive, sa femme, sa sœur, son frère et un de ses enfants, et il fut forcé, faute de ressources en tous genres, de s'arrêter et de se fixer à Iakoutsk, contrée la plus lointaine où il était parvenu dans un précédent voyage. Dans l'état de détresse où il se trouvait, il n'osa pas avancer davantage dans un pays qui lui était tout à fait inconnu, et déjà il habitait les bords de la Léna depuis plusieurs années, avec son fils Ivan et sa nièce Ekime, au moment où nous le trouvons.

Ekime et Ivan avaient été élevés ensemble, et dès leur enfance l'amitié la plus tendre avait resserré les liens d'une parenté assez éloignée, car Ekime n'était que la petite-fille d'une sœur aînée d'Oummevi. Lorsqu'ils arrivèrent à Iakoutsk,

ils étaient trop jeunes pour sentir toute l'étendue de leur malheur, et ils se seraient fort bien habitués à vivre au milieu d'un peuple sauvage, si les regrets et le chagrin qui dévoraient Oummevi n'avaient sans cesse troublé la tranquillité de leur solitude.

Ivan Anika était né avec un caractère ferme, une volonté de fer et un courage à toute épreuve. Chaque automne, il partait avec quelques jeunes iakoutes pour aller à la chasse jusque sur les bords de la mer glaciale, et il revenait au printemps, riche de belles fourrures qu'il échangeait contre des rennes et d'autres objets nécessaires à la vie. L'été, il nourrissait sa famille des produits de sa pêche dans la Léna, ou de sa chasse aux oiseaux aquatiques, tels que canards, éders, imbrims, oies sauvages, cygnes, etc., très-communs sur les lacs et dans les marais de cette partie de la Sibérie. Sa petite famille vivait dans l'abondance des choses nécessaires ; mais Ivan, quoique sans ambition, n'était pas heureux, parce que les chagrins de son père pesaient sur son cœur. Ékime, sans le vouloir ni le savoir, partageait toutes les émotions d'Ivan, et, sans que ni l'un ni l'autre y eussent jamais pensé, elle entraînait pour moitié dans tous les projets de bonheur que deux jeunes têtes faisaient pour l'avenir.

Depuis quelque temps, Ivan, autrefois si gai, si insouciant, paraissait plongé dans une rêverie profonde ; une sorte d'inquiétude vague se peignait sur sa figure, et chaque soir on le voyait sortir de la jourte pour aller conférer mystérieusement avec des chasseurs de l'oulous (village). Enfin un jour, c'était, je crois, le 17 septembre 1560, il rentra plus tard que de coutume, et, s'approchant d'Oummevi, il lui dit : « Père, j'ai compris tes chagrins, et je veux les faire cesser, car je le peux. Dans ma dernière chasse, pendant que mes amis assommaient des phoques à l'embouchure de la Léna, moi je suis monté dans mon canot, et, avec mes deux serviteurs, j'ai navigué vers l'Orient à travers les îles de glaces flottantes. J'ai vu le premier la baie de l'Ost-Yansk, l'embouchure de l'Indigirka, l'île aux Ours, et une grande quantité de rivières et de terres, jusqu'aux pays inconnus des Tchouktschis. Là, j'ai trouvé à chaque pas des zibelines, des hermines, des renards bleus, d'autres ani-

maux par milliers, et j'ai rempli mon canot de leurs peaux lustrées; je veux chercher encore, et je trouverai mieux que des pelleteries : je trouverai un royaume que je donnerai au tzar pour ta rançon, et alors nous retournerons à Arkangelsk, et nous serons tous heureux. Je pars demain, avec vingt braves jeunes gens de Iakoutsk qui veulent bien m'accompagner et me reconnaître pour leur chef; donne-moi ta bénédiction, car tu ne me reverras que dans deux ans. Pendant ce temps-là, nos deux serviteurs, Vellia et Iakaïak, pêcheront et chasseront pour toi. »

Quand il eut achevé, Ekime se mit à pleurer et Oummevi à réfléchir. Il fit à son fils quelques observations, puis lui remit une petite boussole, une excellente carabine, lui donna sa bénédiction; et, le lendemain, il restait seul dans la jourte avec la jeune fille désolée.

Déjà depuis deux ans et demi Ivan était parti, et aucun chasseur n'avait pu en donner des nouvelles. Depuis le commencement du printemps, on comptait les jours, les heures, et il ne revenait pas! aussi le vieillard commençait à désespérer de son retour, et la jeune fille, après avoir prié Marie et Saint-Nicolas pendant toute la nuit, passait la journée à consulter des chamans qui la trompaient, mais qui le faisaient aussi honnêtement que possible en lui donnant une espérance qu'eux-mêmes n'avaient pas. Les choses en étaient là au moment où commence cette véridique histoire.

« Mon oncle, dit Ekime, répète-moi, je t'en prie, les dangers qu'ont à courir nos chasseurs sibériens, leurs peines, leurs plaisirs, leurs fatigues, leurs combats avec les ours blancs, l'histoire des animaux qu'ils poursuivent dans les forêts ou qu'ils prennent au piège sur le bord des rivières. »

C'était jeter le gant aux souvenirs de jeunesse d'Oummevi; aussi le ramassa-t-il avec empressement, car si la vie des jeunes gens est dans l'avenir et le présent, celle des vieillards est entièrement dans le passé, et tous aiment la vie. « Mon enfant, dit-il, si les femmes d'Europe connaissaient la centième partie des douleurs qu'ont coûtées à de pauvres exilés ces brillantes fourrures dont elles se parent, si elles soupçonnaient les larmes qui ont été versées, les angoisses de la faim et du

froid, si elles savaient tout ce que la misère a d'effroyable dans ces solitudes immenses livrées aux intempéries d'un climat de fer, les tempêtes de glace, les longues nuits sans sommeil, les membres gelés, le désespoir et la mort; si elles savaient cela, Ékime, la Russie serait ruinée dans une branche importante de son commerce avec l'Europe tempérée.

Chaque année, les chasseurs ne partent qu'en automne, parce que les fourrures n'ont toute leur valeur que lorsque les animaux ont revêtu leur épaisse robe d'hiver. Il faut aussi attendre le moment où la neige est assez raffermie par la gelée pour porter un traîneau; alors les silnies se rassemblent au nombre de quinze ou vingt, afin de former une petite caravane capable de se défendre contre l'attaque des animaux féroces, et surtout contre celle d'hommes plus féroces encore. Ils chargent leurs traîneaux de provisions de bouche pour un long voyage, d'eau de vie faite avec du lait, de poudre, de balles, de pièges de fer semblables à ceux dont on se sert ailleurs (en France) pour prendre les fouines et les renards, et enfin d'épaisses fourrures pour se défendre contre les rigueurs d'un froid excessif. Ils emportent aussi des patins en planchettes minces, garnis en dessous d'une peau de phoque dont les poils, courts et raides, sont courbés de devant en arrière; ces patins, larges de trois à quatre pouces et longs de près de six pieds, leur servent à poursuivre les rennes sauvages sur la neige, et souvent ils le font avec une telle vitesse, qu'ils les atteignent à la course. Ils se munissent aussi d'une petite boussole de poche pour se diriger à travers les déserts, lorsque le ciel est couvert de brouillards; mais ils s'en servent rarement, parce que jamais, pendant l'hiver, le jour n'a assez de clarté pour empêcher de voir les étoiles, même à midi, et c'est le plus souvent sur la vue des constellations qu'ils se dirigent.

Quand le signal du départ est donné, chaque petite caravane attèle des chiens à ses traîneaux, et toutes s'enfoncent dans le désert, mais chacune de son côté, afin de ne pas se nuire mutuellement à la chasse. L'attelage de chaque traîneau est de huit chiens, et quatre seulement sont attelés à la fois, tandis que les quatre autres suivent la caravane ou se reposent couchés à une place qui leur est réservée dans chaque

traîneau, et ils se relaient de deux heures en deux heures. Pendant les premiers jours on fait de longues marches afin de gagner du temps, et d'arriver en bonne saison dans la contrée où l'on a résolu de chasser, et c'est rarement à moins de deux ou trois cents lieues de l'endroit d'où l'on est parti. Mais on ne tarde pas à rencontrer des obstacles qui deviennent plus nombreux à mesure qu'on avance, et l'on est obligé de ralentir sa marche. Ici on est arrêté par le cours impétueux d'une rivière non encore entièrement gelée, et qu'il faut traverser à gué en portant les traîneaux et se frayant un passage à travers les glaces flottantes. Là, c'est une forêt au milieu de laquelle on est obligé de s'ouvrir un chemin à coup de hache. Plus loin, il faut franchir un pic de glace ou retourner en arrière. Les chasseurs s'attachent des crampons aux pieds, et s'attèlent avec leurs chiens pour surmonter l'obstacle à force de bras.

— Pauvre Ivan! dit Ékime.

— L'hiver augmente d'intensité¹, les nuits deviennent plus sombres parce que l'air est surchargé d'une fine poussière de glace qui l'obscurcit; vers le nord, le ciel se colore d'une lumière rouge et ensanglantée, annonçant les aurores boréales; les ours et les loups ne trouvant plus leur nourriture accoutumée sur la terre couverte de plusieurs pieds de neige, errent dans les ténèbres, s'approchent audacieusement de la petite caravane, et font retentir les rochers de leurs sinistres hurlements. Chaque soir, lorsqu'on arrive aux pieds d'une montagne qui peut servir d'abri contre le vent du nord, il faut camper. On se fait une sorte de rempart avec les traîneaux; on tend dessus une toile soutenue par quelques perches de sapins coupées dans le bois voisin, et on place au milieu de cette façon de tente, un fagot de broussailles auquel on met le feu. Chacun étend sa peau d'ours sur la glace, se couche dessus, se couvre de son manteau fourré, et l'on attend ainsi le lendemain pour se remettre en route. Pendant que les chasseurs dorment, l'un d'eux fait sentinelle, et souvent son coup de fusil réveillant en sursaut les dormeurs, leur annonce l'approche

¹ *Jardin des Plantes*, par Boitard, histoire naturelle de la zibeline.

d'un ours féroce ou d'une troupe de loups affamés. Il faut se lever à la hâte, et quelquefois soutenir une affreuse lutte corps à corps avec ces terribles ennemis.

— O mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Ékime en pleurant.

— Mais il arrive aussi que la nuit n'est troublée par aucun bruit, si ce n'est par le sifflement du vent du nord qui glisse sur la neige, et par une sorte de petit bruissement particulier sur la toile de la tente. Les chasseurs harassés par les fatigues de la veille, ont dormi profondément jusqu'au jour. Ils se lèvent et appellent la sentinelle ; mais personne ne répond. Leur cœur se serre, ils se hâtent de sortir, car ils savent ce que signifie ce silence de mort. Leur camarade est là, assis sur un tronc de sapin renversé ; il a bien fait son devoir de surveillant, car son fusil est sur ses genoux, son doigt est sur la gachette, et ses yeux sont tournés vers la montagne où, la nuit, les hurlements des loups se sont fait entendre : mais ce n'est plus un homme qui est en sentinelle, c'est un bloc de glace qu'a fait le vent du nord ! »

Le vieillard fut interrompu par un gémissement d'Ékime. « Mon oncle, par pitié, dites-moi que cela n'arrive jamais, car c'est horrible ! — Cela est arrivé, mon enfant, lui répondit Ommevi, mais seulement dans les hivers excessivement rigoureux, et nous n'en avons pas eu de tels depuis trois ans.

Les camarades du mort, après avoir versé une larme sur sa cruelle destinée, après avoir forcé son chien à l'abandonner, le laissent là, assis dans le désert, et se réservent de lui donner la sépulture quatre mois plus tard, en repassant. Ils le retrouveront à la même place, dans la même attitude et dans le même état, si un ours n'a pas essayé d'entamer avec ses dents des chairs blanches et roses comme de la cire colorée, mais dures comme du granit. »

Ainsi que je l'ai dit, Ékime, ces accidents sont rares, et il est plus rare encore que des caravanes entières de chasseurs soient restées gelées dans leur cabane, ou aient été englouties dans les neiges. Pendant ces hivers que la Providence envoie de loin en loin sur le désert, sans doute pour punir l'avidité de l'homme et sa passion effrénée pour des richesses qui n'augmentent ni ses vertus ni son bonheur, les chasseurs couchent

pêle-mêle avec leurs chiens, et ces bons animaux ont l'instinct d'étendre leur corps contre celui de leur maître, afin de le réchauffer. Les douleurs morales aidant aux rigueurs du climat, ont bien souvent jeté les exilés dans le découragement, et dans ces affreuses solitudes, il n'y a qu'une heure d'intervalle entre le découragement et la mort. Qu'un chasseur harassé de fatigue s'assoie un instant au pied d'un arbre pour s'abandonner au repos et au sommeil, il est certain qu'il ne se réveillera jamais.

Lorsqu'à travers mille dangers effroyables, les Silnies sont arrivés dans une contrée montagneuse qui leur paraît propre à la chasse, ils regardent sur la neige l'empreinte des pieds des animaux qui habitent les vallées : si ces empreintes sont nombreuses, s'ils reconnaissent qu'elles appartiennent à des renards, des isatis, des martes et des hermines, ils s'arrêtent et se disposent à établir leur demeure. Le plus expérimenté d'entre eux, celui qu'en partant ils ont nommé leur chef, choisit l'emplacement, et c'est ordinairement au pied d'une colline regardant le midi, qu'ils construisent leur jourte. On lui donne douze à quinze pieds de diamètre, et si l'on parvient à découvrir la terre sous la glace, on la creuse de trois ou quatre pieds de profondeur. Les murs, hauts de deux pieds, sont faits avec des troncs d'arbres renversés par les vents, ou si l'on n'a pas de bois, avec des blocs de glace amoncelés. Sur ces murs, on place des branches d'arbres en leur faisant former une sorte de dôme, et on les couvre avec des broussailles sur lesquelles on étend un lit d'herbes sèches ou de feuilles d'arbres résineux, et un amas aussi considérable que possible de mousses et de lichens. Une étroite ouverture est ménagée au milieu du toit, pour laisser échapper la fumée, et un trou du côté du midi, permet d'entrer dans la hutte en rampant. Les murs sont tapissés, à l'intérieur, avec des rameaux de sapins recouverts de vieilles couvertures de laine, de peaux d'ours et de loups, et de tout ce qu'on peut trouver pour intercepter le passage de l'air. C'est là, qu'autour d'un feu entretenu jour et nuit avec du bois vert, jetant plus de fumée que de chaleur, les malheureux chasseurs braveront pendant un hiver de neuf mois, l'inclémence d'une température dont on ne se fait pas

une idée en Europe¹. Sur l'âtre placé au milieu de la jourte, est constamment suspendu un chaudron en cuivre dans lequel on fait fondre de la neige pour avoir de l'eau à boire.

Quand ces premiers travaux sont achevés, les habitants de cette petite colonie partent ensemble, parcourent le pays, le divisent en autant de cantons qu'il y a de chasseurs, et en tracent les limites aussi exactement que possible. Ils reviennent ensuite à la jourte, tirent ces cantons au sort, et chacun va chasser sur celui qui lui est échu sans jamais empiéter sur celui de son voisin ; si cela arrivait, il en résulterait nécessairement une querelle, et c'est dans ce cas seulement que le chef a un pouvoir discrétionnaire : les tongouses surtout lui donnent une souveraineté absolue pendant toute la saison. Parmi eux, quand un des chasseurs commet une faute, il en est quitte quelquefois pour une sévère réprimande ; mais quelquefois aussi le chef le condamne à recevoir un certain nombre de coups de bâton, et le jugement est aussitôt exécuté que rendu : cela n'empêche pas le coupable d'être privé de toutes les zibelines qu'il a prises ; il ne mange point avec les autres, fait tout ce qu'ils lui commandent, chauffe et nettoie le poêle ou le foyer de la jourte, coupe le bois, et a toutes les charges du ménage jusqu'à ce qu'il ait obtenu sa grâce ; pour l'obtenir, il est obligé de la demander à ses compagnons à tous les repas. Parmi les silnies ou exilés, il en est autrement. Si un chasseur croit avoir à se plaindre d'un de ses camarades, il porte sa plainte au chef devant tous les chasseurs. Ceux-ci, ainsi que le chef, font tout ce qu'ils peuvent pour terminer l'affaire à l'amiable, et, s'ils ne peuvent y parvenir, ils décident qu'il y aura combat.

Ce duel a ses règlements, ses lois, car cette folie humaine, qu'on appelle le point d'honneur, se retrouve presque sur tous les points de la terre. On arme chacun des combattants d'un fusil et de trois balles pour le charger trois fois ; on les place à deux cents pas l'un de l'autre derrière des troncs d'arbre, puis, à un signal donné par le chef, ils chargent leurs armes, mar-

¹ Le thermomètre de Réaumur descend, presque chaque nuit, de 22 à 25 degrés au-dessous de la glace.

chent l'un sur l'autre, se couvrent ou se découvrent, avancent ou reculent, selon qu'ils le trouvent à propos; enfin, ils manœuvrent absolument comme les tirailleurs de deux armées en présence. Quand ils ont tiré chacun leurs trois coups de fusil, s'il y en a un blessé on le porte dans la jourte, et c'est ordinairement son adversaire qui en prend le plus grand soin. S'ils se sont manqués, la dispute n'en est pas moins terminée; seulement on les change de cantons pour qu'ils ne puissent plus se rencontrer à la chasse, et il leur est défendu de se battre de nouveau.

Tous les soirs les chasseurs se réunissent dans la cabane; leur premier soin en rentrant est de se regarder mutuellement le bout du nez, afin de s'assurer qu'aucun ne l'a gelé. Si l'un d'eux l'a d'un blanc de cire et un peu transparent, on empêche le malheureux de s'approcher du feu, et on lui applique sur la partie gelée une compresse de neige que l'on renouvelle à mesure qu'elle fond. Quand le nez a repris un peu de couleur et de sensibilité, on le couvre d'un emplâtre de terre délayée dans de l'eau, et tout se borne là. On traite de la même manière les pieds et les mains gelés; mais, malgré toutes ces précautions, il est rare que la caravane se remette en route au printemps sans ramener quelques estropiés. Pendant leur séjour au milieu du désert, les chasseurs ménagent autant que possible leur *caviar* et leurs provisions salées, soit pour s'en servir en cas de pressant besoin, soit pour éviter le scorbut, qui, très-souvent, les attaque dans leur jourte. Ils se nourrissent principalement de la chair des animaux sauvages qu'ils tuent dans leur chasse, de pain de *sarana*, et d'écorce de bouleau.

Le *caviar* consiste en œufs d'esturgeons desséchés et réduits en espèce de farine qu'ils mélangent volontiers à tous leurs aliments. La *sarana* est un lis d'un rouge brillant, très-voisin du martagon¹; son *ognon* est arrondi, entouré de petits caïeux comme une tête d'ail; on le pile et on le mélange soit avec des baies d'airelle quand c'est la saison, soit avec de la farine de lichen desséchée et mise en poudre. On en prépare une sorte

¹ Il est connu des botanistes sous le nom de lis de Kamtschatka.

de pain cuit au four ou sous les cendres chaudes, aussi agréable que nourrissant. Le bouleau de Sibérie a l'écorce d'un gris plus foncé que celui d'Europe, très-raboteuse et remplie de gros nœuds ; néanmoins, elle est très-charnue et si tendre, que les chasseurs la regardent comme un mets fort délicat ; ils la hachent en tout petits morceaux, la mettent fermenter avec la sève du même arbre, et la mangent avec du caviar sec. Quelquefois un coup de vent nettoie la terre de la neige qui couvrirait le pied d'un vallon ; alors les chasseurs se mettent en quête pour récolter les bulbes du *theremcha* (espèce d'ail), quelques feuilles de rhubarbe, les tiges naissantes de l'angélique sauvage, et ils en augmentent leur petit magasin de vivres. Les feuilles et l'écorce broyée du *kipeï* (épilobe à épi), leur servent à préparer une infusion ayant à peu près le goût du thé vert, et très-propre à ôter à l'eau de neige ses qualités malfaisantes.

Le matin, dès le point du jour, chaque chasseur se rend dans son canton ; il examine sur la neige la trace des animaux et leur passage ordinaire. Il a plusieurs manières de chasser la zibeline : quelquefois il lui tend un piège en fer, amorcé avec un morceau de poisson sec ; lorsque l'animal croit s'emparer de l'appât, il fait partir une détente, et les deux branches du piège obéissant alors à un ressort d'acier, le saisissent par le cou et l'étranglent. La zibeline ressemble beaucoup à la marte commune ; elle s'en distingue cependant en ce qu'elle a des poils jusque sous les doigts. Son pelage est d'un brun noirâtre et lustré en hiver, d'un brun pâle en été. Elle a le dessous de la gorge grisâtre, le devant de la tête et les oreilles blanchâtres. Sa fourrure d'été n'est pas d'une grande valeur ; aussi quelques marchands russes ont-ils le soin de l'envoyer teindre en Chine avant de la livrer au commerce comme zibeline d'hiver. Quelquefois ils font cette préparation eux-mêmes, et les plus fins connaisseurs s'y laissent souvent tromper. La marte zibeline fournit une des fourrures les plus précieuses, et il s'en fait un commerce immense en Russie. Les plus estimées viennent de Sibérie, principalement de Witinski et de Nerkinsk. Ce petit animal est carnassier comme le putois auquel il ressemble, et il rôde continuellement dans les bois et les buissons pour faire

la chasse aux petits mammifères et aux oiseaux dont il se nourrit. Il se plaît particulièrement dans les halliers fourrés, sur le bord des lacs, des rivières et des ruisseaux ; il s'établit dans un terrier qu'il creuse en terrain sec ou dans un tron.

Quand les chiens, que le chasseur conduit avec lui, ont rencontré une zibeline, ils la poursuivent en aboyant, et la contraignent bientôt à grimper sur un arbre, ce qu'elle fait avec la plus grande agilité. Alors il y a trois manières de s'emparer d'elle : on la prend au lacet ou au filet, ou on la tue d'un coup de fusil ; mais cette dernière méthode n'est pas la plus aisée, car il faut la tirer à balle franche pour ne faire qu'un trou à la peau, et lui conserver sa valeur. Quant au lacet, il consiste en une cordelette mince, dont on fait un nœud coulant que l'on attache au bout d'une longue perche ; pendant que l'animal est occupé à regarder les chiens qui aboient au pied de l'arbre, on le lui passe au cou ; mais pour cela il faut beaucoup d'adresse et d'habitude. Enfin, s'il sait esquiver le lacet, le chasseur tend un filet et met le feu au pied de l'arbre ; la marte, forcée de quitter son fort, saute à terre et se prend dans le filet.

L'hermine est un peu plus grande qu'une belette et lui ressemble beaucoup. En été sa fourrure est généralement d'un brun marron en dessus ; mais en hiver elle est entièrement d'un blanc soyeux et lustré, et le bout de sa queue seul est noir. On la trouve quelquefois en France, plus souvent en Allemagne ; mais elle n'est assez commune, pour devenir un objet de commerce, qu'en Norvège, en Russie, en Laponie, et en Sibérie. Carnassière comme la marte, elle fait aussi une guerre incessante aux petits oiseaux ; quelquefois, faute de mieux, elle se nourrit d'insectes et même de baies. Plus farouche que la belette, dont elle a les mœurs, elle ne se plaît que dans les forêts les plus sauvages, et jamais elle n'approche de l'habitation de l'homme. On la chasse absolument comme la zibeline, mais comme elle a plus de finesse, on ne peut la prendre au lacet.

L'écureuil ou petit gris prend différents noms en Sibérie. Les Russes le nomment *brélka*, les Finois *orawas*, les Lapois *orre*, les Kalmouks *kerme*, et pour les Tungouses comme pour nous, qui habitons les bords de la Léna, c'est un *uluk* ; il ne

varie pas moins de couleur et de taille. Dans l'Europe tempérée, il est d'un roux plus ou moins vif, quelquefois noir; dans le nord on en trouve de roux, piquetés de gris, de gris cendré, de gris ardoisé foncé, de gris blanc, de blancs et de noirs. Celui dont la fourrure a le plus de valeur et qui porte spécialement le nom de *petit-gris*, est en hiver seulement, d'un gris d'ardoise piqueté de blanchâtre, chaque poil étant marqué d'anneaux alternativement gris de souris et gris blanchâtre. A partir des bords de l'Oby jusqu'au Jénisseï, sa taille devient plus grande et son pelage d'un gris plus argenté; depuis le Jénisseï jusqu'à l'Angara, sa fourrure est moins épaisse et d'une teinte plus obscure. On prend les ecureuils avec de petites trapes amorcées avec un morceau de poisson sec, jamais de viande, ni de poisson frais; cette chasse se fait depuis le commencement de mars, jusqu'au milieu d'avril, surtout dans les forêts des environs d'Oust-Kout, où ces petits animaux sont très-communs.

Le renard bleu ou isatis est plus grand sur les bords du Jénisseï et du Charanga que dans toute autre partie de la Sibérie. Nous autres Sibériens nous le nommons *perez*, les Finois *nauli*, et les Lapons *nyal*. Cet animal a beaucoup d'analogie avec le renard, dont peut-être n'est-il qu'une espèce particulière. Son pelage est fort long, très-fourré, très-moelleux, presque semblable à de la laine, mais non crépu, tantôt d'un cendré foncé, tantôt blanc; il a le bout du museau noir et le dessous des doigts garnis de poils. On le trouve sur tout le littoral de la mer glaciale et des fleuves qui s'y jettent. Il se plaît dans les pays déboisés et découverts, sur les montagnes nues où il creuse son terrier. Comme tous les renards, il est rempli de ruse, de hardiesse, et enclin à la rapine; sans cesse il est occupé pendant les nuits à fureter dans la campagne pour s'emparer des lièvres, des lagopèdes ou perdrix blanches, et des petits mammifères, dont il se nourrit. Il ne craint pas l'eau et s'enfonce parfois dans les joncs des marais pour y saisir des oies et des canards. Quand les isatis ont épuisé le gibier d'une contrée, ils se réunissent et émigrent en troupe pour aller chercher un pays plus favorable à la chasse; ils ne reviennent guère dans leur terre natale qu'an bout de trois ou

quatre ans. Les fourrures d'isatis ont un tel prix que s'il arrive à un habitant de s'emparer d'un ou deux petits, il les apporte chez lui et les fait allaiter par sa femme, qui se donne beaucoup de peine pour les élever jusqu'au moment de les tuer et de vendre leur peau. Les fourrures blanches sont les plus communes et les moins estimées; celles qui sont d'un gris foncé réfléchissant le cendré bleuâtre sont d'une grande valeur. Les chasseurs prennent ces carnassiers au piège, à coups de fusils, et en les chassant avec des chiens.

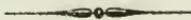
Il est encore d'autres animaux dont les peaux ont de la valeur; tels sont l'ours blanc, la loutre, le glouton, mais... Ékime, tu ne m'écoutes pas?— Si, mon oncle; vous disiez que depuis trois ans l'hiver n'a pas été rigoureux, et qu'Ivan...»

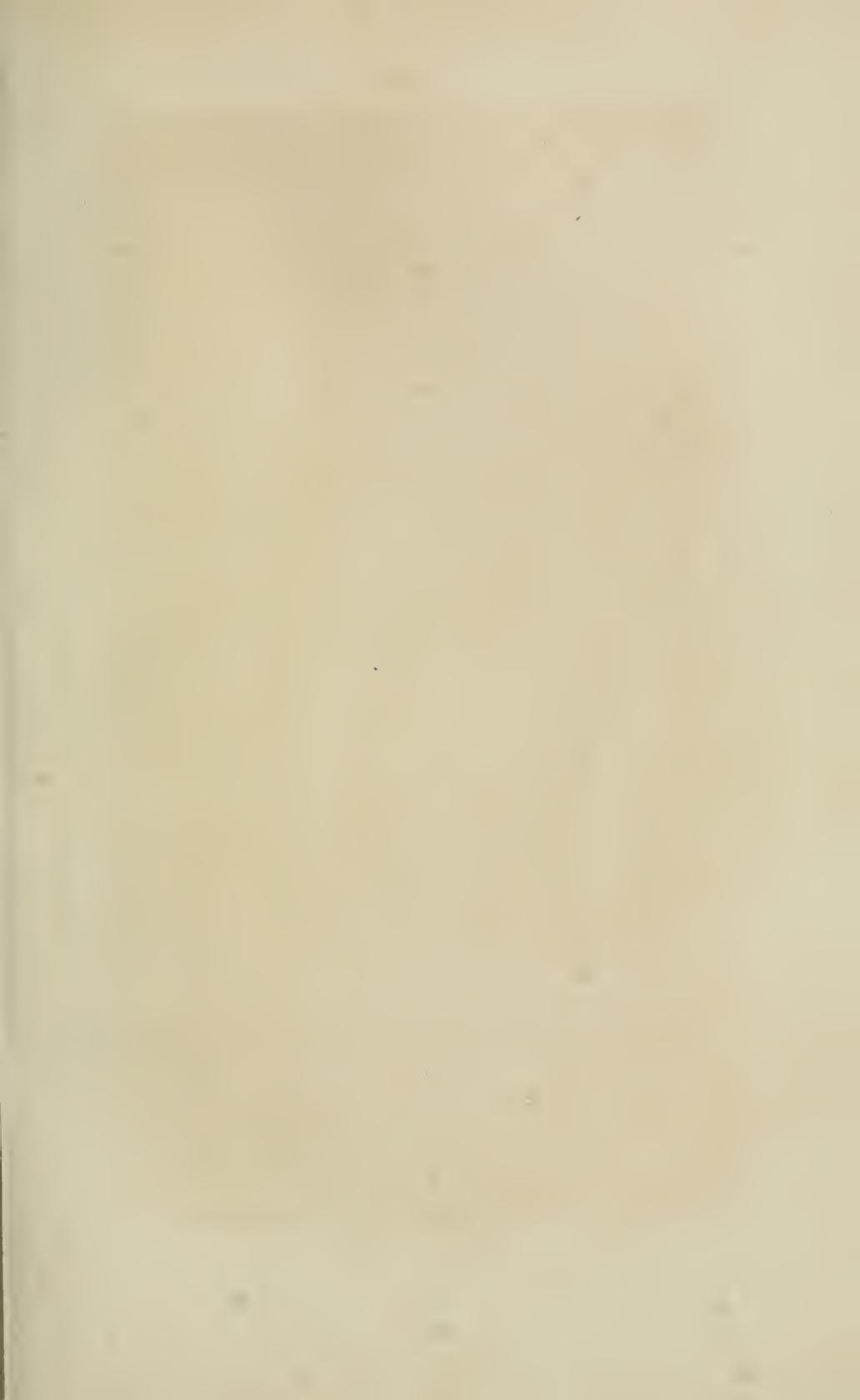
Ékime n'acheva pas, car on entendit en cet instant un tel vacarme à la porte de la jourte, que nos deux personnages restèrent saisis d'étonnement. C'était un bruit effroyable de ferraille, de sonnettes félicées, de tambour, de flûtes de roseaux, de chants et de cris aigus. Tout à coup la porte s'ouvrit et l'on vit entrer, en dansant et en faisant toutes sortes de contorsions, le chaman Kiiougingen. « Je vous l'avais bien dit, Ékime, s'écria-t-il en hurlant, je vous l'avais bien dit, car l'oiseau noir ne me trompe jamais, et le voici. — Qui? l'esprit? demanda la jeune fille. — Non, non, ce n'est pas l'esprit: c'est le grand voyageur, c'est le chasseur de royaumes, c'est...—Au nom du grand saint Nicolas, expliquez-vous. — Quoi! Ékime, ne me donnerez-vous pas cinquante copeks pour la bonne nouvelle que je vous apporte?—Je vous en supplie, de qui parlez-vous donc? — Ne me donnerez-vous pas cent copeks pour vous ramener ici Ivan Anika, qui en cherchant des zibelines, a trouvé un royaume et qui est devenu plus riche que le tzar? »

Ivan était déjà dans les bras de son père, il avait embrassé sa cousine, avait présenté à ses parents ses compagnons de voyage, et Kiiougingen continuait son affreux tintamarre: « Ékime, ne me donnerez-vous pas deux cents copeks, pour vous avoir prédit ce matin...—Ce que je t'avais dit hier en te rencontrant à mon dernier campement, ajouta Ivan en lui coupant la parole, et lui mettant une poignée de roubles dans la main. » Le Chaman serra les doigts, resta muet, et cessa d'agiter sa ferraille.

« Père, dit alors le jeune chasseur, ton exil est fini, car voilà l'ukase du tzar qui te rend tes biens et ta liberté, en échange du Kamtschatka que j'ai découvert et que je lui donne. — Je ne te comprends pas, dit le vieillard. — Rien n'est pourtant plus simple. En voyageant toujours à l'orient, j'ai traversé l'Aldan, la Kolima, et vingt autres fleuves moins considérables; je me suis enfoncé dans les monts Stonoväi, et j'en ai suivi la chaîne jusqu'aux sources de l'Anadyr. De là j'ai parcouru une vaste contrée jusqu'alors inconnue, je lui ai imposé le nom de Kamtschatka, et j'en ai pris possession au nom du tzar Ivan Basilowitz, notre gracieux souverain. Le Kamtschatka est borné au nord par la mer glaciale et le pays de Tchouktchis, à l'orient par un détroit qui le sépare de l'Amérique (le détroit de Behring) au midi par les mers de Tarrakaï et d'Okhotsk, et à l'occident par la Sibérie orientale. C'est, pour le commerce des fourrures, le plus riche pays de la terre. J'ai été assez heureux, pour rencontrer près de l'île aux Ours, un navire russe qui a bien voulu se charger d'un mémoire adressé au tzar, et j'en ai reçu la réponse la plus satisfaisante. Je possède trente peaux d'ours, soixante de gloutons, deux mille de zibelines, quinze cents d'hermines et huit cents de renards bleus. Et maintenant que je suis riche, et que nous allons retourner dans notre patrie, il ne me reste plus qu'à tenir à Ékime la promesse que je lui ai faite en partant. »

Un an après, le mariage d'Ivan et d'Ékime se célébrait dans la cathédrale de Moscow, tandis qu'une petite armée de cosaques, envoyés par le tzar, mettait à feu et à sang la Sibérie orientale et le Kamtschatka, et s'y comportaient précisément comme les Espagnols l'avaient fait en Amérique, un siècle auparavant.





Coccinelle et Violette des Bois .



Louis Lassalle del et lith.

Imp Lith de Cattier

Oh' quel bonheur, maman, une bête à bon Dieu

COCCINELLE ¹ ET VIOLETTE DES BOIS.

CONTE.

PAR MADAME FANNY RICHOMME.

Notre sagesse apprend des bêtes, les plus utiles
enseignements aux plus grandes et plus né-
cessaires parties de la vie.

MONTAIGNE.



Le génie des génies se reposait de ses grands travaux en s'amusant à façonner une foule de plantes élégantes et délicates, sur lesquelles il répandait à profusion la soie, la pourpre et l'or. Dans la corolle de leur gracieuse fleur, sa baguette habile dessinait mille traits, fondait les plus douces nuances et les opposait gracieusement les unes aux autres. Son souffle divin leur communiquait un parfum, une essence qui devenait leur âme, et, les annonçant au loin, montait ensuite vers le ciel comme un pur encens, hymne incessant, mystérieux, de la nature envers le Créateur.

Par un jeu de sa toute-puissance, le génie faisait naître une fleur, puis il créait l'insecte favori qui viendrait s'ébattre sur son feuillage ou puiser sa nourriture dans son sein. S'il avait orné la plante de mille dons, que ne faisait-il pas pour ce petit être placé d'un degré au-dessus d'elle ! il organisait à plaisir son corps délicat, y cachait un cœur, des poumons. Il lui donnait des yeux, des oreilles, enfin tous les appareils indispensables à ses besoins comme aux nôtres ; et puis il soignait sa toilette, couvrait sa robe de nacre, de diamants, d'éme-

¹ Nom de l'insecte appelé vulgairement agathe ou bête à bon Dieu.

Ne pouvant toujours renvoyer à des notes qui donneraient trop d'étendue à mon conte déjà bien long, j'avertis mes jeunes lecteurs que je n'ai rien inventé. Toutes les mœurs et habitudes des insectes dont j'ai parlé sont vraies : de sçavants naturalistes, armés de microscopes, ont décrit leur beauté, leur parure souvent imperceptibles à nos yeux. Plusieurs de ces patients historiens ont passé leur vie à étudier ce monde en miniature, et ont écrit là-dessus de gros livres fort intéressants. Puissé-je faire naître à mes lecteurs le désir de connaître le résultat de leurs travaux et de leurs recherches.

raudes ou de rubis. Des ailes de gaze et de dentelle cachées sous un manteau brillant, se développaient ensuite comme une voile légère pour le soutenir dans les airs, et les plumes élégantes posées sur sa tête lui donnaient un aspect martial et coquet à la fois.

Tels parurent presque en même temps, sous la baguette du génie, Violette des bois et Coccinelle. Violette des bois, première pensée du printemps; sa riante verdure dit à l'homme d'espérer de beaux jours, tandis que ses douces fleurs d'un bleu lilaté réfléchissent la couleur des cieus. Coccinelle, charmant insecte, que sa douceur a fait appeler *bête du bon Dieu*.

Le génie l'avait posée dans le sein de Violette des bois, et s'adressant à toutes deux: « Vous êtes bien mignonnes, cependant je vous le dis en vérité, vous formez deux des anneaux de l'immense chaîne des êtres qui remonte jusqu'à moi ! que votre petitesse vous rende humbles; mais en songeant que vous êtes nécessaires à l'ensemble de mon grand œuvre, soyez fières et bénissez le génie de la création. Dans la nature où je vous lance, vous rencontrerez des êtres plus grands et plus parfaits que vous, mais il en est aussi de moins complets et de plus chétifs. Parmi ceux que ma sagesse doua d'une organisation différente, s'il s'en trouvait d'assez sots pour vous montrer du mépris, dites-leur, glorieuses de la source d'où vous sortez: « Regardez notre admirable structure, n'y trouvez-vous pas un reflet de la toute-puissance du génie des génies? Si vous croyez valoir plus que nous, c'est que vous êtes meilleurs apparemment, car c'est ainsi que le maître classe nos espèces. » Violette et Coccinelle profitez de mes dons chacune à votre manière. Que pendant le jour les rayons de mon soleil viennent vous réjouir. Que la nuit, la rosée vous abreuve... mais toutes deux rappelez-vous ce que j'ai dit à toutes mes créatures. Ce n'est pas tout de naitre, chacun doit apporter sa pierre à l'édifice que je construis, faire un peu de bien, se soumettre à la loi qui régit l'univers et dont moi seul je garde le secret, vous êtes trop jeunes pour le comprendre. Et le génie remontant majestueusement dans les cieus se perdit au milieu des mondes et des étoiles. »

Violette des bois s'épanouissait à la tiè le haleine d'avril, et

Coccinelle, écartant avec précaution les élytres¹ de sa cuirasse de rubis, essayait, toute craintive, ses petites ailes transparentes, trop faibles encore pour qu'elle osât s'y fier. « Attends un peu, ma sœur, lui dit Violette des bois, ne te risque pas trop tôt dans les airs ; moi que le génie a fixée sur le sol, je suis effrayée de ton audace... qui te presse ? Vois ce globe de feu qui monte sur l'horizon ; sa chaleur déjà se fait sentir, bientôt elle séchera tes ailes et leur donnera de la force ; alors tu pourras t'élever ; en attendant reste auprès de moi, car je t'aime, vois-tu ? et, quoique nous soyons d'une espèce différente, puisque le génie nous a créés ensemble, c'est qu'il voulait que nous fussions unies. — Merci, merci, ma sœur ! et moi aussi je t'aime, répondit Coccinelle ; je n'ai qu'un regret, c'est que le génie t'ait privée des ailes qu'il m'a données ; tu ne pourras me suivre dans l'espace, toujours là sur la terre, c'est bien monotone... — Que veux-tu ! le génie l'a réglé ainsi... d'ailleurs il m'a inspiré les goûts de ma position, et je me plais à la place qu'il m'a assignée ; et puis, vois-tu, si je n'ai pas tes plaisirs, je ne courrai pas tes dangers, tout est compensé, peut-être... »

Le génie tout occupé de régler les mouvements d'une comète qui allait prendre sa course au travers des mondes, des soleils et des étoiles, entendit cependant Violette des bois et Coccinelle ; de même que l'œil de sa toute-puissance embrasse tout à la fois, son oreille attentive perçoit en même temps le moindre soupir de la plus infime de ses créatures, comme l'harmonieux concert que forment entre elles les sphères célestes. Sa voix perça l'immensité des cieux, et vint ainsi qu'une douce et lointaine musique, mourir aux oreilles de Coccinelle et de Violette des bois. « Tu as raison, dit-il à celle-ci, et, puisque tu as entrevu une partie de la vérité, je veux te la faire entièrement comprendre : comme tu ne devais pas quitter cette place, je te l'ai rendue agréable et commode ; l'ombrage de ce grand chêne te protégera contre les ardeurs du midi ; et la rosée conservée par son feuillage, viendra plus abondante soir et matin te rafraîchir. Dans ma sollicitude, je n'oublie

¹ Nom de l'étui dur et brillant qui protège les ailes de plusieurs insectes.

aucun des êtres que j'ai formés : un père ne peut vouloir que le bien de ses enfants. Si jamais vous veniez à en douter, suspendez votre jugement... Toi, Coccinelle, n'abuse pas du don que je t'ai fait, il a ses dangers, de même que la vie tranquille de Violette des bois aura ses douceurs. » Et les derniers accents de la voix du génie s'évanouirent dans l'air, comme le son lointain de la cloche du soir.

« Eh bien ! ma sœur, vaudras-tu encore me quitter ? Tu viens d'entendre le génie, le don que tu as reçu n'est pas sans danger. — Que veux-tu ! c'est ma destinée, et je l'avoue, je brûle de l'accomplir ! Cependant console-toi ; tu me verras le soir demander un abri à ton feuillage, et puisque tu es enchaînée à la même place, par mes récits je saurai te réjouir. » Elle ajouta ces vers que le génie lui inspira sans doute :

Je reviendrai dans peu conter de point en point
 Mes aventures à mon frère ;
 Je le désennuirai. Quiconque ne voit guère
 N'a guère à dire aussi. Mon voyage peint
 Vous sera d'un plaisir extrême.
 Je dirai : j'étais là ; telle chose m'avint ;
 Vous y croirez être vous-même¹.

Violette des bois soupira, et Coccinelle, après l'avoir embrassée tendrement, tira ses petites ailes de leur étui de corail, les développa, bourdonna un instant et prit enfin sa volée. Oh ! comme elle était heureuse en se balançant dans les airs qui la berçaient mollement ! ils la portèrent jusque sur un amandier fleuri où elle fit un léger déjeuner dans le suc de ses fleurs. Ensuite elle voleta d'ici, de là, admirant tantôt une plante, tantôt un arbuste ; se mirant dans une goutte de rosée ; puis, reprenant sa course vagabonde, elle découvrit de nouvelles merveilles.

Tant d'exercice lui ayant donné de l'appétit, elle se mit à la chasse de son dîner. Elle s'abattit sur un rosier où les pucerons ne manquaient pas, et ce gibier, dont son instinct la rendait friande, lui fit venir l'eau à la bouche. Coccinelle n'allait pas seule à la provision ; une procession de fourmis

¹ La Fontaine, les *Deux Pigeons*.

couvrait toutes les branches du rosier; ces insectes pacifiques et intelligents n'en voulaient point à la vie des pucerons, ils n'en attendaient qu'une goutte de lait et la leur demandaient avec force cajoleries. Ils flattant de leurs antennes¹.

Coccinelle aurait pu, comme elles, prier poliment les pucerons de lui accorder une goutte de lait pour son diner, mais ce repas lui parut trop frugal. Je ne sais, pensa-t-elle, pourquoi je ferais si maigre chère, je ne suis point en carême, et messieurs les pucerons fourniront la viande de ma table. Cela dit, elle se plaça en embuscade pour saisir sa proie quand les fourmis se seraient éloignées; celles-ci faisant bonne sentinelle auprès de leurs troupeaux, surent déjouer les projets hostiles de Coccinelle qui, pour avoir été trop gourmande, se vit bien près de rester à jeun: force lui fut de chercher une autre proie. En furetant çà et là, elle aperçoit dans une touffe d'herbe un énorme et gras puceron faisant un somme au soleil; Coccinelle de fondre sur l'imprudent qui, sans défense que ses ailes impuissantes, allait devenir sa victime, lorsqu'une vieille fourmi qui avait perdu deux pattes à la guerre et se trainait sur le sol avec bien de la peine, s'écrie: Ne le tuez pas! ne le tuez pas, je vous en prie! c'est tout mon bien, c'est ma mère nourrice, sans lui que deviendrais-je?... Je ne puis aller bien loin à la provision, et c'est à son lait que je dois mon existence. Vous avez des ailes, elles peuvent vous porter dans le calice des plus belles fleurs, laissez-moi donc mon puceron!

— Vieille radoteuse, reprit durement Coccinelle, sais-tu bien que je suis à jeun depuis ce matin? — Prenez, répond la fourmi, tout le lait de mon puceron, je jeûnerai jusqu'à ce soir; mais au moins je conserverai mon ami, mon soutien... — Crois-tu donc que ta vie soit bien nécessaire? tu es vieille, infirme, tu ne peux servir à rien, tandis que moi, jeune et brillante, j'ai une longue carrière à fournir. — Tu as, il est vrai, de plus que moi, dit modestement la fourmi, jeunesse et beauté; mais, crois-moi, la jeunesse et la beauté passent bien

¹ Les pucerons sont les vaches à lait de plusieurs espèces de fourmis; celles-ci vont même jusqu'à les réunir en troupeaux et les gardent jalousement dans leurs demeures, où elles les nourrissent pour se nourrir à leur tour de l'espèce de lait que renferme le corps de ces insectes.

vite, et l'expérience est ce qui reste à mon âge. Je puis, si tu le veux, te faire part de ce que j'ai acquis avec le temps ; je te dirai : « Coccinelle, *le soleil du matin ne dure pas tout le jour* ; sois donc bonne, fais-toi des amis qui te consoleront de vieillir... et ne me prive pas du seul qui me reste... » — Assez comme ça de sermon, répliqua Coccinelle ; et, puisque tu aimes les proverbes, rappelle-toi que : *ventre affamé n'a point d'oreilles...* soudain d'un coup de dents le puceron fut étendu sans vie, et la pauvre fourmi alla dans le sable cacher sa douleur et sa misère.

Coccinelle après avoir en gourmet savouré son repas, se dit : Si j'offrais une part de ce qui reste à cette pleurnicheuse... j'ai diné à mon appétit et je puis me faire honneur à bon marché. — Hé ! la vieille, s'il vous était agréable de prendre place au festin ? — Moi, dit en sanglotant la pauvre fourmi ; que j'aie porter une dent meurtrière sur celui qui me nourrissait de son lait savoureux, qui partageait ma solitude, qui me la rendait douce... Ah ! je mourrais de faim auprès... Ne vous occupez pas de moi : j'espère que bientôt j'irai le rejoindre, car je n'ai plus longtemps à souffrir... vous qui avez si peu de pitié, puissiez-vous ne point connaître une peine aussi amère que celle que vous m'avez causée : *la punition est boiteuse, mais elle arrive.* — Savez-vous, la vieille, que vous êtes un vrai Sancho Pança, avec vos proverbes, mais cela ne parviendra pas à m'ôter l'appétit, et, puisque vous refusez mon invitation, je croquerai tout, ce sera comme on dit : autant de pris sur l'ennemi. » Cela dit, elle recommença à manger de plus belle, au risque de se donner une indigestion.

Après un bon dîner, l'on éprouve le besoin de la promenade, et Coccinelle s'élança en tourbillonnant à travers les airs, y faisant mille tours et détours, mille évolutions.

La promenade est un agréable passe-temps, mais on se lasse à la fin ; et courir seule est triste chose. Si l'on voit un site riant, une belle fleur, on aime à les montrer à un autre ; le plaisir double de prix à être partagé. Coccinelle commençait à s'ennuyer. « Si je retournais près de Violette des bois, pensait-elle, je lui conteraient tout ce que j'ai vu aujourd'hui. » Elle s'arrêta en songeant qu'elle n'oserait peut-être pas lui

parler de la principale action de sa journée. Violette des bois, reprit-elle, est une bonne sœur, je l'aime certainement ; mais, attachée au lieu de sa naissance, par une volonté immuable, elle ne peut avoir que des idées bien rétrécies... il me faut une amie de mon espèce, qui puisse avec moi parcourir mon domaine aérien. D'ailleurs, son tempérament pacifique ne lui permettrait peut-être pas de comprendre que le génie m'a organisée pour manger les pucerons et autre bétail de ce genre ; qu'ainsi je n'ai pas commis un crime en suivant les appétits qu'il m'a donnés. En dépit de ce judicieux raisonnement, une voix secrète murmurait en elle : Si tu avais été à la place de la fourmi, trouverais-tu qu'elle eût bien fait en agissant comme toi?... tu as été égoïste et cruelle ! avec un peu de travail tu pouvais trouver à te nourrir sans enlever le gagnepain de la vieille fourmi. Si tu as obéi à la loi de la nature qui t'a faite carnassière, tu as désobéi à une autre loi plus impérieuse encore, celle qui veut que toutes les créatures s'entraident... »

Pour faire trêve à ses reproches intérieurs, Coccinelle reprit son vol afin d'aller en quête d'une amie ayant ses goûts et ses inclinations, ce qui veut dire, assez indulgente et facile de principes pour lui passer ses défauts. Elle rencontra une foule d'insectes de mille formes, de mille couleurs, aucun ne lui ressemblait absolument. « Quoi ! s'écria-t-elle, je ne trouve pas ma pareille?... Vraiment on croirait que le génie, ayant épuisé en moi les ressources de son art, a voulu que je fusse seule de mon espèce ; en effet, plus je m'analyse et plus je me trouve de perfections : mon petit corps rond comme une demi-sphère est paré avec luxe et délicatesse, le maître n'y a rien épargné. Sur chacune des élytres qui composent ma cuirasse aux vives couleurs, il a dessiné trois points noirs disposés en triangle, un autre, vers la tête, à la naissance des élytres. Sous cet abri protecteur et brillant se cachent mes ailes transparentes, et le travail admirable des plus belles dentelles ne peut leur être comparé. Ma petite tête est coiffée d'antennes déliées qui se terminent par une massue menaçante. Mon organisation intérieure, toute petite que je suis, est complète : j'ai des dents pour déchirer et broyer la chair nécessaire à mon existence, et pour ma

défense, je suis pourvue d'un poison que je puis faire sortir des jointures de mes genoux et dont l'odeur seule écarte mes ennemis, tandis que cette matière gluante me sert aussi à arrêter ma proie. Indépendamment de mes ailes, qui me portent dans l'air, n'ai-je pas encore six pattes armées même de crochets et d'ongles¹? En vérité! je n'ai rien à envier à aucune créature; il en est plus d'une sans doute, qui doit me voir avec jalousie.

Que je plains, par exemple, ce pauvre petit cloporte avec sa triste et modeste robe grise; on dirait à le voir, qu'il craint l'éclat de la lumière; en effet, le grand jour ne lui est guère favorable; à quoi pensait donc le génie quand il créa son espèce?... Je ne voudrais pas être à la place de ce misérable insecte!

Coccinelle disait ces mots en se promenant sur la verte palissade qui entourait un carré de fleurs, lorsqu'une jeune enfant, s'approchant avec vivacité, s'écrie: « Oh! quel bonheur, maman, *une bête à bon Dieu!*... » et l'enfant de s'en emparer avant qu'elle eût eu le temps de déployer ses ailes pour lui échapper.

En passant rapidement sa main sur la balustrade pour enlever l'insecte, l'enfant avait pris en même temps le pauvre cloporte qui venait d'exciter la dédaigneuse pitié de Coccinelle. « Double capture! s'écrie le conquérant, mais je n'en veux que moitié. Va, ajouta-t-il en plaçant délicatement le modeste cloporte sur un morceau de vieux bois en décomposition, va manger mon petit *porcelet de saint Antoine*²; dans ta frayeur tu t'es déjà roulé comme une boule; rassure-toi, tu n'es pas assez agréable pour que je désire te garder, et tu es trop innocent pour que je te déclare la guerre: va donc en paix retrouver tes nombreux petits qui s'agitent dans la moisissure, sans doute qu'ils s'aperçoivent de ta disparition et croient t'avoir perdu sans retour, je te rends à leurs vœux!... » et le cloporte en liberté rentra promptement dans son trou. L'enfant charmant qui s'était emparé de Coccinelle ne voulait

¹ Vue au microscope, la Coccinelle présente ces différents caractères.

² Un des noms vulgaires de ce crustacé.

point lui faire de mal ; il aimait trop sa petite Agathe, sa jolie bête à bon Dieu ; il lui donna pour palais une boîte de cristal, pour lit des feuilles de roses, et pour nourriture le pollen¹ des fleurs. Mais le plus splendide des palais, quand on n'en peut sortir, n'est jamais qu'une prison ; l'on y dort mal, fut-ce même sur un lit de roses, et l'on y mange encore moins : ayez donc de l'appétit privé de l'air de la liberté ! Blottie au fond de sa boîte, la pauvrete réfléchissait sérieusement pour la première fois ; si ce sont-là, pensait-elle, les bénéfices d'une jolie figure, ils sont peu désirables... mieux vaut cent fois la médiocrité !

Son innocent ravisseur, la voyant sans mouvement, la crut morte et implora pour son Agathe chérie le secours de sa mère ; celle-ci lui conseille en souriant d'ouvrir la boîte au soleil pour ranimer l'insecte. L'enfant s'empresse d'obéir, et Coccinelle fait un mouvement ; l'enfant saute de joie, mais avant qu'il eût eu le temps de l'arrêter, la prisonnière fuyait à tire d'aile les délices du palais de cristal ; elle ne respira que lorsqu'elle ne vit plus l'auteur de sa captivité.

La jeunesse est oublieuse ; un rayon de soleil, le parfum d'une fleur, le murmure de l'eau, le frémissement de l'air, en voilà plus qu'il ne faut pour effacer le souvenir de ses peines. Coccinelle ne songeait plus au passé, il était déjà si loin ! Un harmonieux bourdonnement attire son attention sur une foule d'insectes qui voltigeaient près d'un buisson de lilas. Parmi eux Coccinelle peut-être trouvera-t-elle une amie. Un de ces individus s'était arrêté sur une grappe de fleurs, elle peut le considérer tout à loisir, tant il paraissait affairé. Il portait avec dignité sa tête velue coiffée de deux antennes ; sa robe de velours noir, était horizontalement rayée de bandes d'or, et de ses épaules partaient deux ailes diaphanes qui voilaient son corsage pincé et ses formes rondelettes. Coccinelle s'en approcha courtoisement et lui demanda la permission de partager sa promenade.

« Ce serait avec plaisir, lui répondit l'abeille, car c'en était une ; mais notre reine m'a donné ma tâche, il faut que je

¹ Poussière jaune qui couronne les étamines d'une fleur et féconde sa graine.

recueille une certaine quantité de miel, et je n'ai pas un instant à perdre jusqu'à l'heure marquée pour rentrer à la ruche et relever celles de mes compagnes qui sont de faction. — Alors sans doute vous vous reposerez et je pourrais, si vous me le permettez, aller vous faire une visite, dit gracieusement Coccinelle. — Me reposer ! dites plutôt qu'alors n'attend une tâche beaucoup plus fatigante : arranger la récolte dans les magasins, nétoyer les galeries et les cellules de la ruche, achever les travaux de construction ; car notre jeune reine vient de se marier et bientôt sans doute nous aurons de nombreux enfants à élever, à nourrir, il faut donc que leurs chambres et leurs berceaux soient prêts. — Et quels sont vos plaisirs ? dans tout ce que vous venez de me dire je ne vois que du travail. — Remplir un devoir n'est-ce pas un plaisir ? — J'en conviens... cependant un peu de loisir est nécessaire... — Eh bien ! mon occupation actuelle n'est-elle pas un vrai délassement ? Et notre promenade pour avoir un but utile en est-elle moins intéressante ? Je m'oublie à causer avec vous. Adieu. J'espère cependant vous rencontrer quelquefois dans mes courses, » et tout en causant l'abeille diligente allongeait une petite trompe qu'elle plongeait dans le calice des fleurs pour y recueillir le miel ; puis, se roulant au milieu de leurs pétales, elle chargeait le duvet de son corps et de ses pattes du pollen qui devait servir à fabriquer la cire dont ces laborieux industriels construisent les parois de leur demeure.

Coccinelle avait vu, sans trop de regret, partir l'abeille ; une amie aussi occupée n'était pas son fait, les avantages du travail lui offrant peu de charmes. Toujours poussée par son humeur aventureuse, elle se rapproche de la terre et voit deux insectes voletant l'un autour de l'autre dans de joyeux ébats. Ils montaient et descendaient rapidement dans cette poussière dorée qu'éclaire un rayon de soleil ; le frémissement de leurs ailes murmurait leur bonheur et servait à marquer la mesure de l'espèce de galop qu'ils dansaient avec ivresse. On eût dit qu'ils craignaient de ne pouvoir jouir longtemps de la lumière et de l'espace.

Coccinelle s'approcha d'eux pour les considérer, espérant avoir rencontré enfin une société agréable et en rapport avec

ses goûts. En les examinant de plus près, elle leur trouva une grande ressemblance avec la fourmi; c'était bien la même tête, le même corsage; cependant la taille élancée avait plus d'élégance, les couleurs de la robe plus d'éclat, et ce qui achevait de marquer la différence, c'étaient de belles ailes transparentes qui complétaient leur parure. Coccinelle hésitait à les approcher, leur ressemblance avec la fourmi, et le souvenir de sa dureté envers elle l'enchaînaient à la même place; mais l'air engageant des deux individus, le désir de prendre part à leurs divertissements la déterminent à les aborder; elle leur demande poliment la permission de former avec eux une ronde joyeuse. Accueillie par l'heureux couple avec une grâce charmante, tous trois allaient commencer une danse nouvelle, lorsqu'une des fourmis regardant le soleil qui baissait sur l'horizon, s'arrête et dit avec tristesse :

« Mes amis, il faut nous séparer; il est passé le temps des plaisirs... — Que dites-vous? interrompt Coccinelle; jeune et vive, qui pourrait?... — Le génie, répond la fourmi, ne m'a pas fait seulement pour la danse et la gaieté : ces délasséments, le partage de la jeunesse, j'en ai joui; il faut maintenant songer à remplir ma tâche. Une vie nouvelle se prépare pour moi, je dois être mère, et voilà le moment de remplir ma destinée. Mais si je renonce aux félicités bruyantes, ne me plaignez pas trop, car la prévoyance du génie a attaché de nouvelles jouissances à l'accomplissement de mes nouveaux devoirs; et, pour n'avoir aucun prétexte de revenir aux délices de ma vie passée, je sacrifie les ailes qui formaient ma parure et me portaient à la dissipation... — Qu'allez-vous faire! lui dit Coccinelle, renoncer à vos ailes?... — Il le faut bien; si je les conservais, à mon retour dans la fourmière, elles me seraient arrachées par mes compagnes les travailleuses. — Oh! les cruelles!... et vous consentiriez à retourner parmi ces mégères? — Certainement, c'est pour cela que je commence à me débarrasser de la seule cause de mésintelligence qui pourrait exister entre nous. D'ailleurs mes compagnes ne sont pas si méchantes que vous pourriez le croire; dès mon enfance elles m'ont entourée des plus tendres soins; elles m'ont nourrie, elles ont travaillé pour moi, et quand

mes ailes sont venues, elles m'ont, sans jalousie, lancée dans le monde, et cependant, par leur nature, destinées au travail, elles ne doivent jamais connaître les douceurs dont j'ai goûté. A mon retour auprès d'elles chacun me fêtera, me servira, et cette tendre sollicitude s'étendra jusqu'à mes enfants. Je dois donc, afin de ne leur laisser aucun doute sur ma conversion, consommer le sacrifice qui vous étonne. » Cela dit, la fourmi courageusement, passe et repasse ses pattes sur ses ailes, les soulève en sens contraire, les ébranle jusqu'à ce qu'elle les ait déracinées²; puis, disant encore adieu à ses amis, reprend le chemin de la fourmilière.

Le compagnon de ses plaisirs ne pouvait la suivre, car n'ayant pas comme elle de charge à remplir dans la république, on n'y tolérerait pas son inutilité. Il s'éloigna donc et alla cacher sa tristesse dont bientôt il devait mourir.

Coccinelle, tout émue de tant de résignation, voulut accompagner sa nouvelle amie; elles causaient encore lorsque plusieurs fourmis sans aile vinrent chercher leur compagne et la forcèrent de rentrer au gîte.

Restée seule et rêveuse, Coccinelle remonta sur un rosier; elle errait çà et là, sans projet, sans but, quand elle se trouve arrêtée par un réseau diaphane suspendu comme un voile léger entre deux rameaux de l'arbuste. En examinant la régularité de cet admirable travail, elle touche étourdiment un des fils déliés qui le composent; aussitôt un insecte vorace, courant avec adresse sur ce léger tissu, s'élance sur elle et forme autour de sa victime mille tours de la soie qu'il dévide avec une agilité sans égale. En vain Coccinelle l'implore et demande merci; l'araignée, car c'en était une, lui répond durement : « Ma belle, depuis ce matin j'attends une proie, et vous avez beau n'être pour moi qu'un assez triste gibier, il faut bien que je m'en contente, car j'ai grand appétit. — Si vous vouliez me laisser la vie, dit en tremblant Coccinelle, je vous aiderais à trouver mieux... — A d'autres, ma belle, je ne suis pas si folle d'abandonner le certain pour l'incertain. » Et l'araignée allait la percer de ses dents aiguës, lorsqu'un moineau fondit sur l'araignée dont il ne fit qu'une bouchée. Son mouvement avait été si rapide que la toile percée de part en part laissa passer

Coccinelle, qui tomba sur le gazon tout emmaillottée encore dans les fils gluants de l'insecte carnassier. Elle eut grand-peine à s'en débarrasser. Elle y parvint pourtant. Et tout émue de la peur qu'elle venait d'éprouver, elle se réfugia sous une touffe d'herbe. Levant les yeux vers le ciel elle remercia le génie du libérateur qu'il lui avait envoyé; alors seulement elle s'aperçut avec effroi que le globe brillant qui semait la lumière, était près de disparaître derrière l'horizon. La douce influence de sa chaleur avait fait place à une humidité froide qui pénétrait Coccinelle; un frisson la saisit. « Serais-je déjà sur la fin de ma carrière? pensa-t-elle; ce beau soleil emportant avec lui le jour et la chaleur emporterait-il aussi la vie? mes yeux s'appesantissent, je suis tout engourdie... » et Coccinelle pour la première fois depuis qu'elle était au monde s'endormit...

Un voile sombre que n'éclairaient pas même les étoiles enveloppait encore la nature lorsque Coccinelle s'éveilla. « Eh! quoi, s'écria-t-elle avec ivresse, je respire, je vis encore!... Béni soit mille fois le génie qui me permet de jouir de ses dons; de contempler... Que dis-je mes yeux ne perçoivent plus les objets... mes pieds, il est vrai, parcourent le sol, mes mains touchent l'herbe qui m'abrite, mais je ne vois plus toutes ces choses qui ce matin me paraissaient si belles! ô génie, m'aurais-tu donc privé de la plus précieuse des facultés, celle qui nous met en rapport avec toute la création... Qu'ai-je fait pour un tel châtement?» et sa mémoire ou plutôt sa conscience lui rappela le proverbe de la fourmi : « La punition est boiteuse, mais elle arrive. » Toute confuse, elle cessa de se plaindre, car le repentir pénétrait dans son cœur. Si j'avais été bonne envers la fourmi, son expérience m'aurait appris ce que j'ignore. Elle disait vrai : « *Le soleil du matin ne dure pas tout le jour.* » Reviendra-t-il jamais ce beau soleil?... Et s'il ne doit plus revenir comment faire pour pourvoir à mon existence?... Elle parlait encore lorsque la fenêtre d'une élégante maison s'ouvrant avec fracas donna passage à une éclatante lumière qui arriva jusqu'aux yeux de Coccinelle. « O génie, vous avez eu pitié de ma plainte, s'écria-t-elle; » et tout heureuse elle s'élança dans l'air, se dirigeant du côté de ce groupe de flammes qui lui per-

met de distinguer de nouveau les objets. Elle voltigeait à l'entour, réchauffant à sa chaleur ses membres encore tout engourdis par la rosée de la nuit. Tout à coup une horrible douleur la saisit, elle tombe... ses petites ailes s'étaient brûlées à l'une des nombreuses bougies d'un lustre.

Quand elle reprit le sentiment elle se trouva de nouveau dans la boîte de cristal où le matin elle avait été prisonnière. Une vive souffrance lui ôtait jusqu'au désir de changer de place. « Maman, elle est morte, dit l'enfant qui l'avait recueillie. — Oui, répondit la mère, elle a été imprudente, elle s'est brûlée... — Oh! répliqua l'enfant avec tendresse, elle n'avait pas une bonne maman pour la guider, l'avertir... Pauvre petite Agathe!... Maman, demain je la porterai dans le jardin, je la poserai sur les fleurs; peut-être que le grand air la ranimera comme ce matin. — Peut-être, mon enfant. — Que je voudrais être à demain! »

Le lendemain, à l'heure de la promenade, le jeune enfant cherchait avec sollicitude une bonne place pour sa gentille Agathe. Aucune ne lui paraissait favorable. Là, trop d'ombre; ici trop de soleil ou pas assez de fleurs. Enfin il s'était arrêté au pied d'un chêne majestueux; des tapis de violettes et d'hépatiques couvraient la terre, l'air imprégné de leurs balsamiques senteurs pénétrait à la fois tous les sens. L'enfant joyeux comme la nature, ouvre sa boîte de cristal, et prenant avec délicatesse le malheureux insecte privé de ses ailes, le dépose dans le calice d'une violette; ô bonheur! c'était l'amie, la sœur de Coccinelle!!!

Depuis longtemps l'enfant et la mère avaient disparu; Violette des bois et Coccinelle tout à la joie de se revoir, ne pouvaient se lasser de se le dire. La paisible et douce fleur avait entendu déjà bien des fois le récit des aventures et des malheurs de son imprudente amie. Coccinelle, éclairée par ses épreuves, ne s'épargnait point. Elle parla sévèrement d'elle et de ses torts, et reconnut qu'une première faute peut influencer toute la vie. « Que tu es heureuse, ma sœur, dit-elle à la violette, je te retrouve plus fraîche qu'hier, et moi, vois-tu, je n'ai plus cette parure dont j'étais si vaine... J'ai perdu par ma faute la plus belle des facultés, celle de pouvoir à mon gré

parcourir l'espace!... Que faire de la vie maintenant?... — Je conçois ta peine, ma sœur, et je n'ose te citer mon exemple, car je sais bien que le génie en te créant t'avait marqué une autre destinée. Mais, puisque ton imprudence t'a privée des moyens de l'accomplir, je t'offre mes consolations. Ne me quitte plus, tu puiseras dans mon calice du sucre pour te nourrir; je partagerai avec toi la goutte de rosée qui me désaltère, et, lorsque grondera l'orage, que la pluie inondera le sol, mes feuilles te serviront d'abri : crois-moi, ma vie tranquille et sédentaire a ses charmes.

Pendant que tu achetais bien cher l'expérience, dans la méditation et dans le calme, j'apprenais à comprendre les vues du génie de la création. Ma sœur, comme tu as déjà pu t'en convaincre, chacun de nous a sa tâche à remplir. Le travail sous quelque forme qu'il se présente, est une loi pour tous les êtres. Moi, qui peut-être te parais oisive, j'élabore dans mon sein cette poussière sucrée qui entrera dans la composition du miel de l'abeille et dont bien d'autres insectes viendront chercher leur part. Plus tard, ma graine, fécondée par cette divine nourriture, assurera l'avenir de mon espèce. Regarde, déjà mes nombreuses filles couvrent la terre, le parfum que nous exhalons purifie l'air vicié par l'hiver; cet air bienfaisant gonfle, dilate, vivifie les poumons de tous les êtres et régénère leur existence : tu vois bien que je ne suis pas inutile. Toi, Coccinelle, j'ignore, il est vrai, les vues du génie à ton égard, mais sois sûre que tu as aussi des obligations à remplir.

— Hélas! dit Coccinelle, j'en ai par ma faute perdu les moyens, il ne me reste qu'à végéter encore quelques jours par ta bonté et puis mourir.

— Pas encore! » dit le génie, qui soudain parut dans les airs...

Pour se mettre à la portée de ses petites créatures, il avait pris une forme délicate et mignonne; son char était une tulipe traînée par des papillons, et des milliers d'insectes de toutes formes battaient des ailes autour de lui, secouaient des arbres une pluie de fleurs. Sur la tête du génie brillait une céleste flamme, sa main tenait une baguette légère, il l'éleva en

l'air : « Approche, Coccinelle, dit-il à l'insecte confus, tu as mal employé le matin de ta vie, je te pardonne, j'avais oublié de te donner une mère !... Cependant je t'ôte pour un temps ces ailes qui t'ont perdue. Avant d'être insecte parfait, il faut épeeler la vie. Sois donc Larve¹ une saison, rampe d'abord péniblement sur la terre ; puis, quand viendra la froidure, file ton linceul ; retire-toi dans ta coque et attends avec confiance que je te rende la vie. Lorsque le printemps renaîtra pour la seconde fois, quand Violette des bois reprendra sa fraîche parure, toi, avec ma permission, tu perceras ta coque, tu sortiras de ton tombeau belle et légère comme au moment où je t'ai donné l'être. Jouis alors des bienfaits que je prodigue à toutes les créatures, mais rappelle-toi que tu n'es pas faite pour toi seule ; tu dois rendre à d'autres² le bonheur que je te donne ; travaille pour ta famille en t'oubliant toi-même ; c'est ainsi que tu obéiras à mes lois. »

A la voix du génie, Coccinelle perdant chaque pièce de sa cuirasse brillante, vit son petit corps si rond et si gracieux s'allonger, devenir mou et velu, de couleur terne ; son dos se garnit de plaques écailleuses et ses six pattes raccourcies la faisaient marcher en rampant ; enfin d'insecte ailé elle prit l'aspect d'une chenille de la moins brillante et de la plus petite espèce. La métamorphose était cruelle, mais Coccinelle dut se soumettre, et confiante dans l'avenir promis par le génie, ce fut sans regret que, vers l'automne, elle s'enveloppa dans le linceul où elle devait, à la saison nouvelle, se transformer en insecte parfait.

¹ Premier état de l'insecte sortant de l'œuf avant qu'il ait ses ailes.

Jacques Amyot .



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

Adieu, ma mère !... nous nous reverrons bientôt, si le Ciel me vient en aide . . .

JACQUÈS AMYOT, LE FILS DU BUCHERON.

PAR M. GU TAVE DES ESSARDS.



O vous! mes enfants, que le ciel a comblés de ses dons, vous qu'il a fait naître dans l'aisance, vous ignorez combien autour de vous il y a de misère et de désespoir! vous ne savez pas tout ce qu'il y a de douleurs que rien ne vient adoucir, pas même l'espérance!

Et cependant, ingrats, vous vous plaignez, vous murmurez parfois contre la Providence.

Oh! vous n'avez pas vu ces visages pâles, amaigris par la faim, contractés par le froid, décomposés par la souffrance! vous n'avez pas vu ces pauvres enfants essayant de se réchauffer contre le sein glacé de leur mère, à laquelle ils n'ont plus la force de demander un morceau de pain.

Oui... un peu de ce pain que vous laissez tomber de votre table les rendrait à la vie... et ils ne l'ont pas!

Remerciez donc le ciel, mes enfants, tous les jours, à toutes les heures de votre existence, et montrez-vous dignes de ses bienfaits par votre bonne conduite.

Secourez ceux qui sont pauvres, consolez ceux qui souffrent; venez en aide à tous les malheureux; car Dieu vous a choisis pour remplir cette mission sacrée. Les biens dont vous jouissez ne sont point à vous, il vous les a confiés pour en faire un noble usage, pour les répandre sur ceux qu'il n'a pas autant favorisés de ce côté. Si cruels, égoïstes et méchants, vous les gardez pour vous, si vous en faites un mauvais emploi, au jour où toutes les actions des hommes seront appréciées par le juge suprême, il vous en demandera compte, et tremblez alors, car sa justice sera terrible.

Et vous, pauvres enfants qu'un sort rigoureux accable, prenez courage, travaillez sans relâche, car le ciel a mis en vous tout ce qu'il a donné à ses créatures chéries. Plus vous aurez d'obstacles à surmonter, plus la lutte sera pénible, et plus aussi la victoire sera glorieuse, le triomphe éclatant.

Enfants, prenez tous pour modèle le petit Jacques dont je vais vous raconter l'histoire.

C'était par une froide nuit du mois de décembre de l'année 1820. La neige tombait en flocons épais ; le vent soufflait avec violence, et l'on entendait au loin les loups affamés qui hurlaient dans la forêt de Fontainebleau.

Sur la lisière du bois, à quelque distance de la route, on apercevait une petite lumière qui projetait un reflet argenté sur la neige. Si quelque voyageur égaré, prêt à tomber de fatigue et mourant de froid, eût découvert cette faible clarté, il aurait remercié le ciel du fond de son âme, et rassemblant ses forces, rappelant son courage, il se serait dirigé de ce côté. Hélas ! il eût trouvé là une misère bien horrible, des larmes bien amères, mais il eût été reçu avec empressement et on lui eût donné sa part de lumière et de feu. La famille tout entière de Pierre Amyot, sa femme et sept petits enfants étaient groupés autour d'une cheminée dans laquelle flambait un fagot de bourrées. La cabane qui les abritait tombait en ruines. Le vent sifflait en passant à travers ses murs lézardés, et la neige tombait par les crevasses du toit. Quelques meubles, grossièrement taillés à coup de hache, deux lits remplis de paille, et quelques outils de bûcheron, garnissaient à peine l'intérieur de cette triste demeure.

Le bûcheron était absent ; une horrible anxiété déchirait le cœur de sa femme. Pierre était allé à la ville pour avoir du pain et chercher de l'ouvrage.

« A cette heure et par ce temps, mon pauvre homme est en route ; mon Dieu, veillez sur lui ! c'est notre seul appui dans ce monde, ne nous le ravissez pas ! » disait la bonne femme en levant les yeux au ciel ; puis, ne pouvant résister à son inquiétude, elle se levait pour venir écouter à la porte, mais on n'entendait toujours que le bruit de la tempête et les hurlements des loups.

Alors la pauvre femme venait reprendre sa place au milieu de ses enfants. L'un d'eux, le plus âgé, était assis auprès d'elle et la tête appuyée dans ses mains, il essayait de cacher ses larmes. Sa mère évitait de le regarder, et cependant on comprenait que, tout en détournant les yeux, elle voyait encore

son fils et ne perdait pas un seul de ses mouvements.

Après une longue attente, pendant laquelle pas un mot ne fut prononcé dans la chaumière, le bûcheron parut enfin.

Il était pâle comme un spectre ; la neige couvrait ses vêtements. Il portait dans un sac quelques aliments pour la famille.

« Viens près du feu, mon pauvre Pierre, chauffe-toi, car tu as bien froid. Allons, quitte ta veste et mets ceci sur tes épaules. »

En disant ces mots, Madeleine détachait son jupon et le posait avec soin sur le dos de son mari.

« Merci, femme, dit-il en essayant de sourire ; merci, on est heureux de se trouver chez soi quand il fait un temps aussi horrible ; mais les enfants ont faim, donne-leur à manger, car j'ai à te parler. »

La famille du bûcheron se rangea autour d'une large planche clouée sur quatre pieux enfoncés dans la terre, au milieu de la cabane, et qui servait de table. Le père était triste et silencieux, la mère contenait à peine ses larmes, aussi les pauvres petits mangeaient-ils sans oser prononcer une seule parole.

Quand le repas fut terminé, la mère veilla au coucher des enfants et vint prendre place auprès de Pierre, qui s'était assis devant le foyer.

« Femme, lui dit-il d'une voix émue, il faut que tu aies du courage, car j'ai pris une résolution qui déchire mon cœur ; mais dans ton intérêt, dans celui de nos enfants, il faut qu'il soit ainsi que je l'ai décidé.

— Parle, mon ami ; je suis prête à faire tout ce que tu m'ordonneras ; il faut sans doute que je me prépare à quelque nouvelle douleur. Parle, mon pauvre homme : hélas ! j'ai tant souffert ; je puis souffrir encore !

— Tu vois, Madeleine, à quelle affreuse misère nous sommes réduits. J'ai des forces, du courage, de l'énergie, et cependant, quelque peine que je me donne, je ne puis arriver à gagner assez d'argent pour te nourrir toi et nos enfants. Chaque jour cette position terrible s'aggrave encore, et si le ciel n'avait pitié de moi, de vous tous, oui, je le crois, je devien-

drais fou. Oh! c'est horrible, vois-tu, de se coucher le soir sans savoir si l'on aura le lendemain un morceau de pain, non pas pour soi, car on s'oublie en pareil cas, mais pour sa femme, pour ses enfants! Eh bien! c'est ce que j'éprouve, et pour moi, ce supplice est d'autant plus grand que rien ne m'annonce qu'il doit finir. Il faut cependant prendre un parti, et voici ce que j'ai décidé : Jacques a maintenant douze ans, il est fort et vigoureux; il annonce devoir être intelligent et actif, il faut...

— Mon pauvre enfant! interrompit Madeleine en sanglotant.

— Il faut qu'il nous quitte, continua Pierre en essayant de cacher son émotion.

— Il faut que Jacques nous quitte! et pourquoi? demanda Madeleine en écartant ses mains qui couvraient ses yeux remplis de larmes.

— Tu me demandes pourquoi, femme, et tu peux aussi bien que moi répondre à cette question. Il m'est impossible de nourrir tous nos enfants : Jacques est l'ainé, il ira à Paris, dans la grande ville, il travaillera, il apprendra un état; pendant ce temps, ses frères et ses sœurs partageront entre eux le morceau de pain qu'il aurait mangé ici. Je te l'ai dit, Madeleine, Jacques est actif et intelligent, il fera son chemin.

— Mais que va-t-il devenir? seul, sans appui, sans ressources, sans asile, que fera-t-il à Paris?

— Il travaillera, et peut-être un jour, Jacques sera-t-il le protecteur de toute sa famille. Allons, ma bonne femme, ne pleure pas ainsi; le spectacle de ta douleur augmente encore la mienne. Demain, au point du jour, Jacques nous quittera.

— Quoi! sitôt.

— Quand on prend une résolution comme celle-là, il faut l'exécuter sur le champ, car plus on tarde et plus on est malheureux. »

II.

La pauvre mère passa la nuit à composer un petit trousseau pour son enfant chéri : elle prit ses propres vêtements et les arrangea pour lui. Hélas! malgré tous ses efforts le bagage

était si peu considérable qu'il tenait fort à l'aise dans un morceau de toile de petite dimension.

Au point du jour, Pierre se leva ; il croyait trouver tout le monde endormi, mais Madeleine veillait encore agenouillée près du lit de Jacques, la main appuyée sur ses beaux cheveux blonds, elle le regardait dormir. Elle semblait vouloir, par cette longue contemplation, rattraper le temps pendant lequel elle en serait privée.

« Jacques ? dit le bûcheron pour réveiller son fils.

— Oh ! laisse-le dormir encore ; son lit est bien misérable, et cependant je prie le ciel de lui en donner toujours un semblable », répliqua Madeleine.

Mais Jacques avait entendu la voix de son père, et déjà il était debout. Madeleine le pressait sur son cœur et l'embrassait avec une sorte de désespoir. L'enfant, ému des caresses de sa mère, mêlait ses larmes aux siennes. Pierre cherchait à ne pas voir cette scène qui lui brisait le cœur.

« Allons... allons, dit-il en essayant de donner un ton assuré à sa voix tremblante, allons, Madeleine, prépare le déjeuner de ton fils, pendant ce temps, je causerai avec lui. »

Madeleine rassembla quelques morceaux de braise cachés dans les cendres et alluma le feu ; puis elle sortit pour aller au village voisin chercher quelques aliments pour son fils, car il ne restait à la chaumière qu'un morceau de pain de la veille et déjà durci par le froid.

« Jacques, dit le bûcheron dès que la pauvre mère fut sortie, tu es l'aîné de la famille ; tu as douze ans, ton intelligence est assez forte pour comprendre ce que je vais te dire, et d'ailleurs à défaut d'esprit ton cœur est là. Tu vas aujourd'hui nous quitter... pour longtemps... pour toujours peut-être !... Je me fais vieux, et n'ai plus assez de force pour gagner le pain nécessaire à votre existence. Il faut, mon fils, que tu viennes à mon aide et que tu travailles pour soutenir ta mère et tes frères quand je ne serai plus.

Tu vas aller à Paris. Là, un garçon qui a du courage et de l'énergie peut toujours se tirer d'affaire. Dès en arrivant, tu chercheras de l'ouvrage, et tu travailleras ; ce doit être ta seule pensée, ton seul désir, car tu travailleras pour ta mère !

Evite avec soin les mauvaises connaissances, éloigne-toi des paresseux, fuis-les avec horreur, car l'oisiveté mène à tout, même au crime. Conduis-toi de manière à pouvoir marcher toujours et partout le front haut, sans craindre d'avoir à rougir d'un regard fixé sur toi. L'homme qui n'a rien à redouter, ne craint pas d'être vu; celui qui a commis une faute se cache, car il croit que chaque personne qu'il rencontre va lui adresser un reproche. Il est des actions que les lois ne peuvent atteindre, et qui cependant n'en sont pas moins coupables. Ainsi, si jamais tu trouves quelque chose sur ton chemin, de l'argent, des bijoux, quoique ce soit enfin, tu ne dois pas considérer cela comme t'appartenant, il faut au contraire que tu fasses tous tes efforts pour en trouver le maître; autrement, tu commets un vol, car tu gardes ce qui n'est pas à toi. Et d'ailleurs, sois bien sûr que si les hommes ne punissent pas ton crime, tu n'échapperas pas pour cela à son expiation. Dieu a mis en notre cœur un juge plus sévère que tous les tribunaux, c'est la conscience, c'est cette voix intérieure qui nous reproche sans cesse, à chaque instant de notre vie, le mal que nous avons fait.

Ces conseils, mon fils, tu ne les oublieras pas, j'en suis sûr; mes paroles sont bien graves, mais hier tu n'étais qu'un enfant, aujourd'hui tu es un homme. »

Jacques Amyot avait écouté son père avec une religieuse attention et il s'était fait en lui une révolution étrange; ses idées, la veille encore, empreintes d'une sorte d'insouciance et de légèreté commune aux enfants, avaient pris tout à coup une direction nouvelle : il comprenait en effet qu'une autre vie allait commencer pour lui, et il en acceptait toutes les rigueurs sans effroi. Il renonçait aux joies de son enfance, à l'insouciance de ses jeunes années, car à l'horizon de cet avenir, dont il voyait toutes les peines et les chagrins, il apercevait sa mère, heureuse par son dévouement et son travail.

« Oui, mon père, dit-il après quelques instants de recueillement, oui, vous avez eu raison de me parler ainsi, car j'ai compris toutes vos paroles et elles ont pénétré si profondément dans mon cœur, qu'elles y resteront éternellement gravées. Vous pouvez être tranquille, je me conduirai en honnête homme !

— Bien, Jacques, bien mon fils, s'écria le bûcheron ému de la fermeté avec laquelle l'enfant avait prononcé ces mots.

— Si ma pauvre mère pleure quelquefois en pensant à moi, continua Jacques d'une voix moins sûre, consolez-la, mon père, en lui rappelant la promesse que je viens de vous faire, et dites-lui que je reviendrai un jour pour faire son bonheur et le vôtre. »

A cet instant Madeleine parut avec les provisions qu'elle était allée chercher. Le déjeuner du voyageur ne fut pas long, car il toucha à peine aux bonnes choses que la pauvre mère avait pris tant de peine à lui servir.

La malheureuse femme n'osait parler à son fils, elle redoutait sa douleur; cependant Pierre donna le signal du départ.

Madeleine fit signe à son mari d'éloigner les enfants qui jouaient dans la chaumière. Quand elle fut seule avec Jacques, la force qui l'avait soutenue jusqu'alors l'abandonna : elle éclata en sanglots déchirants.

Peu à peu, elle parvint à se calmer.

« Jacques, mon enfant, dit-elle à travers ses larmes, ton père t'a dit comment tu devais te conduire dans le monde; il t'a dit tes devoirs envers les hommes; moi, mon fils, je te rappelle ceux que tu as à remplir envers Dieu. Adresse-lui souvent ta prière, élève tes regards vers lui, car c'est en lui que se trouve toute joie et toute consolation. Si tu souffres, implore sa pitié; si tu es heureux, remercie-le, Jacques, et il adoucira ta souffrance, ou il t'enverra de nouveaux succès.

« C'est par lui seul, mon pauvre enfant, que nous pourrons être séparés moins longtemps. Ainsi rends-lui hommage du plus profond de ton cœur : chaque soir, en te couchant, chaque matin, en te levant, prie-le pour ta mère... et notre prière lui arrivera en même temps dans le ciel, car alors je prierai pour toi.

« Si quelque mauvaise pensée te tourmente, si, séduit par les trompeuses apparences du mal, ton cœur hésitait, regarde cette petite croix d'or, Jacques, elle vient de ma mère, c'est mon seul bien, je te la donne, conserve-la, Jacques, comme une sainte relique. Adieu, mon enfant!... Adieu!

— Allons, Jacques, en route, mon garçon, dit le bûcheron. Madeleine, donne-lui son bagage.

— Adieu, ma mère!... adieu, nous nous reverrons bientôt, si le ciel me vient en aide. »

La pauvre femme ne pouvait parler, ses sanglots étouffaient sa voix. Elle serrait convulsivement son fils contre son cœur, et le couvrait de ses baisers et de ses larmes. Elle cherchait à retarder l'instant fatal, autant que cela lui était possible, mais le bûcheron avait hâte de terminer cette scène déchirante. Il entraîna Jacques loin de sa mère.

Le petit voyageur pouvait à peine marcher, de grosses larmes coulaient de ses yeux. A chaque instant il se retournait pour regarder sa mère, qui, debout à la porte de la chaumière, agitait son mouchoir blanc en signe d'adieu.

Quand Jacques fut arrivé à quelque distance sur la route, son père l'embrassa tendrement, et le quitta pour revenir près de la famille désolée.

III.

Jacques marchait d'un pas rapide, car l'air était froid et ses vêtements à demi usés ne le garantissaient guère du vent qui soufflait en chassant la neige tombée pendant la nuit. A mesure qu'il s'éloignait, son chagrin, sans rien perdre de sa force, prenait cependant un caractère moins violent. Il raisonnait sa douleur.

Des pensées sérieuses, des pensées d'avenir se présentaient à son esprit, et le pauvre enfant, encore sous l'impression des conseils de son père, cherchait à arranger sa vie de manière à ce qu'elle fût en harmonie avec les désirs de sa famille.

C'est une terrible chose, mes enfants, que de se trouver tout à coup seul, isolé, sans soutien, sans appui dans le monde; comme on sent alors tout le bonheur de la vie de famille! comme on regrette ces soins, ces avis, ces conseils, et jusqu'à ces réprimandes qu'on trouvait jadis si injustes et si sévères! Rien au monde ne peut remplacer ces douces joies, ce bonheur de tous les instants qu'on éprouve auprès de ses parents. Dieu les a placés auprès de nous pour qu'ils fussent nos soutiens dans notre jeunesse, ce sont eux qui doivent guider nos

pas, nous conduire dans cette vie dont ils ont déjà parcouru les sentiers avant nous. Leur expérience fait notre force, mais cette expérience, ils l'ont acquise par bien des chagrins et des douleurs ; elle a épuisé leur vie. Alors nous devons, quand ils sont vieux, quand la souffrance les accable, les entourer de nos soins, de notre amour, les protéger à notre tour, et chercher par notre respectueux dévouement à nous acquitter envers eux.

Sans vos parents, que seriez-vous, mes pauvres enfants ? Que cette pensée soit sans cesse présente à votre esprit, qu'elle ne vous quitte jamais, et alors, j'en suis convaincu, vous remplirez toujours avec un zèle religieux vos devoirs envers votre famille.

Jacques continuait sa route sans penser à prendre un instant de repos ; cependant vers le milieu du jour, il fut obligé de s'arrêter, l'exercice qu'il venait de faire avait singulièrement excité son appétit.

Il s'assit au pied d'un arbre et tira de son petit paquet de voyage un morceau de pain et un peu de fromage que sa mère avait eu le soin d'y mettre.

« C'est l'heure du dîner à la chaumière, pensa Jacques, et ma pauvre mère me cherche en vain à ma place habituelle. »

Le petit voyageur essaya de continuer son repas, mais cette idée lui avait enlevé son appétit. Il reprit son léger bagage, son bâton de houx et se remit en route.

Mais cette fois il allait moins vite, la fatigue, le froid paralysaient ses forces, la nuit vint et Jacques était encore bien loin du village où il devait trouver un asile. Il rassembla tout son courage, hâta le pas, mais après une demi-heure, il fut forcé de s'arrêter, ses jambes engourdis par le froid le soutenaient à peine, et l'obscurité était si grande qu'il craignait à chaque pas de tomber dans quelque fossé. Un profond découragement s'empara de lui.

« Allons, dit-il en se couchant sur le bord de la route, je vais mourir ici ! mon Dieu !... mon Dieu !... jetez un regard de pitié sur moi... et si ma plainte n'arrive pas jusqu'à vous... écoutez au moins la prière qu'à cette heure ma mère vous adresse pour moi !... »

Tout était calme et silencieux... on n'entendait que le bruit des branches mortes qui tombaient brisées par le vent.

Jacques, sentant le froid qui s'emparait de lui, voulut se relever, mais il n'en avait plus la force. Il tira de son sein la petite croix d'or de sa mère, la pressa sur ses lèvres et murmura faiblement une dernière prière.

Jacques Amyot allait mourir de froid quand Dieu eut pitié de lui et de sa mère; un bon prêtre qui revenait de visiter de pauvres malades, passa sur la route. Il aperçut au loin sur la neige une masse noire dont il ne put tout d'abord se rendre bien compte.

« Est-ce un loup? » se demanda le vieillard en arrêtant son cheval; mais la complète immobilité de l'objet qui fixait son attention lui enleva bientôt cette idée. Il s'avança vers Jacques.

« Un enfant! » s'écria le prêtre en voyant le petit voyageur, et aussitôt il descendit de cheval et se mit à genoux, dans la neige auprès de Jacques.

Sa figure était pâle comme celle d'un mort, ses mains jointes sur sa poitrine étaient convulsivement serrées, son cœur battait à peine. Le prêtre mit tous ses soins à le ranimer. Il étendit son manteau sur la terre, plaça Amyot dessus, et soutenant sa tête dans ses bras, il lui fit prendre quelques gouttes d'un cordial qu'il portait toujours dans ses visites aux pauvres. Jacques, réchauffé par cette douce liqueur, commença à se ranimer. Encouragé par ce succès, le ministre du seigneur redoubla de zèle, et le pauvre enfant revint enfin à la vie, mais ses membres étaient tellement engourdis qu'il pouvait à peine se soutenir.

Son généreux bienfaiteur le plaça à cheval devant lui, et ils se mirent en route.

Comme il y avait encore une longue distance à parcourir pour arriver au presbytère qu'il habitait, le vieillard se dirigea vers un couvent de bénédictins qui se trouvait beaucoup plus rapproché. Après une demi-heure de marche, les deux voyageurs arrivèrent au couvent, où les moines les reçurent avec empressement.

Jacques fut mis dans un lit bien chaud, et l'infirmier reçut

l'ordre de lui donner tous les soins nécessaires. Le pauvre enfant passa une nuit terrible. Un délire affreux s'empara de lui; il se levait en sursaut, s'agenouillait sur son lit, et pressant sa croix d'or contre ses lèvres, il appelait sa mère d'une voix déchirante; puis il semblait lutter contre un être invisible.

« Je ne veux pas mourir, criait-il avec désespoir... J'ai promis à ma mère de vivre pour la rendre heureuse... Va-t-en, va-t-en... vilain fantôme!... laisse-moi tenir ma promesse! Vers le matin cependant, cette agitation se calma; Jacques dormit d'un profond sommeil, et quand, avant de partir pour retourner à son presbytère, le vénérable prêtre qui l'avait sauvé vint le voir, il le trouva calme et tranquille.

« Merci, mon Dieu, dit le saint homme en levant les yeux au ciel, vous m'avez permis de faire un peu de bien à mon semblable. »

IV.

En ce temps-là, mes enfants, l'ignorance était presque générale; l'imprimerie récemment inventée, n'avait pas vulgarisé l'instruction en mettant à la portée de tout le monde les moyens d'apprendre. Les chefs-d'œuvre de l'esprit humain, transmis par l'écriture de génération en génération, étaient renfermés dans des manuscrits usés par le temps et qu'on pouvait à peine déchiffrer.

Il fallait alors toute une vie de travail et d'études, pour arriver au point que maintenant on atteint en quelques années. Aussi la science était-elle le privilège d'un très-petit nombre de personnes parmi lesquelles on comptait surtout des religieux de divers ordres.

Ces saints hommes passaient leur vie entière à travailler et à prier. Ceux dont l'esprit était vaste et profond, écrivaient des ouvrages dont on admire encore le mérite réel; les autres copiaient ces œuvres ou reproduisaient celles des siècles passés, et faisaient ces manuscrits merveilleux qui témoignent de leur patience et de leur habileté.

Le couvent de Bénédictins dans lequel Amyot avait reçu

l'hospitalité était l'un de ceux qui comptaient le plus de savants.

Les bons pères retinrent Jacques une semaine environ, car le temps était si horrible que le pauvre enfant n'aurait pas eu la force de supporter les fatigues de la route. Au surplus, le séjour qu'il fit dans le saint asile, eut une grande influence sur sa destinée. Il décida de sa vocation.

En voyant ces hommes vénérables vivre heureux et calmes, n'ayant d'autre joie, d'autre bonheur que la prière et l'étude, Amyot se prit à envier leur sort. Dès lors il n'eut plus qu'une seule pensée, qu'un seul désir, apprendre... apprendre encore, toujours apprendre.

Aussi quand il quitta le couvent pour venir à Paris, il prit toutes les informations nécessaires pour réaliser son projet.

Le moment était favorable. François I^{er}, qu'on a si justement appelé le restaurateur des lettres; François I^{er}, le gentilhomme le plus charmant, le chevalier le plus accompli qui fût dans tout son royaume, avait compris qu'il fallait combattre sans relâche l'ignorance qui faisait chaque jour de nouveaux progrès. Il venait de créer, sous le nom de Collège de France, une école où les jeunes gens pouvaient librement et sans rien payer, recevoir les leçons des plus grands maîtres de l'époque.

Jacques arriva dans la grande ville, équipé à neuf par les bons moines, et plus heureux qu'on ne saurait le dire, des quelques pièces de monnaie qu'ils lui avaient données.

Il ne s'arrêta qu'aux portes du Collège de France, car c'était là le but de son voyage. Son premier soin fut d'étudier la physionomie du quartier et de ses habitants, afin de voir quelles ressources il pouvait en tirer. Puis, ayant trouvé un asile pour la nuit, il se rendit au cours du Collège. La foule était nombreuse dans l'amphithéâtre et les écoliers en attendant le professeur, discouraient entre eux.

Jacques se trouvait placé à côté d'un groupe de jeunes gens dont le costume élégant et les manières distinguées révélaient le rang élevé.

« Et grand Dieu! mon cher Arthur, dit l'un d'eux, que t'est-

il arrivé? depuis une demi-heure que nous sommes ici, tu n'as pas desserré les dents.

— Je suis triste, mes amis, comme vous le seriez s'il vous était arrivé la même chose qu'à moi.

— Quoi donc ?

— Vous connaissiez Bertrand ?

— Ton domestique ?

— Oui, l'enfant chéri, le fils d'un fermier de mon père, que j'avais amené ici, parce que je connaissais son affection et son dévouement pour moi.

— Eh bien ?

— Depuis quelques jours il était un peu malade, mais, malgré mes instances, il continuait son service. Ce matin, comme il ne venait pas chez moi à l'heure accoutumée, je suis entré dans sa chambre : le pauvre enfant était mort.

— Oh ! c'est horrible !... Et comment vas-tu faire pour le remplacer ?

— Je ne sais, en vérité, car Bertrand ne me coûtait presque rien. Il était sobre, économe, docile, il avait toutes les qualités d'un excellent domestique. Je ne pourrai jamais trouver un garçon comme lui.

— Pourquoi pas ? demanda Jacques Amyot qui avait entendu ces paroles.

— Qui es-tu pour te mêler ainsi à notre conversation ? dirent les écoliers.

— Je suis un pauvre enfant de la campagne, arrivé depuis ce matin, sans connaître âme qui vive à Paris. Si vous voulez, mes bons messieurs, me prendre à votre service, je m'efforcerai de mériter vos éloges.

— Et que veux-tu pour tes services ? demanda Arthur.

— Un lit dans la plus petite chambre de votre hôtel, et les restes de votre table.

— Ce garçon paraît intelligent, dit un des jeunes gens. Eh bien ! Arthur, je vous propose une chose : au lieu de le prendre pour votre service spécial, il faut qu'il nous serve tous ; il aura plus de peine, mais aussi les profits seront meilleurs. Qu'en dis-tu, Jacques ?

— Je suis aux ordres de vos seigneuries.

— C'est bien. Dès-aujourd'hui tu formes à toi seul notre nombreux domestique.

V.

Vous venez de voir, mes enfans, comment Jacques Amyot fit son entrée dans le monde. Il comprenait très-bien tous les ennuis, toutes les peines que devait lui causer le parti qu'il prenait, mais il était résolu à tout supporter pour arriver à son but. Il fallait d'abord pourvoir aux plus impérieuses nécessités de la vie, et ce motif avait surtout décidé Jacques à se proposer pour domestique aux écoliers.

En peu de temps, Amyot parvint à mériter l'affection de ses maîtres ; l'un deux même, ayant un jour causé avec lui, et voyant le désir qu'il avait de s'instruire, lui offrit de lui apprendre à lire et à écrire. On ne saurait comprendre la joie qu'éprouva Jacques lorsque cette proposition lui fut faite. Il se mit à l'étude avec tant d'ardeur, que bientôt il put se passer des leçons de son généreux instituteur. Dès cet instant, la vie d'Amyot prit une face nouvelle ; le matin, bien avant que le jour parût, il se levait et faisait son ouvrage de domestique ; il nettoyait les habits, les chaussures, arrangeait les chambres et préparait tout pour le lever de ses maîtres.

Dès que l'heure des cours approchait, il se rendait en courant au Collège de France et se plaçait devant la chaire du professeur, de manière à ne pas perdre une seule de ses paroles. Il suivait la leçon avec une attention profonde, et ne se laissait jamais distraire. Le soir, rentré dans sa petite chambre, il résumait la leçon du professeur, et comme il était trop pauvre pour avoir de la lumière, il travaillait à la clarté de la lune, ou bien il descendait à la cuisine et rallumant les morceaux de bois éteints, il restait des heures entières plongé dans la lecture des œuvres remarquables de l'antiquité.

A force de travail et de courage, Jacques devint l'un des élèves les plus distingués du Collège de France. Un grand nombre d'écoliers rendant hommage à ses connaissances, le choisirent pour leur répétiteur. Jacques s'habitua ainsi peu à peu à professer, et il fit plus tard, avec un succès immense, le cours de droit civil à Bourges.

Quand Amyot eut obtenu le grade de maître-ès-arts, dans l'université, il s'empressa de partir pour Fontainebleau, afin de revoir sa mère, ce qu'il n'avait pu faire jusque-là, à cause de ses études.

Depuis longtemps il était son seul soutien, et la pensée du bien qu'il lui faisait, lui rendait son courage, quand parfois il se sentait accablé sous le poids de son travail.

Quand la vieille femme le vit arriver, elle faillit mourir de joie.

« Jacques... Jacques... mon fils... est-ce bien toi?... Oh ! oui, je te reconnais... te voilà... mon pauvre enfant, dit Madeleine d'une voix brisée par l'âge. »

Puis, levant les yeux au ciel, elle ajouta :

« Merci, mon Dieu ! vous avez entendu ma prière... je puis mourir maintenant, j'ai revu mon enfant ! »

Madeleine vécut assez longtemps encore pour jouir de la gloire qui entourait son fils.

Jacques Amyot fut admis à présenter au roi Henri II sa traduction de la *Vie des hommes illustres de Plutarque*, ouvrage remarquable à tous égards et qui commença à donner le goût du style élégant et pur.

Il devint précepteur des enfants du roi, évêque d'Auxerre, et après une longue vie, il mourut honoré et regretté de tous, le 6 février 1595.

PETITE

GALERIE BIOGRAPHIQUE.

PAR MADAME LÉONIDE DE MIRBEL.

(Troisième Article.)



ADRIEN BRANWER.

Harlem s'honore d'avoir vu naître et d'avoir nourri dans son sein un peintre illustre, qui fit de son art un bien rude appren-

tissage: ce fut Adrien Branwer. Vous allez voir qu'il lui fallut une vocation bien prononcée et une singulière persévérance, pour s'élever ainsi du dernier degré de la misère au plus haut point de la célébrité.

Il y avait à Harlem une pauvre brodeuse qui travaillait habituellement pour les paysannes des environs; cette femme vivait à grand'peine du produit de son travail; elle n'était pas seule à travailler: son fils, un petit garçon nommé Adrien, enfant plein d'intelligence, s'était fait lui-même le dessinateur des broderies de sa mère. Du matin au soir, assis devant sa petite table, il n'était occupé qu'à dessiner à la plume des oiseaux et des fleurs. Son seul guide, c'était le goût; car la mère d'Adrien était trop pauvre pour donner un maître à son fils. Tous deux habitaient une petite boutique située dans une rue à peu près déserte; aussi Adrien avait-il rarement l'occasion de voir un curieux s'arrêter pour regarder les dessins dont il ornait le vitrage de la boutique.

Pendant un jour le jeune Adrien remarqua un étranger qui resta longtemps fixé devant ses petits tableaux, et qui laissait percer un sourire de satisfaction en les contemplant. L'étranger passa à plusieurs reprises devant la porte; une fois même il fit mine de vouloir entrer dans la boutique: mais il se ravisa et continua son chemin.

Ce jour-là, Adrien travailla avec plus de courage encore que de coutume, et, d'inspiration, il imagina un dessin encore mieux composé que ses précédents ouvrages; puis il le plaça sur une des vitres de la devanture de la boutique, comme s'il avait prévu que son admirateur repasserait le lendemain et s'arrêterait encore à la porte. Le lendemain, en effet, l'étranger revint, il s'arrêta de nouveau, et son sourire de satisfaction fut plus significatif que ne l'avait été celui de la veille. Le cœur d'Adrien battait avec force. L'étranger passa et repassa, mais, pour la seconde fois, il se ravisa, et tourna l'angle de la rue. Adrien pensa qu'il ne le voyait pas pour la dernière fois; il s'ingénia de son mieux à faire encore un plus joli dessin, et il le colla au vitrage de la boutique. Le lendemain encore, l'étranger revint admirer les progrès du jeune artiste.

Cette singulière lutte, entre celui-ci qui ne se lassait pas de

dessiner, et celui-là qui revenait sans cesse, dura plusieurs jours. Le petit Adrieu, comme tous ceux qui sont nés pour devenir de grands artistes, craignait de laisser évaporer le parfum de sagloire en en parlant à qui que ce fût : il se contentait d'en jouir en secret.

Enfin l'étranger entra dans la boutique, et s'adressant à la mère :

« Madame, lui dit l'inconnu, cet enfant est-il à vous? — Oui, monsieur, c'est mon fils. — Quel est son maître de dessin? — C'est moi seul, répondit l'enfant. — Quel âge a le petit, continua l'inconnu en s'adressant à la mère? — Il a dix ans, répliqua celle-ci. — Et que prétendez-vous faire de ce mioche? ajouta l'étranger d'un ton brusque. — Ce que Dieu voudra, dit la femme. — Eh bien ! Dieu veut que je sois peintre, reprit l'enfant sans être intimidé par la brusquerie du nouveau-venu. — Je me nomme François Hals, poursuivit l'étranger, je suis peintre aussi, et tous les souverains de l'Europe se disputent mes tableaux à prix d'or. Je prends votre fils sous ma protection ; il sera mon élève, et je vous réponds, bonne femme, que nous en ferons quelque chose.

Qu'on juge de la joie d'Adrien Brauwer ! qu'on juge de la stupéfaction de la brodeuse ! Elle, si pauvre, elle voyait s'ouvrir pour son fils une carrière qui devait le conduire à la gloire, à la richesse. Le vieux Hals voulut emmener son élève avec lui sur-le-champ, et l'enfant ne demanda pas mieux que de suivre à l'instant son illustre maître. Les préparatifs ne furent pas longs ; la bonne mère, pleurant tout à la fois de joie et de douleur (de joie, parce que son enfant allait être heureux ; de douleur, parce que leur séparation pouvait être longue), la mère, dis-je, embrassa à plusieurs reprises le fils qu'elle aimait tendrement ; Adrien lui dit au revoir, et François Hals partit avec son nouvel élève.

Pendant un an, le maître traita avec bonté l'enfant dont il avait promis de faire un grand peintre. Les progrès d'Adrien justifiaient les bons traitements de maître Hals ; mais un jour le vieux peintre changea tout à fait de conduite envers son élève ; il le fit sortir de l'atelier, l'emmena dans un grenier, et le sépara entièrement de ses camarades. Relégué durant trois

années dans son étroite mansarde, avec sa palette, ses toiles et son chevalet, Adrien Brauwer fut réduit à une nourriture presque insuffisante; ses habits tombaient en lambeaux, et le peu de secours qu'il recevait de François Hals et de sa femme, il fallait qu'il les payât par un travail opiniâtre. Les camarades d'Adrien, inquiets de ne plus le revoir dans l'atelier, s'informèrent auprès du maître Hals de ce qu'il était devenu. Celui-ci leur répondit effrontément que le petit bonhomme, avec toutes ses belles dispositions, n'aurait jamais pu faire qu'un peintre médiocre, et qu'il l'avait renvoyé chez sa mère, fatigué qu'il était de voir que l'enfant profitait si mal de ses leçons.

Cependant les tableaux de François Hals semblaient acquérir de jour en jour plus de prix aux yeux des amateurs; on disait dans le monde artiste de ce temps-là que le vieux peintre avait recouvré toute la verve de sa jeunesse, et qu'il y avait même dans ses compositions une finesse de coloris, une fraîcheur d'imagination qui n'existaient pas dans ses meilleurs ouvrages.

Il n'est pas besoin de dire peut-être que le véritable auteur de ces tableaux justement estimés, et que l'on payait si cher, c'était ce tout jeune et si pauvre artiste que l'avarice de son maître laissait végéter dans un grenier. Adrien Van-Ostade, un autre grand peintre, élève aussi de François Hals, découvrit par hasard le lieu où Brauwer était renfermé; il ne put voir sans compassion ce malheureux enfant, qui, dit un de ses historiens, avait à peine la figure d'un homme, tant il était maigre et épuisé par le travail et les privations. Van-Ostade lui conseilla de quitter cette maison, et d'aller chercher ailleurs meilleure fortune. Brauwer était si fatigué de cette misérable existence, qu'il adopta le projet d'évasion qu'on lui proposait, quoi qu'il ne sût pas comment il pourrait pourvoir à sa nourriture, car maître Hals avait si grand soin de lui dire que ses ouvrages étaient détestables, et qu'il était indigne de tenir un pinceau, que Brauwer avait fini par croire qu'en effet il ne réussirait jamais dans l'art de la peinture.

Il partit donc presque nu et n'ayant pour toutes ressources que quelques pièces de menue monnaie que Van-Ostade lui donna par charité. Quand il se vit dans la rue, sa misère lui fit tant de peur, qu'il n'osa pas même retourner chez sa mère. Il acheta

du pain, car il en avait grand besoin, et s'en alla sous le buffet d'orgues de la grande église demandant à son imagination quel état il devait embrasser, puisqu'il lui était impossible de réussir dans l'art pour lequel il se sentait cependant une si impérieuse vocation. Qu'on ne s'étonne pas si Adrien Brauwer s'ignorait lui-même et ne croyait pas à son talent ; habitué à s'entendre dire par son maître, chaque fois qu'il finissait un tableau : « Celui-ci est encore plus mauvais que le dernier ; je veux bien te faire la grâce de t'en laisser recommencer un autre ; mais, si tu ne fais pas mieux, je te chasse ! » Habitué à s'entendre reprocher le pain qu'il mangeait, et qu'il ne croyait devoir qu'à la pitié, Adrien pouvait-il savoir qu'il était déjà un grand peintre ? A trente ans, on se rend compte de son talent ; mais à seize ans sait-on ce que c'est que d'avoir du génie ? Il était donc sous le buffet d'orgues, bien inquiet de l'avenir et sans savoir ce qu'il ferait le lendemain, quand un ami de François Hals le rencontra là, et lui proposa de le ramener chez son maître, en se faisant fort d'obtenir pour lui un meilleur traitement à l'avenir. Hals, enchanté d'avoir retrouvé un élève si précieux, le reçut à bras ouverts ; l'avare délia les cordons de sa bourse, et fit venir un fripier à qui il acheta, mais au plus bas prix possible, des habits pas trop usés pour couvrir le corps décharné du pauvre artiste.

Il eut quelques jours de bonheur, mais bientôt le maître oublia ses promesses, et Adrien Brauwer, voyant que la persécution allait recommencer encore pour lui, abandonna décidément ce maître ingrat, et, de peur d'être ramené de nouveau chez François Hals, il quitta la ville et alla droit à Amsterdam. Un heureux hasard le conduisit chez un aubergiste nommé Henri Van-Soomeren. Cet aubergiste avait eu dans sa jeunesse le goût de la peinture ; il avait même un fils qui s'était fait une assez brillante réputation par ses tableaux d'histoire, de paysage et de fleurs. Adrien Brauwer offrit ses services à Van-Soomeren en qualité de garçon d'auberge. La conformité des goûts qui existait entre le maître et le valet les lia bientôt d'une étroite amitié. Lorsqu'Adrien Brauwer n'était pas employé au service de l'auberge, il passait son temps à dessiner, à peindre. Son maître, enchanté de ses petits ouvrages, lui fit un jour

présent d'une planche de cuivre, et, sur cette planche, Brauwer peignit un admirable tableau : c'était une querelle survenue au jeu entre des paysans et des soldats.

Mais, pendant que le garçon d'auberge se remettait peu à peu des souffrances qu'il avait éprouvées chez le peintre François Hals, celui-ci portait de jour en jour la peine de son avarice; le nombre de ses admirateurs diminuait. Les critiques se demandaient comment cet homme, qui semblait tout à coup avoir rajeuni de vingt ans, était tout à coup aussi retombé dans la vieillesse, sans que nul au monde pût expliquer ce double miracle du rajeunissement et du retour à la faiblesse d'un grand âge. On en vint à soupçonner sa supercherie, on examina mieux les derniers ouvrages qui avaient donné un nouvel essor à sa renommée, on prétendit, avec raison, que ces tableaux, vendus si cher parce que François Hals les signait de son nom, n'étaient pas l'ouvrage de François Hals; et, comme la médecine marche si vite qu'elle dépasse le but et sort du domaine de la vérité pour entrer dans celui de la calomnie, on alla jusqu'à dire que maître Hals n'était pas même l'auteur de ses propres ouvrages. L'injustice le poursuivit jusque dans sa gloire la mieux méritée, et il ne dut qu'au jugement équitable de la postérité de ne pas être considéré seulement comme un vil plagiaire.

Le tableau peint sur cuivre par Adrien Brauwer fut longtemps exposé dans la grande salle de l'aubergiste Van-Soomeren; il eut un grand nombre d'admirateurs parmi les habitués de la maison; mais aucun de ceux-ci n'était capable d'apprécier véritablement le mérite artistique de ce magnifique ouvrage. Un riche voyageur, qui s'arrêta dans l'auberge, fut frappé de surprise et demanda à Van-Soomeren par quel hasard il se trouvait possesseur de ce beau tableau, qui, disait-il, devait être nécessairement l'ouvrage de François Hals.

Quand le voyageur sut que ce tableau était l'ouvrage du jeune Brauwer, et qu'Adrien était lui-même l'élève de François Hals, il paya généreusement le tableau. De ce jour-là commença pour le jeune artiste une existence de peintre célèbre. Il entra franchement et glorieusement dans la carrière ou ses premiers pas avaient été si malheureux. Il fut l'un des plus grands maîtres de l'école hollandaise.

LESUEUR, PIERRE JULIEN ET JULIEN DE PARME.



Lesueur, ce compositeur célèbre, dont le temps a respecté les ouvrages, grâce à leur immense popularité, était le fils d'un pauvre cultivateur de la commune de Plessier, en Picardie. Il naquit dans un obscur village; obscur non plus à présent, car il possède un monument que les amis des arts vont visiter avec un saint respect; ce monument, c'est la chaudière où Lesueur a vu le jour.

Dans le temps où le grand musicien n'était encore qu'un enfant des campagnes, déjà le génie musical tourmentait cette jeune âme et la poussait vers son illustre destinée. Il se composait des instruments rustiques encore bien imparfaits, mais dont il aimait à tirer des sons sur des tons que son intelligence seule lui enseignait à moduler. On chantait à l'église du village avec ferveur sans doute, mais sans beaucoup de goût, et pourtant ce chant triste et monotone le jetait pour tout un jour dans une étrange rêverie. Le ramage des oiseaux, le bruit du vent dans les arbres, tout ce qui était harmonie, tout ce qui était mélodie dans la voix de la nature, il l'écoutait avec recueillement, il avait soif de s'en abreuver.

Il arriva qu'une fois son attention fut singulièrement excitée par la musique d'un régiment qui passait sur la route; aussitôt qu'il l'entendit, le petit Lesueur se dirigea de ce côté, courut à perdre haleine, et durant près de trois lieues, l'enfant suivit le régiment, qui, tantôt marchait au bruit du tambour, tantôt réglait le pas sur sa musique guerrière. Il alla, il alla jusqu'à ce que la fatigue l'obligeât de s'arrêter; il tomba épuisé sur la route, mais, son enthousiasme n'ayant pas cédé à la fatigue, on le trouva l'oreille penchée contre terre, et cherchant encore à saisir le bruit vague de cette harmonie qui n'arrivait plus que par lambeaux jusqu'à lui. On le ramena chez son père, et durant plusieurs jours ses parents le crurent atteint de folie; il ne faisait plus que répéter, à chaque instant du

jour, aussi bien que la nuit, les airs dont sa mémoire ne conservait que des souvenirs incomplets, mais qui le poursuivaient jusque dans son sommeil. Avec tous les ustensiles du ménage, l'enfant essayait de reproduire les sons qu'il avait entendus; mais comme il ne pouvait y parvenir, il pleurait, il souffrait, il tomba enfin malade. On lui demanda où était son mal, il mit la main sur son front qui brûlait, et dit dans son patois picard : « Je veux *apprendre à canter*. — Eh bien ! c'est bon ! lui répondait son père, je te conduirai à la maîtrise d'Abbeville, où on te fera *canter* tant que tu voudras. » Le chef de la maîtrise d'Abbeville prétendit qu'il n'y avait pas de place pour recevoir le nouvel enfant de chœur; le jeune Lesueur s'en retourna tout pleurant; et son père pour le consoler lui dit en chemin : « Nous irons voir dimanche à Amiens si on veut te recevoir. » Comme le bon père l'avait promis, il alla le dimanche suivant à Amiens avec son fils. Le maître de musique de la cathédrale, touché des prières de l'enfant et devinant sans doute déjà ce que l'avenir réservait de gloire au jeune sollicitateur, l'admit parmi les élèves de la maîtrise. C'est ainsi que sortit d'une condition obscure celui qui devait élever si haut l'art de la musique théâtrale en France. Les opéras de *la Caverne* et des *Bardes* ont attaché au nom de Lesueur une juste célébrité. L'empereur Napoléon, qui aimait la France, mais qui n'aimait pas la musique française, ne fut point injuste envers ce grand compositeur. A une représentation de l'opéra des *Bardes*, il obligea Lesueur à venir s'asseoir dans la loge impériale; il le plaça bien en vue des spectateurs, et à chaque fois que l'assemblée trépignait d'admiration, Napoléon semblait désigner l'auteur au public et lui dire :

« Voilà celui à qui nous devons ce chef-d'œuvre. »

Gloire au bon paysan picard qui a compris tout ce qu'il y avait de sacré dans la vocation de son fils; respect à la mémoire du bon maître de chapelle qui n'a point refusé l'enfant de génie qui lui demandait d'*apprendre à canter*.

PIERRE JULIEN.

Un des plus habiles artistes, et l'un des restaurateurs de l'art de la statuaire en France, Pierre Julien, vit le jour à Saint

Paulien, près du Puy, en 1731. Ses parents étaient des cultivateurs qui l'envoyèrent en apprentissage chez un sculpteur et doreur du Puy, appelé Samuël. Il n'avait alors que quatorze ans. Un de ses oncles, jésuite, frappé de ses dispositions, le confia aux soins de l'architecte Pérache, qui dirigeait alors l'académie de Lyon, et Julien y remporta un prix. Pérache, convaincu que son élève ne pouvait se perfectionner dans son art à Lyon, le conduisit lui-même à Paris, où il le mit sous la direction de Guillaume Coustou, sculpteur du roi, son compatriote.

Après avoir étudié environ dix années sous son nouveau maître, Julien crut pouvoir se présenter au concours du grand prix de sculpture. C'était en 1765. Son ouvrage était un bas-relief représentant *Sabinus offrant son char aux vestales obligées de fuir les Gaulois vainqueurs de Rome*. Le prix lui fut décerné à l'unanimité, et les vrais connaisseurs virent avec plaisir que tout en suivant les leçons de son maître et de l'école, le sage élève s'était aperçu que, pour parvenir à la perfection des anciens, il fallait embrasser d'autres principes que ceux qui étaient alors en vigueur.

Envoyé à Rome, en 1768, comme pensionnaire, il y resta quatre ans occupé à l'étude de l'antique, et c'est à cette constante étude que l'on doit les deux belles copies réduites qu'il fit de l'*Apollon du Belvédère et du Gladiateur combattant*.

Pendant qu'il terminait ses études à Rome, son maître G. Coustou avait été chargé du mausolée du grand Dauphin et de son épouse, destiné à la cathédrale de Sens. Cet artiste, déjà affaibli par l'âge, jeta les yeux sur Julien, comme sur le sculpteur le plus capable de l'aider dans cette grande entreprise. Secondé par Beauvais, son condisciple et son ami, Julien termina entièrement la figure de l'Immortalité que Coustou n'avait fait qu'ébaucher. Cet ouvrage a peu servi à la réputation de Julien, parce qu'il est demeuré sous le nom de Coustou. Cette espèce d'injustice doit être attribuée aux usages de l'académie. Tant qu'un artiste n'était pas admis dans son sein, il n'était regardé que comme élève, et le maître pouvait lui abandonner l'entière exécution de ses ouvrages et continuer néanmoins d'en revendiquer l'honneur. Il n'en était pas

de même lorsqu'il s'agissait d'un académicien. Aussi, afin de pouvoir profiter des talents de son disciple, Coustou lui persuada-t-il, à son retour de Rome, qu'il n'était pas assez formé pour se mettre sur les rangs de l'académie.

Cependant Julien avait atteint sa quarante-cinquième année : il était temps de prendre place parmi les artistes. Encouragé par ses amis, il parvint à vaincre sa modestie, et se décida à commencer les épreuves exigées par les règlements pour être agréé. Il présenta sous les auspices de Coustou, alors recteur de l'académie, une figure de *Ganimède versant le nectar*. Cette figure n'est pas de la force de celles qu'il exécuta dans la suite, mais elle est infiniment supérieure à la plupart de celles des artistes qui l'avaient précédé à l'académie, et les connaisseurs furent fort surpris d'apprendre qu'elle avait été rejetée. Coustou fut soupçonné de jalousie à l'égard de son disciple. Quoi qu'il en soit, Julien fut tellement accablé de ce refus, que dans son désespoir il résolut d'abandonner son art, et sollicita du gouvernement l'emploi de sculpteur des proues de vaisseau à Rochefort. Il était sur le point de l'obtenir, lorsque, ranimé par les encouragements de ses amis, il se décida à se mettre de nouveau sur les rangs et il présenta le modèle de son *Guerrier mourant*. Cette fois le succès fut complet ; il fut agréé à l'unanimité, et l'année suivante il fut reçu académicien sur le vu du marbre de cette figure, qui réunit au plus rare degré la science de l'art, la grâce naturelle et la perfection du ciseau. Ce premier succès fut comme le signal de tous ceux qu'il obtint dans la suite, et dès ce moment il prit un des premiers rangs parmi les sculpteurs français. M. d'Angevilliers avait conçu à cette époque l'heureuse idée de faire exécuter aux frais du gouvernement les statues de nos grands hommes : deux de ces statues, celle de La Fontaine et du Poussin, furent confiées au ciseau de Julien. La manière dont il s'acquitta de ce travail fait autant d'honneur au talent de l'artiste qu'au discernement du ministre qui s'en disait charmé. Bientôt après il produisit la charmante statue de la *Baigneuse*. Deux bas-reliefs, *Apollon chez Admète* et la *Chèvre d'Amalthée*, accompagnaient cette statue. Le succès de ces ouvrages fut complet ; la Galatée surtout fut regardée à cette époque comme la sta-

tue moderne de femme la plus parfaite que l'on connût ; et M. d'Angevilliers, jaloux d'encourager un talent si rare, allait le charger de travaux qui eussent encore étendu la gloire de Julien, lorsque la révolution changea le gouvernement et la face du monde. Julien chercha dans le travail des distractions aux orages qui grondaient autour de lui. Retiré pour ainsi dire en lui-même, tous ses désirs étaient de pouvoir achever sa statue du Poussin. Ses vœux furent remplis, il eut le bonheur de la voir achevée ; mais il mourut bientôt après l'avoir finie, le 17 décembre 1804, âgé de soixante-quatorze ans, emportant les regrets de tous ceux qui l'avaient connu, et avec la réputation d'un des artistes les plus éminents, dont la France puisse se glorifier.

Il y eut un autre artiste du même nom, et contemporain de Pierre Julien, mais Suisse de naissance, quoique son nom Simon Julien *de Parme*, semble dénoter une naissance italienne, et aussi enfant du peuple. Ses parents étaient si pauvres que, loin de pouvoir lui faire donner une bonne éducation, à peine s'ils pouvaient subvenir à la subsistance de leur famille.

Dès l'âge de sept ans Julien quitta la maison paternelle et entra au service d'un maître d'école. Là il acquit de lui-même les premières notions de l'écriture, de la lecture et du dessin. Sa jeunesse fut employée à lutter contre les besoins les plus urgents. Dandré Bardou, peintre de Marseille, se chargea de lui enseigner les principes de son art. Quelque temps après il vint à Paris et entra à l'école de Carle Vanloo. Ayant remporté le prix de l'académie, il fut envoyé à Rome. L'ardeur avec laquelle il se livrait à l'étude et les progrès qu'il fit lui méritèrent des encouragements du gouvernement français : le terme auquel est fixé le séjour des élèves à Rome fut prolongé en sa faveur, et il y resta dix ans. Ce fut pendant ce temps que M. de Fréline le présenta au duc de Parme, qui le prit sous sa protection et l'honora de ses bienfaits. L'artiste, plein de la plus juste reconnaissance, crut ne pouvoir mieux la témoigner à son protecteur qu'en prenant le nom de *Julien de Parme*, qu'il a conservé toute sa vie.

La vue des antiques, des chefs-d'œuvre de Raphaël, du Dominiquin, etc., le fit réfléchir profondément : il sentit l'énorme

contraste qui existait entre la pureté de dessin de ces productions merveilleuses, et les principes faux dont on avait imbu sa jeunesse. Michel-Ange fixa son admiration sans lui inspirer l'envie de le copier servilement.

Il était âgé de quarante ans environ lorsqu'il revint à Paris rappelé par M. de Félini son ami. Il s'y trouva étranger à la peinture telle qu'on l'y cultivait alors, et au goût des amateurs. Dans les ventes de dessins, Julien de Parme vit des productions de Raphaël, du Dominiquin, de Michel-Ange, données à vil prix, et celles de Boucher payées des sommes considérables. Il acheta les premières, qui lui procurèrent des moyens d'existence dans un âge plus avancé.

Mancini-Nivernois s'attacha à notre artiste, il l'occupa à peindre des tableaux pour orner la galerie de sa maison, rue de Tournon, et lui assura une pension viagère. Julien composa plusieurs ouvrages, entre autres un tableau représentant Jupiter endormi entre les bras de Junon sur le mont Ida. Il fut plus tard acheté par le sculpteur Dejan qui rassembla beaucoup d'autres ouvrages de l'auteur, son ami particulier.

Julien vit pendant quelques années son modeste logement de la rue des Postes fréquenté par les grands ; mais s'étant présenté à l'académie de peinture, il ne fut pas admis, et la foule ne se porta plus chez lui. Tout est mode dans les villes qui renferment un grand nombre d'oisifs.

Julien avait assez abandonné les routes battues alors, pour déplaire à ceux qui composaient l'académie ; mais son crayon n'atteignit pas la correction de dessin à laquelle est parvenue l'école française depuis sa restauration ; de sorte que l'on peut trouver beaucoup d'analogie entre sa manière et celle de Louis Jordan. Pendant que les académiciens royaux le repoussaient, la corporation des autres peintres, appelée *académie Saint-Luc*, faisait saisir ses meubles et son atelier parce qu'il ne s'était pas fait inscrire sur ses registres. Mancini parla de ce bizarre événement au ministre Turgot, qui répara tout en détruisant les maîtrises, reconnues pour être les entraves de l'industrie.

La mort de M. de Félini enleva à Julien l'ami de son cœur et les secours annuels qu'il en recevait. Il chercha à réparer

cette perte matérielle en cédant au prince de Ligne, pour une pension viagère, un grand nombre de dessins des premiers maîtres d'Italie qu'il avait recueillis avec soin. L'absence de ces modèles et de ces puissants excitateurs fit tomber le peintre dans une apathie pour son art dont il ne guérit jamais. Il abandonna la palette et s'adonna plus que jamais à la lecture, qui toujours avait fait ses délices. Homère et Plutarque étaient ses auteurs favoris, et il puisait presque toujours dans leurs écrits immortels le sujet de ses compositions.

La révolution sembla le tirer de cette espèce de léthargie de l'âme à laquelle il paraissait succomber, parce qu'il était ennemi du fanatisme et du despotisme. Mais la mort de Mancini l'ayant privé de la modique pension que le littérateur avait faite à l'artiste, et la banqueroute du prince de Ligne lui ayant enlevé sa dernière ressource, le chagrin s'empara de lui. En vain le ministre François de Neufchâteau lui fit-il parvenir quelques secours pécuniaires, il se vit en proie à toutes les horreurs de l'indigence. Le 23 février 1800 la mort termina sa pénible et laborieuse carrière dont le milieu seul avait été brillant. Il finit comme il avait commencé.

LINNÉE. — CHAPTAL.



La célébrité ne vient pas vite ; mais elle ne saurait manquer d'arriver aux hommes de génie qui sont aussi des hommes de persévérance. Si la vie tout entière de Charles Linnée peut être proposée aux jeunes gens studieux comme le meilleur modèle à suivre, la première moitié de sa longue carrière doit être offerte en exemple à ceux qui voudraient une gloire facile et qui se rebutent dès qu'un obstacle menace d'arrêter leur premier élan. Son père était un pauvre pasteur protestant de la ville de Roöshult, dans la province de Smaland, en Suède. On destina le jeune Charles à l'état ecclésiastique, et il fut envoyé, ainsi que les jeunes écoliers des villages voisins, au col-

lége de Vexie ; mais son instinct le poussait vers les sciences naturelles. Au lieu d'étudier les livres des hommes, il interrogeait le grand livre de la nature, et laissait de côté les poètes de l'antiquité pour chercher à comprendre tout ce qu'il y a de poésie dans une fleur naissante. Quand son père le croyait studieusement occupé de ses devoirs du collège, l'enfant errait çà et là dans la campagne, allant demander aux mousses qui croissent sur les arbres, aux végétations qui couvrent les pierres humides, à toutes les feuilles, à tous les brins d'herbe, le secret de leur reproduction ; et ses curieuses investigations le préoccupaient tant, lui causaient des ravissements si doux, que tout le jour se passait dans cette charmante étude, et que souvent la nuit venait le surprendre sans qu'il eût encore songé à l'heure avancée et à l'inquiétude que son absence prolongée devait faire éprouver à ses parents. Les professeurs du collège déclarèrent Linnée incapable d'apprendre quelque chose. On attribua à un penchant pour le vagabondage ses courses dans la campagne ; le père, indigné de ce qu'il appelait la mauvaise conduite de son fils, le retira définitivement du collège, et le contraignit d'entrer en apprentissage chez un cordonnier. Il passa là de bien douloureuses années ; l'hiver il se résignait plus facilement à son sort parce qu'il n'y avait pas de plantes à étudier ; mais quand la neige était fondue, quand le soleil brillait, quand sa bienfaisante chaleur invitait à la vie toutes ces couronnes de feuilles, toutes ces grappes de fleurs que le printemps jette à pleines mains sur les arbres des forêts et sur l'herbe des prairies, oh ! c'est alors que l'apprenti cordonnier trouvait que sa condition était triste et malheureuse ! se voir forcé de rester là lorsqu'il n'aurait eu que quelques pas à faire pour assister au réveil de la nature ! ne pouvoir bouger de cette échoppe enfumée quand les autres respiraient un air embaumé ! se sentir cloué sur un ignoble tabouret lorsque tant d'insectes avaient recouvert leurs ailes et qu'ils bourdonnaient joyeusement autour des fleurs épanouies ! Charles Linnée pleurait ; on riait de ses larmes, et on insultait à ses dégoûts pour une profession qui révoltait son génie. L'enfant avait tout bas de sublimes élans d'indignation ; mais il ne pouvait les laisser éclater, car il y

avait là un maître brutal toujours prêt à punir le plus léger murmure. Cependant le dimanche arrivait, et, pour quelques heures, ce jour de repos le rendait à la liberté. Content d'avoir un peu de pain dans sa poche, Linnée s'enfonçait dans la profondeur des bois, et, seul avec ses plantes chéries, il ne les quittait plus qu'il n'eût surpris un de leurs secrets. C'est ainsi qu'il observa l'heure de leur sommeil; qu'il sut quelle fleur se fermait ou se penchait sur sa tige quand le temps est chargé de pluie. Il composa ainsi son *Horloge de Flore*. Chacune de ses promenades était une conquête nouvelle, dont il était si fier, si heureux, que bien souvent, en rentrant le dimanche soir chez son maître, il retrouvait intact dans sa poche le morceau de pain qu'il avait emporté le matin pour sa nourriture de toute la journée. Charles Linnée savait tout ce qu'on peut savoir de botanique à son âge, quand on en a fait son étude de tous les instants. Un dimanche, qu'il herborisait dans la campagne, il fut surpris au milieu de son travail par un inconnu qui cherchait aussi des fleurs pour les étudier. Les deux botanistes conversèrent ensemble. L'homme, charmé de l'intelligence de l'enfant, lui prêta un livre qu'il avait sous le bras. C'était la *Botanique élémentaire* de Tournefort. Le médecin Rothman, ainsi se nommait l'homme obligeant que Charles Linnée venait de rencontrer, ne borna pas à ce prêt d'un livre ses bonnes intentions pour l'apprenti cordonnier; il le recommanda à un professeur d'histoire naturelle à l'université de Lunden, et, grâce à la protection de Rothman, Linnée sortit de chez le cordonnier pour aller étudier les sciences naturelles sous ce savant professeur. Telle était la misère à laquelle le jeune botaniste se trouvait réduit, que, pour se procurer des objets de première nécessité, il se vit forcé de raccommo-der les chaussures de ses camarades. Ainsi ce métier qui avait fait son désespoir devint pour lui une précieuse ressource; ainsi tout ce qu'on sait trouve tôt ou tard son utile application, ainsi rien de ce qu'on peut apprendre n'est à dédaigner. Un professeur le tira de cet état de détresse: il associa Linnée à ses travaux, il lui offrit sa table et la jouissance d'une riche bibliothèque, puis enfin le savant Rudbeck lui proposa de donner quelques leçons de botanique dans le jardin de l'université

d'Upsal. Il sortit de l'obscurité, mais il ne devait pas encore de longtemps arriver à la fortune. Doué d'une activité prodigieuse, il alla à pied étudier la botanique jusqu'aux régions presque désertes de la Laponie. De retour de ce périlleux voyage, le laborieux Linnée passa en Hollande, et, pour échapper au besoin, il se vit obligé d'entrer en qualité de jardinier chez un horticulteur. Dans ce temps-là sa réputation était déjà européenne, et cependant il n'en sentait pas moins les atteintes de la misère. Enfin quelqu'un le reconnut sous les pauvres habits et dans le modeste emploi qu'il avait choisi pour pouvoir subsister. Le maître chez qui Linnée travaillait en qualité de jardinier était un célèbre et riche amateur nommé Cliffort; quand celui-ci eut appris quel homme précieux il avait l'honneur de posséder chez lui, il offrit son amitié à Linnée, et lui donna la place de directeur de son magnifique jardin. C'est aux frais de cet homme généreux que fut publié le premier ouvrage de Linnée. Le temps d'épreuves du grand naturaliste n'était point encore accompli; mais s'il ne parvint pas vite à la place que son génie lui réservait, du moins dans la route pénible qu'il eut encore à parcourir il marcha environné de l'estime du monde savant. Continuant avec courage sa laborieuse carrière, il vit enfin le jour de la récompense arriver pour lui : il fut le plus illustre professeur de cette université d'Upsal dont il avait été le plus pauvre des étudiants. Quand il mourut, toute la ville d'Upsal prit le deuil; le roi de Suède lui fit élever un tombeau dans la cathédrale : Gustave III composa lui-même l'oraison funèbre de Linnée, et prononça l'éloge du grand homme à l'assemblée des États.

Son livre intitulé : *Système de la nature* commence ainsi :

« Éternel, immense, sachant tout, pouvant tout, que Dieu se laisse entrevoir, et je suis confondu; j'ai recueilli quelques-unes des traces dans les choses créées, et dans toutes, dans les plus petites mêmes, quelle force! quelle inexprimable perfection! les animaux, les végétaux et les minéraux empruntant et rendant à la terre les éléments qui servent à leur formation; la terre emportée dans son cours immuable autour du soleil, dont elle reçoit la vie; le soleil lui-même tournant avec les autres

astres, et le système entier des étoiles suspendu en mouvement dans l'abîme du vide, par celui qu'on ne peut comprendre, le premier moteur, l'être des êtres, la cause des causes, le conservateur, le protecteur universel et le souverain artisan du monde ! qu'on l'appelle destin, on n'erre point, il est celui de qui tout dépend ; qu'on l'appelle nature, on n'erre point, il est celui de qui tout est né ; qu'on l'appelle Providence, on dit vrai, car c'est sa seule volonté qui soutient le monde. »

On lisait sur la porte du cabinet de Linnée ces mots écrits de sa main :

Vivez dans l'innocence, Dieu est présent.

Je veux vous parler aussi du savant Chaptal, dont les parents, honnêtes paysans, cultivaient depuis longtemps un domaine à Nogaret, près Mende. Dans un meuble antique de la maison, à côté de plusieurs volumes de prières, se trouvaient quelques ouvrages de médecine et d'histoire naturelle. Pendant les moments de loisir que lui laissaient les travaux de la campagne, le jeune Chaptal s'amusa à feuilleter les estampes, puis il voulut en connaître l'explication ; peu à peu il prit du goût pour l'étude ; dès lors le troupeau fut négligé, le travail languissait, car, toujours muni d'un livre, il faisait de fréquentes excursions, et, laissant errer sa brillante imagination à la perspective de la science, il oubliait complètement la tâche dont il était chargé. Son père se décida à l'envoyer au collège. Il fit ses premières études à Mende, et les termina à Rhodéz, dont le collège avait une grande réputation. Il eut pour professeur de rhétorique le savant Dumonchel, depuis recteur de l'université de Paris. Sorti de Rhodéz, Chaptal se rendit à Montpellier, auprès d'un de ses oncles, qui depuis longtemps y exerçait la médecine avec le plus grand succès. Sous ses auspices il se livra à l'étude de la médecine et surtout de l'histoire naturelle. Ses progrès furent éclatants ; sa *Thèse sur les causes des différences parmi les hommes* eut trois éditions. Quelque temps après, il vint à Paris passer quatre années. Il se lia intimement avec Cabanis, Roucher, Lemierre, Delille, Fontanes, etc. Les sciences étaient presque oubliées : il s'adonnait exclusivement à la littérature et à la philosophie.

Cependant les États du Languedoc créèrent une chaire de Chimie, et l'appelèrent à la remplir. Ainsi il fut rappelé auprès de son oncle. Il ne tarda pas à se marier. Ses cours furent suivis par une foule d'auditeurs. Pour leur faciliter l'intelligence de cette science toute nouvelle, il publia trois volumes d'*Éléments de chimie*, qui furent traduits dans toutes les langues. Cet ouvrage eut un débit prodigieux dans toute l'Europe; en France, on en tira successivement quatre éditions.

Les États du Languedoc montraient pour Chaptal une entière confiance : c'était d'après ses conseils qu'ils administraient le commerce, l'agriculture et les arts. En 1787 ils demandèrent pour lui l'ordre de Saint-Michel et des lettres de noblesse qui lui furent accordées. Chaptal employa 500,000 francs, que lui laissa son oncle, à des établissements qui manquaient à la France. Jamais aucun chimiste n'avait fait une application aussi utile de cette science à l'industrie : il est un des principaux auteurs de la fabrication de l'acide sulfurique, et c'est lui qui a composé le premier alun artificiel que le commerce ait connu. On lui doit aussi l'art de teindre le coton en rouge d'Andrinople, et la manière de remplacer la pouzzolane d'Italie par des terres ocreuses calcinées. Enfin, le midi de la France possède peu d'arts que Chaptal n'ait créés ou perfectionnés.

Lorsque la république vit déployer contre elle toutes les forces de l'Europe coalisée, les procédés ordinaires ne suffisaient pas pour fournir aux besoins de poudre et de salpêtre; il fallut en créer de nouveaux et de plus expéditifs : Chaptal fut appelé, en 1795, par le Comité de salut public, et parvint à faire fabriquer à la seule poudrière de Grenoble trente-cinq milliers de poudre par jour, et, dans l'espace d'un an, les différents établissements de ce genre approvisionnèrent nos arsenaux de vingt-deux millions de salpêtre et de treize millions de poudre. Ce grand développement des ressources d'une nation, le plus étonnant et le plus mémorable que l'on connaisse, fut l'ouvrage de Chaptal.

A la même époque, l'on organisa cette belle École polytechnique, d'où sont sortis tant d'illustres chefs : on y institua des cours sur toutes les branches des sciences, dont l'enseigne-

Le Roi des Souhàits .



L. Lassalle del. et lith.

Imp. Lith. de Cattier.

« Oh s'écria t-elle, moi je ne veux jamais vous quitter... jamais ! »

ment fut confié aux premiers savants de l'Europe. Chaptal fut nommé collaborateur de Monge, de Fourcroy, de Guyton de Morveau. Il osa rappeler et honorer la mémoire de l'infortuné Lavoisier, dont la tête venait de tomber sous la hache révolutionnaire. Lorsque les besoins de la Nation, en poudres et en salpêtres, furent satisfaits, et que les approvisionnements furent assurés, Chaptal retourna à Montpellier pour y organiser l'École de médecine, où le gouvernement lui avait donné la chaire de chimie. Il continua d'y obtenir les succès qu'il avait eus dans ses cours précédents.

Depuis longtemps la réputation et les ouvrages de Chaptal avaient pénétré dans les pays étrangers : à l'époque de la révolution, le célèbre Washington écrivit trois lettres à ce savant chimiste pour l'inviter à aller s'établir aux États-Unis.

Chaptal mourut dans la paix et la force du juste, le 30 juillet 1832, laissant pour auréole à sa mémoire, des services dont la France gardera l'éternel souvenir.

LE ROI DES SOUHAITS EST MORT A L'HOPITAL.

PAR M. ERNEST FOUINET.



Un beau soir de la fin de juillet, le père Radon et sa femme, cultivateurs et propriétaires aisés des environs de Plombières, étaient assis sur le banc de pierre moussu, sofa champêtre, qui meublait le devant de leur blanche maisonnette. Ils étaient bien vieux l'un et l'autre, à en juger par la profondeur des rides qui s'étendaient en sillons tant sous le bonnet de coton bariolé du mari, que sous le large chapeau de paille dont les ailes étaient déployées au-dessus des joues encore rebondies et roses de la bonne vieille mère Radon. Comme pour faire un parfait contraste à ces deux vieillards, on voyait assise entre eux une enfant de neuf ans environ, Dorothée, leur petite-fille, dont le père et la mère étaient morts depuis cinq ou six années.

Combien Dorothée était aimée, adorée, gâtée même, ce qui est pourtant bien au fond le contraire d'être aimée, il est inutile de le dire. On sait de quelle affection bien souvent aveugle la plupart des grands-pères et grand-mères accablent leurs petits-enfants. Le père et la mère Radon ne démentaient en rien la coutume. Il faut reconnaître que Dorothée, outre qu'elle était leur petite-fille, leur petite-fille unique, devait plus que bien d'autres exciter un tendre intérêt. Elle était orpheline, et une orpheline est un être si touchant ! puis elle était gaie, amusante, aimable, aimante aussi. Comment le père et la mère Radon qui revoyaient en elle et les enfants qu'ils avaient perdus et l'enfant qui leur restait, comment ne l'auraient-ils pas chérie à l'excès !

Par malheur pour elle-même, elle abusait de son empire sur ses grands parents pour satisfaire un insatiable désir de tout ce qu'elle voyait, de tout ce qui plaisait à ses yeux. « Je voudrais bien ceci. Je voudrais bien cela. Que c'est beau ! je voudrais bien l'avoir ! » Cette avidité de tout au premier coup-d'œil, eut d'abord le résultat qu'un instinct analogue a chez les sauvages dénués de tout principe ; ils dérobent sans façon ce qui leur plaît : il lui était de même arrivé plus d'une fois de dérober ; mais dès que les premières lueurs de la raison lui montrèrent dans sa conscience ces mots de la loi sainte : TU NE DÉROBERAS POINT ; aussitôt qu'elle put comprendre les enseignements religieux de ses parents, elle s'abstint de cette façon violente de se contenter, sans renoncer pourtant le moins du monde à regarder toute chose avec une soif ardente de la posséder, ce à quoi elle parvenait presque toujours : Elle disait *je voudrais !... je voudrais !...* d'une voix si douce, qu'il était impossible au père ou à la mère Radon de revenir, soit de Remiremont, soit de Plombières, sans rapporter à Dorothée ce qu'elle avait demandé.

Et jusqu'alors ses souhaits n'avaient point été assez exagérés pour qu'il leur fût impossible de le réaliser au plus tôt. C'était aujourd'hui un gâteau, le lendemain un de ces jouets ingénieux que fabriquent les habitants de la Forêt-Noire, ou bien quelque ruban ; mais il était à craindre que l'ambition ne s'accrût en elle avec la facilité d'obtenir, et qu'à mesure que

ses yeux grandiraient, les objets qu'elle convoiterait ne devinssent plus grands aussi. C'est ce que les voisins disaient souvent au père et à la mère Radon, et ils ajoutaient que bien certainement on lui préparait un sort malheureux en lui laissant prendre et en développant même en elle l'habitude de souhaiter ce qu'elle n'avait pas, et qui n'eût d'ailleurs été que du superflu, puisqu'elle avait en abondance tout le nécessaire chez ses parents. Le grand-père, la grand'mère même, comprenaient ces observations ; mais s'il leur arrivait de refuser à Dorothee la première fantaisie venue, elle éclatait en sanglots, en larmes, et ils cédaient. Oh ! les pleurs sont une tyrannie bien impérieuse, et les enfants en savent l'usage à merveille.

Alors la mère Radon s'épuisait en leçons indirectes plus ou moins ingénieusement adressées à cette petite fille à qui elle avait tant peur de faire du chagrin par des refus positifs ou des reproches directs. Or, ce soir où nous la voyons entre sa bonne grand'mère et son aïeul, qui, se rappelant le temps où il était cavalier au service du roi Stanislas, fumait aussi intrépidement que le pourrait faire le jeune homme le plus élégant de nos jours, Dorothee ne se lassait point de contempler les belles dames qui passaient en charmantes cavalcades dans le Val-des-Roches que l'on découvrait du point élevé qu'occupait la maisonnette. Un artiste aurait admiré de tous ses yeux ce vallon agreste formé par deux hautes murailles de rochers à pic, tapissés de sapins, et ce limpide ruisseau reflétant ces masses de sombre verdure ou se débattant en flot d'écume éblouissante entre les rochers éboulés qui lui barraient le passage. Le père et la mère Radon, quoique habitués à ce magnifique aspect, le regardaient toujours avec plaisir ; mais Dorothee ne voyait que le chapeau qu'elle eût voulu avoir, — le cheval sur lequel elle aurait voulu être montée. — Que cette petite fille a une belle robe ! — j'en voudrais bien une pareille ! — Je voudrais bien être riche comme cette dame qui passe là-bas avec ses femmes de chambre si parées ! — La pauvre enfant en ambitionnant tant de superfluités, tant de choses inutiles à son bonheur des champs, ne jouissait d'aucun des biens qui l'entouraient en abondance, les soins, l'affection, la tendresse et tout ce que des parents aisés peuvent prodiguer à un en-

fant chéri. Elle devenait ingrate à force de désirer ce qu'elle voyait chez les autres, quand elle était au moins aussi heureuse qu'eux.

« Allons, Dorothée, dit la mère Radon, je vois bien qu'il faut enfin que je te dise l'histoire du Roi des souhaits. » La perspective d'un conte détournant l'attention de Dorothée, elle se rapprocha de sa grand'mère qu'elle aimait de toute son âme, et tandis qu'elle écoutait avant même que sa grand'mère commençât, tandis que le bon vieillard envoyait de superbes franges de fumée à la brise du soir, la petite vieille contait :

Hatto, le Roi des souhaits, vivait il y a plus de mille ans : il était le fils d'une fée, si jamais il y a eu des fées. M. le curé et le maître d'école disent qu'il n'en a jamais existé au monde, et je les crois bien, car il n'en est pas question dans l'Évangile; mais je répète ce que ma grand'mère m'a raconté. Hatto était donc le fils d'une fée, mais d'une fée qui n'avait pas une puissance sans bornes comme la fée Urgande ou la fée Mélusine. Elle ne possédait pour tout talisman qu'une petite baguette, et encore, douée d'une influence très-bornée; encore diminuait-elle de longueur chaque fois que l'on en faisait usage, et grâce aux demandes constantes dont Hatto avait persécuté sa mère qui ne sut jamais rien lui refuser, le talisman se trouvait déjà réduit à moitié de ce qu'il était lorsque la fée le reçut de je ne sais quel génie.

Cette perte rapide de sa puissance avait souvent fait réfléchir la mère de Hatto, et lorsqu'elle vit venir l'heure de sa mort, — une fée qui meurt! cela suffirait pour ôter toute croyance aux fées, — lorsqu'elle sentit qu'elle allait rendre le dernier soupir, elle fut prise d'un bien grand tourment pour son fils qu'elle savait si prodigue. L'appelant donc à son chevet, elle lui remit de sa main tremblante la baguette déjà si usée par elle, pour complaire aux caprices de Hatto : elle lui dit, elle lui répéta, en le suppliant les larmes aux yeux et les mains jointes, de ménager ce talisman qui était sa seule richesse.

« Songe donc bien, mon enfant, que ce trésor n'est point inépuisable... Sois sage, modéré dans tes vœux, qu'ils soient

tous réellement utiles, et encore ne les prodigue point... car il faut que tu saches... pour ne l'oublier jamais, que... » Ici une suffocation lui coupa la parole, et quelques minutes s'écoulèrent sans qu'elle balbutiât un mot, sans qu'elle fit un mouvement. Hatto attendait avec impatience le dernier avis qu'elle allait lui donner; mais enfin il la crut morte, et il s'emparait de la baguette...

« Pour demander que sa mère ne mourût pas encore, je parie? demanda Dorothée d'une douce voix.

— Non, mon enfant, non, reprit la grand'mère, tu as eu là une bonne pensée venue de ton cœur; mais je ne crois pas que Hatto en eût une semblable. Elle eût été vaine d'ailleurs; la baguette n'avait pas le pouvoir de s'opposer à un ordre de Dieu, et la mort est un ordre inflexible de la divinité, contre lequel ne peuvent ni fées, ni génies. Hatto croyait donc la fée morte, lorsqu'elle releva la tête, et rouvrant à demi les yeux, prenant les deux mains de Hatto :

— Mon cher enfant... n'oublie donc jamais ce que je vais te dire... Tout ce que la baguette t'aura procuré... subsistera... jusqu'à ce que... — J'étouffe... — mais... une fois... — Oh! je meurs... une fois ta baguette... arrivée à son terme... tout... O mon enfant!... embrasse-moi... embrasse-moi... Tout alors... — Adieu! adieu! »

Elle expira sans avoir pu exprimer cet avertissement suprême. En y réfléchissant, peut-être aurait-on pu deviner de quelle nature il devait être; mais Hatto était l'être le moins réfléchi du monde; il ne chercha donc pas un instant à découvrir ce que la mort lui était venue cacher. Il était d'ailleurs tellement impatient de profiter de la baguette, que sa folle passion alla jusqu'à le rendre fils impie, et à lui faire bien vite oublier sa mère, en même temps que les conseils de prudence et de modération qu'elle lui avait donnés. La baguette était dans ses mains, comme l'or est dans la main des prodiges qui ne songent qu'à dépenser, pour qui dissiper leur bien est un besoin, une rage; on dirait que l'argent les brûle, et qu'ils n'aspirent qu'à le jeter bien loin : la baguette brûlait apparemment de même les doigts de Hatto, et la fée était à peine au tombeau depuis huit jours, que son fils trouvant la de-

meure qui avait suffi à sa mère, trop étroite et trop mesquine, demanda au talisman que la maison fût remplacée par un palais.

Il avait à peine parlé, que les murs de marbre s'élevèrent par enchantement à la place des murailles de pierre de la maison de la fée. Aux vingt chambres qui s'y trouvaient, succédèrent en un clin-d'œil cent chambres ou galeries tout étincelantes d'or, de cristal, de jaspe, de pierres précieuses, et au milieu du plus grand salon l'architecte invisible plaça un trône magnifique : Aussi, dans toute la contrée, dès que la renommée de ce merveilleux édifice s'y fut répandue, appela-t-on Hatto *le Roi des souhaits*.

« Ah ! ah ! se dit Hatto. Ils me nomment Roi des souhaits : c'est-à-dire qu'il me faut une couronne. » Voilà comment une folie mène à une autre. Hatto tourne donc sa baguette vers un des points de l'horizon, et dit : « Je veux que tous les cristaux qui resplendissent dans la grotte de la forêt d'Érival, soient des diamants qui viennent orner ma couronne. »

Il n'avait pas encore achevé son souhait, que déjà les cristallisations et les stalactites, transformées en diamants, montaient de la grotte vers le *ballon*, au sommet arrondi de cette montagne, là-bas où était son palais. Comme c'était le soir, les pâtres des environs crurent voir autant d'étoiles filer ; et ces diamants, aussitôt arrivés dans le palais de Hatto, s'enchâssèrent autour de sa tête, mieux que sous la main du joaillier le plus habile. Voici donc le Roi des souhaits dignement couronné.

La baguette avait perdu presque un quart de sa longueur rien qu'à fournir le palais et la couronne : c'est que les souhaits de Hatto étaient à présent bien loin d'être modérés comme lorsque sa mère vivait pour le retenir ; aussi accumulait-il les vœux les plus extravagants, on eût dit qu'il avait à sa disposition un talisman long de cent pieds. Un jour, il ordonnait une fête à laquelle il invitait tous les génies de la contrée, et pour les loger une seule nuit il souhaitait un second palais ; un autre jour, il voulait avoir au milieu des neiges des Vosges un jardin fleuri comme dans le milieu du printemps, et il l'avait, mais au détriment de la baguette. Puis c'étaient toutes

les nuits des réjouissances magnifiques dans les clairières des forêts, à la lueur de la lune, et toujours il fallait au Roi des souhaits une cour plus splendide et plus nombreuse.

Or, une nuit qu'il était au milieu de la forêt à se jouer avec ses courtisans les lutins et les farfadets tous brillants comme des constellations, voilà qu'Odile, la fille du forestier, qui était seule à la maison tandis que son père achevait sa tournée, poussa un grand soupir en regardant à travers la vitre le cortège éblouissant de Hatto : « Que c'est beau ! se dit-elle ; que je voudrais bien être la Reine des souhaits ! »

Il faut bien prendre garde à ce que l'on dit, et l'on ne sait pas la plupart du temps où nous conduit un désir lorsqu'on l'a formé ; cent exemples nous l'apprennent, et l'histoire d'Odile nous répète cette leçon. Voilà donc que tout à coup, et à peine sa pensée exprimée à demi-voix, elle se sentit emportée à travers l'espace, montant, montant toujours sur l'air où son pied ne posait pas, où elle cherchait en vain à se retenir...

« Et son père... quand il sera revenu !... interrompit Dorothée en regardant tendrement sa grand'mère.

— Tu es une bonne petite fille, lui répondit la mère Radon... quoique tu ne sois pas toujours bien sage... mais, vois-tu, Odile n'avait guère pensé à son père chez qui elle était si heureuse, si bien choyée, puisqu'elle avait désiré autre chose que de vivre comme lui. » Or, Hatto avait bien entendu le souhait d'Odile, il l'avait répété pour son compte, et voilà comment, d'un tour de bague, il l'installa dans son palais, au milieu d'une chambre de rubis, de cristal et de topaze, où dix femmes de chambre fées la servaient.

Elle pleura bien son père pendant un jour, deux, trois, huit même ; mais tout était si beau autour d'elle, Hatto était si empressé de satisfaire ses moindres caprices, qu'elle eut bientôt oublié la maisonnette du forestier pour le petit palais que lui donna Hatto ; puis à la reine il fallait une couronne comme au roi, et ce fut encore la baguette qui fit ce chef-d'œuvre de joaillerie. Ensuite, ce furent des prodigalités de toutes sortes, des fêtes dans lesquelles Odile ne voulait jamais paraître avec les mêmes perles, les mêmes diamants. Bref, les souhaits de la femme, les souhaits du mari allèrent si grand train, qu'un

jour, Hatto, en ouvrant la longue cassette de sandal dans laquelle était la baguette, vit avec terreur que le précieux talisman n'avait plus que la longueur de sa main.

Il fut donc bien triste tout-le jour, et quand il vint attendre près d'Odile l'heure du souper, il était morose, grave, taciturne, malgré la riante flamme du bois parfumé qui combattait le froid très-rude en ce soir d'hiver.

« Qu'as-tu donc Hatto? lui dit Odile, tu parais t'ennuyer; eh bien! il faut te distraire. Je voudrais qu'en ce moment, par l'effet de la baguette, ce palais fut rempli de toutes les fées de la contrée de l'Alsace, du Jura et des Vosges, et qu'une fête magnifique commençât pour ne finir qu'avec la nuit : nos génies iraient chercher des sorbets chez leurs frères de l'Asie, et nos farfadets nous apporteraient à profusion les fruits de l'Inde et les parfums de l'Arabie. Ce serait charmant! »

Elle avait dit : *je voudrais*, et Hatto trembla de la crainte que ce souhait extravagant exprimé par Dorothée... « Tu te trompes grand'mère, dit Dorothée avec empressement, tu veux dire Odile.

— Odile... oui... tu as raison. » C'est ainsi que se reprit la grand'mère, mais avec un sourire qui prouvait qu'elle s'était trompée un peu volontairement. Hatto trembla donc que ce souhait exprimé par Odile n'eût usé la baguette; mais le talisman n'obéissait qu'à lui; il se rassura et chercha à obtenir d'Odile qu'elle renonçât à sa pensée, sans avouer toutefois la cause de sa résistance; moins il se montrait disposé à satisfaire Odile, plus elle priait, suppliait, conjurait, et voyant qu'elle ne réussissait pas avec les prières, elle se mit à fondre en larmes.

« Allez! allez! balbutiait-elle en sanglotant, je vois bien que vous ne m'aimez plus, et moi qui pour vous ai quitté mon père! mais je m'en irai, je vous quitterai, Hatto! » Et elle criait, piétinait, versait des pleurs comme une petite fille gâtée.

Hatto n'eut pas le courage de résister à cette femme si volontaire, et allant à la cassette de sandal, prenant le petit bout de la baguette : « Peu m'importe, après tout, dit-il, je puis bien me passer à présent de talisman, puisque j'ai des diamants à

profusion ; je les vendrai et nous serons riches, opulents pour toute notre vie. »

Il prononça donc le vœu formé par Odile, et elle voyait avec ravissement fées, lutins, farfadets dansants, portant des parfums, des glaces exquises, affluer de toutes parts dans le palais, lorsque soudain tout s'arrête...

La baguette venait de finir entre les doigts de Hatto.

Et ce n'était pas tout. Voilà que l'or, l'argent, les cristaux qui ornaient les chambres du palais se ternissent, s'effacent, pâlissent, disparaissent. Les murailles de marbre et de jaspe s'en vont comme des nuages au vent. Les pierres précieuses retournent dans les montagnes, les perles dans la rivière de Vologne ou le ruisseau de Neunÿ, et les diamants de la couronne de Hatto, de la couronne d'Odile, redevenant glaçons et stalactites, coulent le long de leurs joues comme la neige qui fond sous le soleil d'été ou comme d'abondantes larmes.

Tel devait être le terrible effet de l'anéantissement de la baguette. Tout devait finir avec elle. Résultat fatal dont la fée n'avait pas eu le temps de prévenir Hatto.

Et lui et Odile, se trouvèrent sur le ballon la nuit, par un temps de frimas et de neige, sans abri, sans argent, sans pain, sans ressource!

C'est alors qu'Odile se rappela la bonne et chaude cabane du forestier. Les enfants malheureux par leur faute se retournent toujours tôt ou tard vers la maison paternelle qu'ils n'auraient jamais dû quitter : Odile et Hatto attendirent donc en mourant de froid que le jour vint, et ils se dirigèrent vers la maisonnette du forestier. Au bout de deux heures, ils aperçurent le toit à travers les arbres. La porte était toute grande ouverte, et sur le seuil, derrière quelques hommes et quelques femmes, Odile crut entrevoir une estrade longue et élevée, sur laquelle pendait un drap noir semé de larmes.

Elle tressaillit !

« Viens ! viens ! fille indigne, viens voir ton père que tu as fait mourir de chagrin... Viens le voir, il est là, là, sous le linceul ! »

Toutes les voix s'élevèrent formant ainsi un chœur formidable.

Et les hommes et les femmes s'écartant, Odile vit le cercueil de son père, de son père qu'elle avait abandonné, qui eût encore été là, dans cette calme maison, heureux pour de bien longs jours encore, si la folle ambition de sa fille ne l'eût éloignée de lui. Quel coup affreux ! quel désespoir ! quel remords ! Aussi, sur le seuil même de cette maison où elle était née, de cette maison où elle avait amené la mort, Odile, cette fille ingrate, dénaturée, tomba pâle, tremblante, évanouie.

On ne la releva que morte.

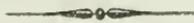
Quant à Hatto, ce fut en vain qu'il demanda aux gens de la montagne et de la plaine l'hospitalité ou du pain. Aux jours de sa toute-puissante richesse, il avait été hautain, orgueilleux, dur envers les pauvres gens ; à présent, les pauvres gens étaient plus riches que lui, et lui rendaient ses dédains en le saluant toujours du titre de Roi des souhaits. Enfin, un jour étant tombé d'épuisement à la porte de la ville de Remiremont, il fut recueilli dans une maison de charité fondée par les dames chanoinesses, et il y mourut de regret d'avoir oublié les conseils de sa mère. Voilà comment *le Roi des souhaits est mort à l'hôpital*.

« Tu vois ce que c'est, Dorothée, dit le père Radon en déposant sa pipe sur le banc... tu vois... »

Pendant une minute ou deux, Dorothée contempla d'un œil intelligent, ému, baigné de larmes, son père et sa grand'mère, puis s'élançant sur leurs genoux, dans leurs bras...

« Oh ! s'écria-t-elle... moi... je ne veux jamais vous quitter... jamais ! »

Depuis ce jour elle ne tourmenta plus ses parents pour tout avoir, tandis que rien du nécessaire ne lui manquait près d'eux, et quand avec la raison elle cessa de croire aux fées, elle n'en conserva pas moins dans sa mémoire les sages leçons que contenait le conte de sa grand'mère.



UNE PROMENADE AU JARDIN DES PLANTES.

PAR M^{me} LOUISE LENEVEUX

L'HYÈNE. — LE LOUP.



Tout le monde sait que le Jardin des Plantes, ou Muséum d'histoire naturelle, fut fondé il y a environ 200 ans par Louis XIII, qui acheta de ses propres deniers 24 arpents de terrain inculte, pour faire planter un *jardin des herbes médicinales*. Cet établissement s'agrandit peu à peu. Le célèbre naturaliste Buffon en fut nommé intendant en 1739, et en fit presque ce qu'il est aujourd'hui, c'est à dire une sorte de muséum entièrement consacré à l'histoire naturelle. C'est là que de toutes les parties de l'univers viennent se classer méthodiquement, soit dans de magnifiques galeries, soit dans une vaste ménagerie, les échantillons choisis de toutes les productions minérales, végétales et animales, dont il a plu à la sagesse divine d'enrichir la terre que nous habitons ; c'est là aussi qu'il faut aller pour saisir d'un coup-d'œil le vaste ensemble de la création, pour en étudier quelques détails pleins d'intérêt, et pour soulever un petit coin du voile dont la Providence a voulu cacher les œuvres mystérieuses.

Nous entrons par la grille de pont d'Austerlitz, nous tournons à droite, nous traversons une petite partie du jardin paysager, et nous voilà en face de la ménagerie des animaux féroces. Là, nous voyons, dans de grandes loges grillées, des hyènes, des loups, des lions, des panthères, des jaguars, des ours bateleurs, et quelquefois d'autres grands animaux carnassiers. Leur histoire a été faite mille fois, et il n'est peut-être pas un de nos jeunes lecteurs qui n'en ait lu au moins quelques fragments ; il semblerait donc que nous devons passer outre, et aller chercher pour nous en occuper des animaux plus rares, moins connus ! Pourtant il n'en est rien, et c'est positivement des hyènes, des loups, des lions, des panthères, que je dois vous entretenir, afin de débarrasser leur histoire des nombreux préjugés dont elle a été constamment entachée. Il vaudrait mieux ne rien apprendre que d'apprendre des choses

fausses ; et malheureusement les livres d'histoire naturelle écrits pour l'éducation de l'enfance, par des compilateurs non naturalistes, sont presque tous des analyses de vieux ouvrages remplis d'erreurs et d'absurdités. Dans les promenades que je me propose de faire avec vous, j'aurai plus d'une occasion de rectifier les idées fausses qu'on a pu vous donner à ce sujet. Cette petite introduction finie, nous allons commencer par un des animaux sur lesquels on a débité le plus de contes absurdes.

L'HYÈNE RAYÉE se trouve sur toute la côte du nord de l'Afrique, et par conséquent en Algérie, où on la nomme *dubbach* ; on la rencontre aussi en Perse. Elle forme un genre bien caractérisé qui, dans les méthodes de classification, est placé entre les civettes et les chats. C'est un animal qui ressemble un peu à un chien, mais il n'a que quatre doigts à tous les pieds ; ses yeux sont très-saillants, et ses oreilles droites et fort grandes ; son museau est noir, gros, arrondi, comme tronqué au bout. Ses jambes de derrière sont constamment fléchies, ce qui lui fait tenir la croupe fort bas et lui donne l'air d'avoir les reins cassés. Son pelage est d'un gris jaunâtre, rayé transversalement de brun sur les flancs et sur les pattes, et il lui forme sur le dos une longue crinière presque toujours hérissée.

Depuis que des voyageurs instruits se sont sérieusement occupés d'histoire naturelle, depuis surtout que nous possédons l'Algérie, on connaît parfaitement les mœurs de cet animal, et voici ce que des observations bien faites nous ont appris sur son compte.

On a vu et on voit encore à Bone, en Algérie, plusieurs de nos officiers français qui ont élevé des hyènes. Elles s'attachent à leur maître, le suivent librement dans les rues et à la campagne, obéissent à son commandement, accourent à sa voix et le caressent absolument comme pourrait le faire un chien. Ces animaux ne sont donc pas d'une férocité indomptable comme on le croyait : il est vrai qu'à l'état sauvage ils sont très-farouches, mais ceci est la conséquence d'une poltronnerie incomparablement plus grande que celle de tout autre animal carnassier. Non-seulement ils n'osent se défendre ni contre le lion, ni

contre la panthère, mais leur timidité ne leur permet pas même d'attaquer le chacal qui est moins gros que nos renards. Loin d'attaquer les hommes, les hyènes redoutent beaucoup leur présence et fuient à leur approche.

Les hyènes se nourrissent de cadavres de voiries et sont d'une voracité dégoûtante, mais il n'est ni avéré ni probable qu'elles déterrent les corps humains. Le voyageur Bruce, qui a vécu plusieurs années en Abyssinie où ces animaux sont très-communs, le nie positivement et dit : Après beaucoup de recherches, je n'ai pu avoir une seule preuve que les hyènes eussent déterré un cadavre; il y a plus, c'est que, quoique éminemment carnassiers, ces animaux, si l'on s'en rapporte à Poiret (*Voyage en Barbarie*), se nourriraient quelquefois, faute de chair, de fruits et de racines. Ils déterrent, dit-il, celle du palmier nain, et paraissent lui donner la préférence sur toute autre. Les hyènes n'osent sortir de leur retraite que la nuit, et quelquefois elles s'approchent des habitations pour ramasser les immondices. Si elles sont poussées par une faim pressante, elles se hasardent à attaquer un agneau ou une brebis qui ne leur offre aucune résistance, et si elles sont surprises en flagrant délit et qu'elles ne puissent pas fuir, elles se laissent assommer à coups de bâton par des hommes ou par des enfants, sans chercher aucunement à se défendre.

Les naturalistes connaissent d'autres espèces d'hyènes qui sont un peu plus courageuses que celles dont nous venons de faire l'histoire, mais qui pour cela n'en sont pas plus dangereuses. Telles sont : l'hyène d'Abyssinie, beaucoup plus grande et plus hardie; l'hyène tachetée, qui habite le cap de Bonne-Espérance et qui se trouve aussi, mais rarement, en Barbarie; et l'hyène brune, également du Cap.

Nous terminerons cet article de l'hyène par une citation très-curieuse sur l'hyène d'Abyssinie, et nous l'extrairons du Voyage de Bruce aux sources du Nil.

« Une nuit, dit-il, j'étais dans la province de Maïstha, très-occupé d'une observation astronomique, lorsque j'entendis passer quelque chose derrière moi; soudain je me retournai et ne pus rien voir. Ayant achevé ce que je faisais en ce moment, je sortis de ma tente dans l'intention d'y retourner bientôt, et

en effet, j'y retournai presque tout de suite; mais en mettant le pied sur le senil, j'aperçus deux gros yeux bleus étincelants dans les ténèbres. Je criai soudain à mon domestique d'apporter de la lumière, et nous vîmes une hyène, à côté du chevet de mon lit, tenant dans sa gueule trois ou quatre paquets de chandelle. Je ne pouvais lui tirer un coup de fusil sans risquer de briser mon quart de cercle ou quelque autre de mes instruments. Comme elle avait la gueule pleine, elle semblait en ce moment ne pas songer à une autre proie, et je voyais qu'elle était trop embarrassée pour me mordre. Je pris donc une lance et je la frappai aussi près du cœur qu'il me fut possible. Jusqu'alors, elle n'avait pas donné le moindre signe de colère: mais dès qu'elle se sentit blessée, elle laissa tomber ce qu'elle avait dans la gueule et fit des efforts incroyables pour remonter le long du fût de la lance et venir jusqu'à moi. La crainte de la voir réussir me fit tirer un pistolet de ma ceinture et je lui lâchai mon coup; presque aussitôt mon domestique lui fendit le crâne d'un coup de hache. »

Ce seul fait paraît suffisamment prouver que l'hyène d'Abyssinie est réellement une espèce particulière qui se distingue de l'hyène rayée, non-seulement par sa taille et sa couleur, mais encore par une effronterie ou une hardiesse que l'autre n'aurait pas.

LE LOUP est encore un animal fort mal connu quoiqu'il ne soit pas très-rare en France; il appartient au genre des chiens, et, selon M. Boitard, il ne serait qu'une variété sauvage de nos chiens domestiques.

Il est peu d'animal sur lequel on ait débité plus de contes absurdes; les bonnes et les valets semblent se faire un plaisir d'effrayer les enfants en leur faisant à ce sujet mille histoires ridicules; ici c'est un loup garon qui vient hurler toutes les nuits autour du village, là un berger, un sorcier qui se change en loup et qui va courir les bois pour dévorer les voyageurs, etc.

On a vu, il est vrai, mais très-rarement, des loups se jeter sur des hommes, mais seulement lorsque ces animaux étaient enragés, et, dans ce cas, les chiens en font autant. Quand la louve a des petits, il serait fort dangereux d'aller les

lui enlever, car elle se précipiterait sans hésiter sur l'imprudent chasseur, et il en résulterait une lutte mortelle. Mais, dans toute autre circonstance que celle-là, la rencontre d'un loup, même pendant la nuit, n'est pas plus dangereuse que celle d'un renard.

Le loup atteint et surpasse même quelquefois la taille du plus grand mâtin. Son pelage est ordinairement d'un fauve grisâtre, avec une raie noire sur les jambes de devant quand il est adulte ; cependant on trouve quelquefois, même en France, des loups entièrement noirs, et en Laponie il en est qui deviennent tout blancs pendant l'hiver. Sa queue est droite ; ses yeux sont obliques, à iris fauve ou jaunâtre, et pendant la nuit, quand l'animal vous regarde, ils paraissent quelquefois comme deux charbons ardents, ce qui effraie beaucoup les personnes faibles. Il y a des loups dans le nord de l'Asie et de l'Amérique et dans toute l'Europe, si on en excepte les Iles Britanniques, où l'on est parvenu à les détruire. De tout temps cet animal a été la terreur des bergers et le fléau des bergeries. Il est d'une constitution très-vigoureuse et d'une force supérieure à celle de nos plus grands chiens de forte race. Il peut rester plusieurs jours sans manger et faire quarante lieues dans une seule nuit pour aller à la quête de sa proie. Le matin, il rentre dans le bois, où il passe la journée à dormir.

Pour vous prouver que cet animal n'a pas la férocité qu'on lui attribue, je veux vous conter une petite histoire qui s'est passée au Jardin des Plantes :

« M. D..., habitant Paris, avait un loup qu'on lui avait apporté tout petit de la campagne ; il l'éleva dans sa maison, et en prit un soin tout particulier : aussi le pauvre *loulou* s'attachait-il à son maître plus qu'à aucune autre personne du logis, quoiqu'il fût familier avec tout le monde. Quand il fut devenu grand, il suivait M. D... dans la rue, et partout ailleurs, comme aurait fait le chien le plus fidèle ; il lui montrait la soumission la plus entière, obéissait à sa voix et même au moindre signe ; il l'aimait d'une affection très-vive, remuait la queue quand il était caressé, et lui léchait les mains avec tendresse. Son maître fut obligé de s'absenter pour très-longtemps, il prit le

parti de le donner à la ménagerie du Roi, parce qu'il était bien sûr que là on aurait soin de lui. La séparation fut pénible pour le maître; mais le pauvre *loulou* eut tant de chagrin d'avoir perdu son ami qu'il refusa de manger, maigrit beaucoup, et fut près de mourir de tristesse. Pourtant après quelques semaines, il s'habitua peu à peu à ses nouveaux gardiens qui le caressaient beaucoup; l'appétit lui revint, il parut moins chagrin, et l'on crut qu'il avait tout à fait oublié sa première affection.

Dix-huit mois après cette cruelle épreuve M. D... fut obligé de revenir à Paris passer deux ou trois jours pour ses affaires; il fut au Jardin des Plantes et, perdu dans la foule des spectateurs, il revit son *loulou* qui était fort tranquille; il eut l'imprudence de l'appeler *loulou! loulou!...* le bon animal ne pouvait le voir à travers tant de monde, mais il le reconnut à la voix, et aussitôt ses cris, ses bonds désordonnés, annoncèrent sa joie. Les gardiens firent entrer M. D... dans la galerie intérieure et ouvrirent la loge. Aussitôt *loulou* en sortit, se précipita sur son ancien ami, et le couvrit de caresses comme aurait pu le faire le chien le plus aimant. Tous les spectateurs en étaient aussi attendris qu'étonnés. Mais malheureusement il fallut encore se séparer, car M. D... ne pouvait emmener un loup avec lui dans un long voyage par terre et par mer. Le pauvre *loulou* en eut tant de chagrin qu'il tomba dans une maladie de langueur qui dura beaucoup plus que la première, et dont on eut bien de la peine à le guérir.

Trois ans s'écoulèrent. Le loup était redevenu bien portant, assez gai, et il vivait en fort bonne intelligence avec un chien qu'on lui avait donné pour compagnon de captivité; il s'était même attaché à un de ses gardiens qu'il caressait avec plaisir. Un soir, la ménagerie était fermée, lorsque son maître revint encore et l'appela; *loulou* l'entend, le reconnaît, lui répond par ses hurlements, saute, se débat dans sa loge et fait un tel tapage, qu'on est obligé d'ouvrir. L'animal s'élançe, redouble ses cris, se jette sur son ami, lui pose les pattes sur les épaules, lui lèche le visage, hurle, tombe dans un véritable délire de bonheur. Ses gardiens, qu'il caressait une demi-heure avant, veulent intervenir, mais il ne les reconnaît plus, et leur montre des dents menaçantes.

Frédéric Barroci .



Louis Lassalle del et lith.

Imp. Lith de Cattier.

Dans ces moments d'épreuve, Felipa accourait auprès de son frère, tenant en main les immortelles pages du Dante.

Enfin quand ses transports furent apaisés, il fallut se quitter de nouveau, et l'on fut obligé d'employer la ruse pour le faire rentrer dans sa loge où son maître feignit de vouloir entrer aussi. Lorsque le pauvre animal ne vit plus celui auquel il avait donné toutes ses affections, il resta immobile; une tristesse affreuse le saisit; il refusa de manger. Une mélancolie profonde le fit tomber malade; ses poils brillants et fins devinrent rudes et hérissés; il maigrit tellement qu'au bout de huit jours il était méconnaissable. On parvint à lui faire traîner encore quelque temps une vie languissante, mais il ne voulut jamais depuis caresser personne, ni en recevoir de caresses; enfin il mourut de tristesse.

Son affectueux dévouement pour un ami qui ne put lui rendre toute sa tendresse, méritait sans doute un meilleur sort.

Je demande s'il est possible qu'un être doué de sentiments d'une si exquise délicatesse puisse jamais devenir un animal féroce. J'ai vu le pauvre *loulou*, et M. Frédéric Cuvier a écrit sa touchante histoire.

FRÉDÉRIC BARROCI.

PAR MADAME LE BASSU D'HELFE.

I

Plusieurs jeunes peintres établis dans une salle du Vatican copiaient les immortelles fresques qui décorent le palais du souverain Pontife, et s'exerçaient en face de ces chefs-d'œuvre à saisir les pensées les plus hautes de l'art et l'inspiration la plus vraie de la nature. Pourtant, toute sérieuse que fût cette étude, elle n'empêchait pas les propos joyeux de circuler dans les groupes épars, ce qui donnait au travail une forme moins sévère. C'étaient de part et d'autre des récits animés et piquants, que la vérité n'inspirait pas toujours, mais dans lesquels la vanité et la présomption tenaient une large place.

Parmi ces jeunes artistes, un seul se montrait grave et si-

lencieux; il n'aurait pu comme les autres répandre cette joie frivole qui prend sa source dans la légèreté de l'esprit et de la conduite, car sa vie était remplie tout entière par deux sentiments puissants : l'amour de sa famille et le goût des arts.

Ses condisciples le jugeaient mal.

Frédéric Barroci avait un caractère doux et timide; il sentait toutes les beautés de l'idéal, mais il les discutait peu. Il avait en lui un type sublime que nul pinceau n'aurait pu rendre, et c'était cette comparaison de l'incrédible avec le réalisable qui affligeait sa pensée et lui imposait cette circonspection que ses compagnons prenaient pour de la nullité. Ils se le figuraient un de ces artistes manqués, que les circonstances ou des parents abusés ont jetés dans une voie qui n'est pas la leur et où ne doit rester nulle trace de leur passage. Deux seulement d'entre ces jeunes peintres ne partageaient pas cette erreur; ils étaient amis de Barroci et appréciaient son mérite, tout humble qu'il se fit. Mais le premier, Zuccheri, laissait aller les choses par insouciance et parce que lui-même ne courait pas après l'opinion; le second, Fiorese, parce qu'il commençait à éprouver les honteux tourments de l'envie : Frédéric avait trouvé dans le cardinal de La Rovère un protecteur plein de zèle et de générosité, et lui, Fiorese, n'avait d'appui que dans son active ambition.

« Bonne nouvelle! mes amis, dit en entrant Léontio, et il agitait son chapeau au-dessus de sa tête en signe de joie.

— Qu'y a-t-il? demandèrent plusieurs voix.

— Michel-Ange est chez Sa Sainteté, et en sortant de chez le Pape il viendra nous faire une visite. »

A cette nouvelle un silence de respect s'établit dans la salle.

Un quart d'heure après, Michel-Ange parut.

Les jeunes gens étaient debout, inclinés devant l'illustre artiste.

Michel-Ange s'approcha successivement de tous les chevaliers; il examina avec l'attention bienveillante du génie les copies des jeunes gens réunis dans ce lieu. Aux uns il donna de précieux encouragements, aux autres d'utiles conseils, à tous une espérance féconde. Chaque parole du grand homme était reçue avec une religieuse attention.

Placé à l'extrémité de la salle, Frédéric attendait avec anxiété et bonheur l'approche de Michel-Ange. Celui-ci, entouré des jeunes peintres dont il avait vu le travail, n'aperçut Barroci qu'au moment où il allait sortir. Alors revenant sur ses pas, il se dirigea vers le timide artiste qui, le cœur serré, n'osait pas réclamer sa part de cette précieuse visite.

Michel-Ange dit quelques mots aimables à Frédéric, et se penchant vers son tableau, il le regarda d'un air satisfait ; il portait alternativement les yeux de la fresque à la copie.

« Ceci est bien ! très-bien, dit-il en tendant la main au modeste Frédéric. »

Celui-ci baisa cette main qui produisait des chefs-d'œuvre.

« Votre avenir est beau, ajouta Michel-Ange, après un nouvel examen. »

Puis il s'informa du pays où Frédéric était né, et lui demanda le nom de son maître ?

« J'ai vu le jour à Urbino, et Baptista Vénéziano m'a donné les premières leçons. »

Michel-Ange loua de nouveau le dessin, la couleur du jeune artiste, la perspective aérienne, l'harmonie de son tableau ; puis il ajouta quelques conseils sur le faire des draperies, signala du vague dans les contours, et termina par de nouvelles louanges.

Les compagnons de Frédéric, à l'exception de Zuccheri, écoutaient avec étonnement et dépit les louanges qu'il recevait de Michel-Ange ; pour la première fois, ils regardaient le travail de l'humble jeune homme et en découvraient les beautés.

Après le départ de Michel-Ange on félicita Frédéric ; mais il y avait dans ces félicitations une ironie que l'artiste n'eut pas l'air de remarquer : d'abord parce qu'il était bon et facile dans tous les moments, et que dans celui-ci la joie qui inondait son cœur en éloignait toute impression désagréable.

Fioresco n'avait pas eu la force de joindre sa voix à celle des autres pour applaudir au pronostic de Michel-Ange sur Frédéric. Le teint blême, l'œil sombre, il s'était remis à l'ouvrage, en proie aux mauvais sentiments qui lui rongeaient le cœur.

Trois jours après, le cardinal de La Rovère vint à son tour

faire une visite dans l'atelier. Michel-Ange lui avait dit ce qu'il pensait du talent de Barroci, et le cardinal, flatté de se rencontrer avec Michel-Ange dans l'opinion qu'il avait conçue de son protégé, venait offrir à celui-ci de prendre sa demeure dans le palais Rovère, plus voisin du Vatican que la maison qu'habitait Frédéric avec Zuccheri et Fioresco.

Frédéric fit quelques objections motivées par sa discrète reconnaissance; le désir persistant de son protecteur lui ferma la bouche. Il fut convenu qu'il se transporterait au palais du cardinal.

Au moment où les artistes, après avoir quitté leur travail, allaient se séparer, Fioresco les arrêta d'un geste. Son front était moins sombre que de coutume.

« Mes amis, dit-il, il faut, avant que Frédéric s'éloigne de la gaie maisonnette des artistes, nous réunir encore une fois dans un banquet, afin que le souvenir joyeux qu'il emportera en nous quittant, le ramène un jour auprès de nous. Je vous invite tous pour demain au soir.

— Accepté! accepté! répondirent tous les peintres. »

Frédéric serra la main de Fioresco : ce retour d'amitié lui causait une vraie satisfaction.

II.

Les vins de France et d'Espagne remplissaient les coupes des joyeux convives de Fioresco, les éclats de leurs voix retentissaient hors des fenêtres ouvertes et troublaient le repos des voisins, qui avaient inutilement envoyé plusieurs sommations pour réclamer le silence à cette heure du sommeil.

Frédéric faisait effort sur lui-même pour paraître prendre part à la gaieté de ses camarades; il lui fallait toute sa politesse bienveillante pour ne pas fuir le plaisir bruyant et désordonné qui s'agitait sous ses yeux.

En tournant son regard vers les fenêtres, il apercevait dans le Tibre le sillage argenté du reflet de la lune; et par moments une brise fraîche, embaumée, arrivant à travers l'atmosphère brûlante et vaporeuse de la salle du festin, venait reposer de son souffle aérien le front fatigué de Barroci.

Il aurait bien voulu pouvoir s'échapper pour aller respirer

l'air calme et tiède de cette belle nuit d'été ; mais il était le roi de la fête, et cette royauté éphémère même avait sa charge et ses obligations.

Fioresco était pâle, une secrète agitation se manifestait en lui. Parfois, comme s'il eût cherché à s'étourdir, il parlait d'une voix haute, saccadée, et un sourire qu'il croyait être gai, mais qui n'était que sinistre, venait s'égarer sur ses lèvres.

Le vin de dessert est demandé.

Un domestique présente le flacon que lui a désigné Fioresco.

« A la gloire future de Frédéric ! » prononce Fioresco en versant du vin dans la coupe de Barroci, placé à la droite de l'amphitryon. Puis il se tourne ensuite vers le convive de gauche, mais le flacon échappe de sa main et tombe en morceaux par terre.

Un immense éclat de rire accueille la maladresse de Fioresco.

« Vite ! un autre flacon, s'écrie-t-il. »

D'autres flacons sont apportés, et chaque convive tend sa coupe à son tour.

Cet incident donna un nouvel élan à la joie tumultueuse des artistes : c'était un délire de pensées et de propos sans suite.

Et la nuit, dans sa majesté calme, marchait vers d'autres régions, et les étoiles pâlissaient au ciel, et de lointaines lueurs annonçaient vers l'orient l'approche du soleil.

La gravité de Frédéric s'était changée depuis quelques instants en mélancolie ; il éprouvait un malaise étrange, douloureux. Une impression brûlante s'attachait à ses entrailles, son cœur se contractait et étranglait la respiration au passage, le sang qui affluait vers le cerveau apportait à ses oreilles de violents bourdonnements, des nuages passaient devant ses yeux, une chaleur intense séchait son palais.

Il luttait en silence contre l'invasion de ce mal singulier et subit, ne voulant pas troubler la joie de ses compagnons.

Cependant la souffrance croissait avec les moments ; il essaya de se lever pour aller à la fenêtre, mais il retomba sur son siège, et s'écria involontairement :

« Mon Dieu ! que je souffre ! »

Tous les regards se portèrent sur lui.

Une sueur froide lissait ses cheveux sur son front, son teint devenait livide, ses dents s'entre-choquaient.

« Qu'as-tu ? qu'as-tu donc ? lui demandèrent tous les jeunes gens et Fioresco lui-même.

— Oh ! donnez-moi de l'eau glacée pour éteindre le feu qui brûle ma poitrine. »

Et son regard vague cherchait le breuvage réparateur.

Fioresco lui présenta une coupe d'eau fraîche. Il la repoussa doucement et dit à Zuccheri :

« Ami, conduis-moi vers la fontaine de la cour. »

Zuccheri et Léontio le prirent sous le bras et l'aidèrent à descendre dans la cour ; mais ils n'avaient pas atteint la fontaine que Frédéric tomba dans d'effrayantes convulsions.

« Va ! cours chez un pharmacien, dit Zuccheri à Léontio ; dis-lui l'état de Frédéric, et le ramène avec toi. »

Léontio fit ce que voulait Zuccheri.

En revenant à lui, Frédéric vit son ami qui le regardait avec angoisse.

« Je suis empoisonné, lui dit-il.

— Empoisonné ! répéta Zuccheri, à qui ce mot rendit complètement la raison, empoisonné ! et par qui ?

— Parle plus bas... dit le généreux Frédéric. »

Une atroce douleur lui coupa la parole.

Léontio ramena le pharmacien qui conseilla de remonter Barroci dans sa chambre où il lui fit prendre une potion qu'il venait de composer.

La chambre fut bientôt envahie par les convives de Fioresco, et le mot *empoisonné* courait dans toutes les bouches, et tous se regardaient surpris et effrayés.

De nouvelles convulsions s'emparèrent de Frédéric. Le pharmacien fit sortir tout le monde, à l'exception de Zuccheri et de Léontio qui s'occupaient activement du malade.

Le premier avait envoyé chercher plusieurs médecins et fait prévenir le cardinal de La Rovère.

Peu d'instants après le départ du messager chargé d'instruire

le cardinal de ce qui se passait, une litière arriva pour prendre Frédéric et le porter chez le cardinal.

Zuccheri fit placer son ami sur la litière, et il l'accompagna au palais de La Rovère.

Les plus grands soins furent donnés à Barroci ; le cardinal le veilla lui-même avec Zuccheri. Après vingt-six jours d'un danger imminent, un mieux se déclara dans l'état du malade, ce mieux se soutint, et le vingt-huitième jour les médecins répondirent de sa vie.

Le jour même où Barroci avait été transporté chez son protecteur, le cardinal avait fait déposer une plainte en justice contre Fioresco. Des agents de police eurent ordre d'aller l'arrêter chez lui. Mais la maison était vide, le coupable avait disparu. Toutes les recherches pour retrouver sa trace furent inutiles.

La convalescence de Barroci fut longue et mêlée de rechutes.

Il reçut du cardinal, durant tout ce temps, les témoignages d'une bonté vraiment paternelle. Et le lien d'amitié qui l'unissait à Zuccheri se fortifia par le dévouement de celui-ci qui ne se démentit pas un moment.

En apprenant le fatal événement arrivé à Frédéric, son père et ses sœurs qui demeuraient à Urbin éprouvèrent de mortelles angoisses. Le vieux père était infirme et ne pouvait se rendre à Rome; mais la sœur aînée de Frédéric s'y transporta à la première nouvelle du malheur arrivé à son frère, et si elle ressentit une extrême douleur des souffrances de ce frère qu'elle chérissait, elle éprouva aussi une grande consolation à le voir entouré de tant de soins précieux, et traité par le cardinal avec un si touchant intérêt.

Les jours de Frédéric étaient assurés, mais il n'était pas guéri. Les organes de la vie avaient été trop profondément atteints pour qu'il pût conserver l'espoir de recouvrer jamais sa santé et sa force première sur lesquelles cependant se fondait l'avenir de son talent.

Une morne pâleur qui ne devait plus s'effacer, le creusement de ses joues, des crises périodiques qui renouvelaient les souffrances des premiers moments, indiquaient les ravages

produits en lui par l'empoisonnement. Toute application lui était interdite, et sa pensée qui ne pouvait plus se révéler dans l'art, ni se répandre dans la vie active, se repliait sur elle-même et veillait dans son âme attristée comme la lampe d'un tombeau.

Dans cet état de souffrance et de langueur auquel il ne voyait pas de terme, Frédéric, s'appuyant sur le sentiment religieux, ne maudit pas celui dont la jalousie haineuse lui avait ravi les sublimes jouissances de l'art, les ineffables dons de la jeunesse. Il se résigna et pardonna comme avait fait le Christ!

Néanmoins son inaction, en lui imposant un ennui continu, blessait encore en lui les instincts de la délicatesse; les bontés du cardinal lui semblaient usurpées, maintenant qu'il n'aurait plus pour les payer des travaux dont la gloire se fût reflétée dans la protection qui les encourageait. Aussi, contre le vœu du cardinal, il se décida à retourner à Urbino rejoindre sa famille.

Ce qu'il avait espéré de l'air natal et des secours intimes des affections de la nature fut trompé; il resta dans l'état de faiblesse souffrante où se consumaient les belles années de sa vie.

Dans cet interrègne de l'action, dans la solitude de sa pensée, il évoquait les souvenirs, ravivaient les images disparues. L'art n'était plus pour lui une œuvre de comparaison et d'imitation; c'était l'intuition du vrai, l'inspiration d'en haut. La forme, si souvent rebelle au désir et inférieure à l'idée, surgissait dans son imagination avec une beauté identique à la conception.

Ce fut dans ces méditations longues et sévères et sous la puissante influence des sentiments chrétiens, qu'il arrêta le plan d'un tableau qui devait lui ouvrir la voie de la célébrité et le placer au rang des grands maîtres. Ce tableau est connu sous le nom *du Pardon*.

Il y avait six ans que Frédéric, par le crime de Fiorese, s'était trouvé soudainement arrêté dans l'exercice de son talent et la jouissance de la santé et de la vie. Les crises dont nous avons parlé revenaient encore aussi aiguës, aussi désas-

treuses qu'autrefois, elles étaient toujours suivies d'un long affaissement, d'une morne langueur ; mais leur apparition était séparée par de plus grands intervalles. Cette raison et surtout le désir d'entreprendre l'œuvre méditée avec un amour persévérant sollicitaient Frédéric à reprendre ses pinceaux.

Ce ne fut d'abord que des instants qu'il put donner au travail, puis, peu à peu, ces instants devinrent des heures. Quand les douleurs impériennes, envahissantes, s'emparaient de lui et venaient dominer son courage, il leur cédait sans impatience, il interrompait son travail et allait s'étendre sur une chaise longue, attendant qu'un nouvel apaisement lui permit de retourner à son heureuse tâche. Dans ces moments d'épreuve, Félipa accourait près de son frère, tenant en main les immortelles pages du Dante.

Il lui fallut sept ans pour achever son tableau.

Ce temps avait été fertile aussi pour sa fortune.

Le cardinal de La Rovère lui avait assuré une pension pour l'aider à supporter l'interruption de ses travaux. Plus tard Jean d'Udine, disciple de Raphaël, peintre en faveur auprès des grands, étant venu visiter Frédéric lorsqu'il s'occupait de son tableau, fut tellement émerveillé de cet ouvrage, qu'il s'empressa d'en parler au duc d'Urbin. Ce prince aimait et protégeait les arts ; il alla voir Barroci, apprécia son talent et acheta à un prix élevé le tableau *du Pardon* qu'il voulait offrir à l'église de Saint-François. Il fit aussi une pension à l'habile peintre et lui offrit de venir loger dans son palais.

Félipa, la plus âgée des sœurs de Barroci, avait refusé de se marier pour se consacrer tout entière à l'existence tourmentée de son frère ; Frédéric n'aurait pu s'en séparer ; le duc permit à Félipa de suivre son frère.

Leur vieux père était mort, et les autres sœurs de Barroci étaient dans leur ménage.

La faveur bien méritée dont Frédéric était l'objet eut pour effet de le rendre plus généreux, plus compatissant pour ses confrères qui n'avaient ni son talent ni son bonheur. Sa bourse était ouverte à toutes les infortunes, et son crédit, qui s'augmentait chaque jour auprès du prince et des grands, fut souvent employé à obtenir pour d'autres ce qu'il avait refusé

pour lui. La dignité de son caractère, la pureté de ses mœurs, une piété éclairée et sincère ajoutaient à l'estime qu'on accordait d'abord à son talent ; et sa vie eût été aussi douce que glorieuse, si la souffrance n'eût plus ou moins, mais constamment pesé sur lui.

III

La foule se pressait dans l'église de Saint-François, le parvis était inondé de pèlerins et de voyageurs qui se rendaient à Rome pour les fêtes de Pâques, et qui s'étaient arrêtés à Urbin le jour des Rameaux.

De jeunes et beaux enfants tenant dans leurs bras des gerbes de buis vert, en offraient des branches aux fidèles qui se dirigeaient vers l'église, et ceux-ci payaient d'une pièce de monnaie le rameau béni qui leur rappelait le triomphe du Sauveur dans la ville de Jérusalem.

Pas un nuage ne troublait l'azur du ciel, et la terre recevait avec amour les féconds rayons d'un soleil de printemps.

Les hymnes saintes montaient avec l'encens vers les voûtes du temple, les cierges pâlassaient sous l'éclatante lumière qui perçait à travers les ogives et répandait ses flots colorés sur les autels et la foule pieuse.

Parfois, cependant, des regards distraits se détournaient du chœur pour se porter sur le tableau de Barroci, suspendu dans la nef, ou pour considérer le pâle visage de l'artiste, assis au pied de l'estrade où siégeait le duc.

Le fauteuil du prince, en or ciselé, était un chef-d'œuvre dû au grand-père de Frédéric. Plusieurs, parmi les ancêtres du peintre, s'étaient rendus célèbres, les uns dans la ciselure, les autres dans la sculpture et les sciences mathématiques ; mais leur gloire semblait effacée par celle du peintre, car Frédéric donnait à ses œuvres l'empreinte majestueuse et poétique des croyances religieuses ; le pinceau peut rendre tous les sentiments, il peut créer une âme à la toile ! *Le Pardon* était là pour l'attester.

Après le service divin, le duc sortit accompagné du clergé qui le reconduisait avec honneur.

Quelques artistes qui étaient venus admirer le tableau de

Barroci, attendaient celui-ci sous le portail avec une couronne formée de rameaux verts.

Frédéric marchait à la suite du duc, se tenant toujours à la dernière place.

La couronne fut lancée : elle alla tomber sur le bras de Barroci, qui la prit à la main, incertain de ce qu'il devait en faire et ne devinant pas qu'elle lui était destinée.

Des vivats le lui apprirent.

Le duc s'était retourné, il souriait du modeste embarras de Frédéric qui, inspiré tout à coup, déposa la couronne aux pieds du prince.

Celui-ci la releva, la rendit à l'artiste et lui fit signe de monter dans sa litière.

Le respect obligeait Frédéric à obéir; il se plaça auprès du duc, et des applaudissements éclatèrent dans la foule.

Un pèlerin, agenouillé dans la poussière devant l'église, avait été tiré de ses méditations par cette scène. Sa barbe et ses cheveux étaient en désordre, ses yeux rougis et fatigués avaient répandu tant de larmes que ses joues en étaient sillonnées. Ce pèlerin s'élança vers la litière au moment où Barroci venait d'y monter.

« Signor peintre, lui dit-il, où pourrai-je vous voir ? »

Frédéric tressaillit à cette voix, qui lui rappelait celle de Fiorese; il regarda fixement le pèlerin et lui répondit :

« Au palais ducal; vous demanderez Barroci. »

La litière se mit en marche et le pèlerin la suivit du regard, puis ses yeux s'abaissèrent, il croisa les mains sur sa poitrine et entra dans l'église.

Vers le soir il se rendit au palais ducal et demanda à parler à Barroci.

Des valets le conduisirent à l'appartement du peintre, mais Félipa seule y était, Frédéric soupait chez son souverain.

La jeune fille reçut le pèlerin avec empressement et respect, elle voulait lui faire servir des rafraîchissements.

Il les refusa et demanda la permission d'attendre Barroci. Cette permission lui fut accordée. Il s'assit dans un coin de la salle et resta dans le silence jusqu'au moment où Frédéric entra accompagné de deux valets du duc qui portaient des

flambeaux. Ils quittèrent le peintre à l'entrée de son appartement.

Les émotions de ce jour avaient fatigué Barroci, il se jeta sur un siège.

« Frère, lui dit Félipa, voici un pèlerin qui t'attend ici depuis une heure.

— Ah! je me souviens, dit Frédéric en se soulevant avec effort, j'ai promis ce matin de le recevoir. »

Et il fit un pas au-devant du pèlerin, qui s'avavançait lentement.

Félipa comprit que cet homme désirait parler en particulier à Barroci, elle sortit du salon.

Quand le pèlerin fut seul avec Frédéric, il lui dit d'une voix qui trahissait une profonde émotion :

« Me reconnaissez-vous? »

Frédéric le regarda attentivement, et dit :

« Vous êtes Fioresco. »

Le pèlerin fit un signe affirmatif, puis il reprit :

« Ma présence ici vous étonne et vous offense sans doute? »

Barroci répondit avec calme : « Elle m'étonne, mais elle ne m'offense pas.

— Pourtant vous devez me haïr!

— Je demande tous les jours à Dieu de me pardonner comme je pardonne moi-même à ceux qui m'ont fait du mal, vous voyez bien que je ne puis pas avoir pour vous le sentiment que vous me supposez.

— Que le ciel soit béni pour ces paroles que vous venez de me faire entendre. Barroci, j'ai passé treize années dans les larmes de la pénitence par l'espoir de votre pardon et de celui de Dieu. J'ai veillé dans l'angoisse et le remords aux portes du Saint-Sépulcre, où j'avais fait vœu d'aller expier le fatal moment où la jalousie me rendit homicide! Là j'ai souffert tous les tourments d'une conscience coupable; la justice divine s'est appesantie sur ma tête, elle a rempli mes jours et mes nuits de terreurs inquiètes. Je vous croyais mort des suites de mon attentat, et il me semblait voir une ombre toujours attachée à mes pas.

— Vous aviez donc quitté l'Italie avant de savoir que j'étais sauvé? demanda Barroci.

— Je m'étais enfui aux premiers soupçons de mes camarades, pensant qu'ils allaient me faire arrêter. Je marchais pendant la nuit et me cachais dans les bois durant le jour. J'ai vécu d'aumônes, j'ai enduré la fatigue, les humiliations, la misère, et tous ces maux n'étaient rien en comparaison de ceux que je portais dans mon cœur.

— Malheureux! dit Frédéric avec un geste de tristesse et de compassion. Et il ajouta : comment apprîtes-vous que je vivais encore?

— Par un peintre de Bologne qui avait entrepris un voyage en Orient et que je vis à Jérusalem. Cette nouvelle, en me causant une grande satisfaction, apporta un peu de calme en moi; puis il me vint le désir d'entendre de votre bouche les paroles du pardon et de revenir mourir au lieu de ma naissance. Mon retour s'est effectué de la même manière que mon départ, et c'est hier que je suis arrivé à Urbin. Ce matin je me suis mis en route pour la maison où je vous ai connu, croyant que vous l'habitiez encore. Les cloches de l'église de Saint-François, qui appelaient les fidèles au service divin, m'attirèrent de ce côté. La foule remplissait l'église, j'ai été obligé de rester sur la place d'où j'assistai, en face des portes ouvertes, à la célébration des saints mystères. Le service achevé, la foule s'écoula, et je vous reconnus parmi les personnes qui accompagnaient le duc. Oh! Barroci, qu'elle est grande la puissance de celui qui fait évanouir les mauvais desseins des cœurs! J'avais voulu vous perdre et m'élever sur votre ruine; et voilà qu'aujourd'hui je vous ai retrouvé grand parmi les hommes, j'ai entendu exalter votre vertu et votre talent, tandis que j'étais, moi, couché sur la poussière, ballotté entre les passants qui me repoussaient comme on repousse une pierre qui gêne sur le chemin. La volonté du Seigneur est pleine de puissance et de prodige!

— Et maintenant, dit Barroci, que comptez-vous faire? quelles sont vos intentions pour l'avenir?

— Je vais consacrer à la solitude du cloître le reste de ma vie.

— N'obéissez-vous pas à un zèle trop rigoureux en vous

condamnant à cette existence d'épreuves? Treize ans d'un supplice comme celui que vous avez enduré ont dû effacer la faute que vous pleurez encore. Et si cette faute vous laissait quelque inquiétude pour reparaitre dans le monde, je vous en délivrerais, et je pourrais vous mettre à l'abri de tout danger.

— Non! ma place n'est plus au milieu du monde, elle est dans une de ces maisons de réflexion et de silence, où la pensée n'a plus que Dieu pour témoin et pour juge.

— Allez donc, si c'est là que Dieu vous appelle, et puissent mes vœux rendre vos jours plus tranquilles.

— Adieu, dit Fiorecco; nous ne nous verrons plus dans ce monde! »

IV

Un an après l'apparition de Fiorecco, Barroci fut choisi par le pape Pie IV pour entreprendre les peintures qui devaient embellir le palais du Belvédère. Il se rendit de nouveau à Rome, et après avoir fait accueillir par le pape son ami Zuccheri, il exécuta avec celui-ci les travaux qui lui étaient confiés.

Dès qu'il fut libre, il se hâta de retourner à Urbin; ses souffrances, qui duraient toujours, lui rendaient nécessaires et précieux les soins fraternels de Félipa.

D'autres œuvres non moins remarquables que le tableau *du Pardon* mirent le sceau à la réputation de l'habile artiste.

Plusieurs souverains lui firent des offres brillantes pour l'attirer dans leurs États; mais Barroci, heureux de l'amitié de son prince, jouissant d'une considération générale, vivant au milieu de gens dont il avait fait le bonheur et qui lui rendaient en reconnaissance ce qu'ils avaient reçu de lui en bienfaits, refusa constamment de quitter sa patrie.

La sérénité de son humeur, son inaltérable patience, sa générosité intarissable l'accompagnèrent aux dernières bornes de sa vie. On eût dit qu'il se croyait au monde pour apprendre aux autres comment on doit supporter la souffrance et secourir toutes les infortunes.

Malgré de grandes infirmités, il travailla jusqu'à son dernier moment; il achevait un tableau quand la mort vint le prendre

pour le mettre en possession des gloires qui ne finissent pas. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

De magnifiques funérailles honorèrent sa dépouille et témoignèrent de l'estime de son prince et de l'amour de ses concitoyens.

Son tombeau, qui est dans l'église de Saint-François à Urbin, porte la date de 1612. On voit des peintures de Barroci, à Rome, à Gènes, à Pérouze, à Sinigaglia, et nous possédons au Musée sa célèbre *Descente de Croix*, qu'il exécuta au milieu de ses douleurs.

LE SAGE CONSEILLER,

CONTE CHINOIS. ¹

PAR M. CHARLES RICHOMME.



Par une belle matinée de printemps, le vieil empereur Chun se promenait dans le petit jardin de son palais, avec le mandarin Yu, son premier ministre. Yu, sorti d'une condition obscure, s'était élevé par son propre mérite aux plus hautes dignités; chargé de réparer les désastres causés par le débordement des deux grands fleuves de l'Empire, il s'était acquitté de cette tâche avec un zèle et une habileté qui avaient rendu son nom populaire. Il existe, encore aujourd'hui, dit-on, des traces des immenses travaux qu'il fit exécuter il y a plus de quatre mille ans. L'Empereur et le ministre, vêtus de simples habits de toile, se promenaient pas à pas, absorbés dans leurs réflexions et jouissant en silence des premiers rayons d'un soleil bienfaisant. Chun s'arrêta tout à coup, et élevant vers le ciel ses mains ridées et tremblantes, il s'écria en soupirant :

« Ah ! quel fardeau que celui de l'empire ! que de peines pour bien gouverner ! Procurer au peuple les biens de la terre,

¹ Extrait des *Contes Chinois, Histoire pittoresque de la Chine*, par M. Charles Richomme. A la librairie de M^e V^e Louis Janet (ouvrage sous presse).

le préserver de ce qui peut lui être nuisible, et surtout le rendre vertueux, voilà les premiers devoirs du prince ; et moi puis-je me flatter de les remplir ? Mettre l'union et la paix dans le pays , porter son attention sur tout, ne pas abandonner les pauvres et les malheureux , ni laisser dans l'obscurité les gens sages et de mérite, voilà les vertus que mon vénérable prédécesseur, l'empereur Yao, pratiqua ; et moi ai-je été assez heureux pour l'imiter, même de fort loin ?

— L'Empire est bien gouverné, dit le premier ministre en s'inclinant avec respect ; partout on célèbre les louanges de Chun.

— Je ne m'abuse pas, mon fidèle Yu. Jamais je ne serai aimé de mes peuples comme l'a été Yao. Un jour qu'il passait seul et inconnu sur une place publique, il entendit des enfants qui chantaient les vers suivants :

De tous ceux qui ont éclairé et gouverné le peuple,
Il n'en est aucun qui t'égale.
Si on n'apprend pas à te connaître, on ne sait rien ;
Il faut suivre l'exemple de l'empereur.

Hélas ! que n'en dit-on autant de moi !

— La flatterie est le plus dangereux des reptiles, reprit Yu. Mais en toute occasion je vous dois la vérité comme à mon seigneur et maître. Eh bien ! les mandarins ainsi que les gens du peuple ne cessent de vous rendre justice. Vous êtes aimé comme un bon empereur, et béni soit le jour où Yao vous a appelé pour lui succéder. Que je meure à l'instant, si ma bouche ne dit la vérité. »

Yu prononça ces paroles d'un ton si convaincu et si pénétrant que le vieil Empereur ne put retenir ses larmes. Il tendit sa main à son premier ministre et celui-ci la baisa avec respect.

« J'ai toute confiance en vous, mon bon conseiller, dit Chun après quelques moments de silence. Je vous crois donc lorsque vous me parlez de l'amour de mes peuples. Mon plus grand désir, vous le savez, a toujours été d'imiter autant que possible la conduite du sage Yao, et ce n'est point faute d'attention si les lois n'ont pas été observées avec rigueur. Mais l'Empe-

Guillaume et Robert.



Imp. Lith. de Cauter.

Vive l'Empereur.....

Paris M^{me} VE LOUIS JANET Editeur du DIMANCHE des Enfants .

reur n'est qu'un homme : il ne peut tout voir par lui-même, et quoiqu'il soit puissamment aidé par son fidèle Yu, sans doute bien des injustices ont été commises.

— Mais notre prudent seigneur n'examine-t-il pas lui-même tous les trois ans la conduite de ses officiers ? n'a-t-il pas confiance dans la droiture et l'intégrité de ses mandarins ?

— Voilà ce qui cause cependant tous mes soucis ; voilà ce qui me trouble pendant la nuit et me rend triste pendant le jour. L'Empereur est responsable de la conduite de ses agents ; malgré sa sollicitude, il en est sans doute qui sont indignes de la confiance du souverain. Un sage a dit : « N'hésitez pas à éloigner de vous ceux qui ont les mœurs dépravées et qui ne reculent pas devant l'injustice. » Mais comment distinguer les bons des mauvais serviteurs, si parmi eux le vice se cache sous l'hypocrisie ? Mon fidèle conseiller m'indiquera-t-il le moyen de connaître la vérité ?

— Le vice est souvent plus habile que la vertu, répondit le mandarin ; mais rien n'échappe à l'œil clairvoyant du maître. »

Chun et Yu reprirent leur promenade, discutant tous les deux sur ce grave sujet ; mais ils ne trouvaient aucune solution favorable, et l'Empereur allait rentrer dans le palais, lorsqu'une idée subite vint frapper le premier ministre.

« Le moyen est facile, s'écria-t-il, de reconnaître ceux de vos officiers qui sont réellement amis de la justice. Je ne puis l'expliquer en ce moment, car le peuple arrive en foule pour l'audience de l'Empereur ; mais demain, je l'espère, la vérité luira aux yeux de notre seigneur. »

Le projet de Yu était fort simple et ne manquait pas d'originalité. L'Empereur mettrait en disgrâce un de ses plus vertueux conseillers. Ceux qui auraient le courage de le défendre, ceux qui seraient assez infâmes pour accabler un innocent, révéleraient ainsi, sans s'en douter, leurs bons ou leurs mauvais sentiments.

Le lendemain, vers la onzième heure du matin, Chun, entouré de ses neuf ministres, des principaux mandarins et des autres grands officiers du royaume, était assis près de la fe-

nêtre de la salle d'audience, lorsqu'il vit passer sur la place publique un homme du peuple en état d'ivresse¹. Ce spectacle hideux l'irrita :

« Encore ! s'écria-t-il ; j'ai pourtant menacé de la bastonnade tout homme qui se livrerait à de pareils excès. Mais je ne suis plus obéi, et mes ministres ne font pas respecter la loi. »

Les courtisans se regardèrent avec effroi et gardèrent le plus profond silence. L'Empereur reprit d'un ton bref :

« Où est le ministre surintendant de la musique ? Pourquoi n'est-il pas auprès de nous ? »

— Kouëï est malade, dit le premier ministre ; il n'a pu rester à l'audience de l'Empereur.

— Lui aussi ne remplit pas ses devoirs. Je l'ai mis à la tête d'un ministère important ; j'ai voulu qu'il enseignât la musique aux enfants des princes et des grands, mais il ne tient pas compte de mes ordres, et les enfants n'apprennent rien.

— Kouëï est cependant fort savant et très-habile sur les instruments, dit Tchoui, l'intendant des travaux publics.

— Ce que l'homme sait, reprit gravement l'Empereur, n'est rien en comparaison de ce qu'il ne sait pas. D'ailleurs Kouëï a tenu des discours qui ne devaient pas se trouver dans sa bouche. J'ai une extrême aversion pour ceux qui ont une mauvaise langue : ils sèment la discorde et nuisent aux honnêtes gens. Pourquoi le ministre de la censure publique ne m'en a-t-il pas averti ? »

Le mandarin Loung, chargé de ces hautes fonctions, s'empessa de se disculper Kouëï, dit-il, lui était en effet suspect depuis quelque temps, mais on ne pouvait croire à tant d'audace. Les spectateurs de cette scène inattendue étaient stupéfaits. Tous avaient les yeux fixés sur Yu, cherchant à deviner l'opinion particulière du premier ministre et la route qu'il suivrait dans une circonstance aussi délicate. Mais Yu restait impassible. L'Empereur, cependant, affectant une violente colère, poursuivait de ses menaces l'infortuné Kouëï, qui était loin de s'attendre à la tempête dé-

¹ La boisson enivrante des anciens Chinois n'était pas le jus du raisin, mais un extrait fermenté de riz.

chainée sur sa tête. Le surintendant de la musique jouissait dans tout l'Empire d'une haute réputation, méritée par sa probité et la droiture de son esprit, non moins que par ses talents. L'étonnement des courtisans, en le voyant en butte à la colère de l'Empereur, était fort concevable ; mais la plupart ne cherchèrent même pas à disculper leur collègue qui pouvait avoir été compromis par d'infâmes dénonciations. Le maître avait parlé : cela suffisait. Alors ce fut à qui jetterait la pierre au mandarin disgracié.

« Kouei est sans doute un homme de talent, disait l'un, mais il est plein d'orgueil ; il ne respecte rien dans ses paroles, pas même la majesté impériale. — Il n'est pas le seul dans l'Empire, ajoutait un autre, qui puisse remplir les fonctions de surintendant. — Sa conduite d'ailleurs est-elle à l'abri du reproche ? — Il est envieux de tout mérite. — Il se croit plus savant en musique que l'illustre Chun. »

Ce dernier reproche était surtout répété avec affectation. On savait que l'Empereur se vantait, avec raison, de ses connaissances musicales ; il avait composé un grand nombre d'hymnes qui étaient chantés dans les cérémonies publiques et religieuses.

Le ressentiment du prince semblait s'augmenter avec le nombre des accusateurs de l'infortuné Kouei. Yu et ses collègues, à l'exception du grand-juge, du ministre de la censure publique, et quelques autres grands personnages, défendirent seuls le surintendant de la musique impériale. Le vieil Empereur les repoussa avec dédain. Les adversaires de Kouei triomphaient, et chacun d'eux s'attribuait déjà les dépouilles de l'ennemi vaincu. Le premier ministre, ami intime du surintendant, et qui jouait son rôle avec d'autant plus d'assurance qu'il connaissait d'avance le dénouement de ce drame, ayant insisté de nouveau en faveur de son collègue, Chun lui répondit d'un ton de colère :

« J'ai voulu que vous fussiez premier ministre de l'Empire ; en cette qualité vous devez m'écouter et m'obéir sur-le-champ.

Puis s'adressant au ministre de la justice :

« Kao-yao, je vous ai nommé grand-juge ; c'est à vous

de punir les crimes et les mauvaises actions. Que le surintendant Koneï soit arrêté par vos officiers, et qu'il soit jugé d'après les lois du royaume. Allez et obéissez. »

Kao-yao, qui désirait la place de surintendant pour son fils, s'empressa de sortir, et les autres courtisans le suivirent, les uns glorieux de la chute de Koneï et perdus dans leurs rêves d'ambition, les autres aussi étonnés qu'affligés de la disgrâce de leur ami, et résolus à tout entreprendre pour dessiller les yeux de l'Empereur. Au moment où la cour se retirait, le mandarin Fang-tsi, chef du tribunal des affaires célestes, vieillard à barbe blanche, vénéré dans toute la Chine pour ses vertus, se jeta aux pieds de Chun :

« Grâce, divin Empereur, grâce, sinon pour lui, et cependant je le crois innocent, mais du moins pour sa femme et son enfant. J'en appelle à votre justice. Chun oublierait-il les préceptes du grand Yao? »

L'Empereur, tout ému, releva le vieux mandarin et, sans prononcer une seule parole, lui montra du doigt la porte de sortie. Fang-tsi, les yeux baignés de larmes, s'inclina et suivit ses collègues. Chun, accablé de douleur, se jeta sur le banc royal, fait d'un bois précieux tiré de la province de King; il leva les mains au ciel, et regardant d'un air triste et irrité tout à la fois son fidèle conseiller qui venait de rentrer :

« Eh bien, Yu? Pouvais-tu croire à tant de lâcheté? sur cent amis, dix à peine ont osé le défendre! et parmi les accusateurs, deux de ses collègues eux-mêmes!

— C'est une triste expérience, répondit le mandarin. Mais pourquoi s'étonner? L'homme vicieux ne connaît que son intérêt; en ce moment il ne songe qu'à la dépouille de Kouci.

— Le réveil sera terrible : j'en jure par le nom sacré de Louï-tseu¹, je ferai bonne et sévère justice des hommes pervers qui condamnent l'innocent avant de l'avoir entendu. Mais je veux encore différer ma colère. »

¹ Louï-tseu, femme de Hoang-ti l'un des premiers empereurs de la Chine, enseigna, dit-on, au peuple l'art d'élever les vers à soie et celui de filer leur produit pour faire des vêtements. Elle est honorée sous le nom d'*esprit des mûriers et des vers à soie*.

Le bruit de la disgrâce de Kouei se répandit bientôt dans la ville. Les méchants, les ambitieux, les envieux se réjouirent de cette grande infortune; les honnêtes gens, ayant à leur tête le mandarin Fang-tsi, accompagnèrent le surintendant jusqu'à la prison impériale et revinrent adresser à sa famille des paroles de consolation. Les premiers redoublaient leurs calomnies contre Kouei et vantaient à haute voix la prudence du souverain; les autres invoquaient la justice de l'Empereur abusé, en se faisant caution de l'innocence du mandarin.

L'empereur Yao, prédécesseur de Chun, avait fait placer à la porte extérieure de son palais une tablette sur laquelle tous les Chinois écrivaient les avis qu'ils croyaient utiles au bien de l'État. Chun avait conservé cette admirable institution. Or, pendant plusieurs jours, cette tablette fut couverte de notes contre Kouei ou en sa faveur. Des officiers dévoués à l'Empereur prenaient en secret les noms des défenseurs et des accusateurs du surintendant. Ces renseignements étaient adressés au grand-juge qui instruisait le procès de l'ancien ministre. Enfin, le matin du jour où le jugement devait être rendu, la femme de Kouei et sa fille, Ta-ki, belle enfant de quinze ans, vinrent s'agenouiller au pied du trône impérial.

« Grâce! » dit la mère à moitié mourante; et l'enfant, levant vers le vieux monarque ses yeux pleins de larmes, répéta d'une voix tremblante : « Grâce pour mon père! »

La vue de ces deux pauvres victimes attendrit l'Empereur. Il se tourna vers son premier ministre comme pour lui demander s'il n'était pas temps de faire connaître la vérité. Yu, s'inclinant devant lui, montra du doigt, sans répondre un seul mot, le ministre de la justice qui s'avancait à la tête du tribunal. Derrière les juges venait Kouei, chargé de chaînes, entouré de soldats, mais dont le visage montrait tout le calme de l'innocence.

« Femmes, dit l'Empereur d'une voix qu'il essayait de rendre sévère, retirez-vous. Sous le règne de Chun, la justice doit avoir son cours, pour le mandarin comme pour l'homme du peuple. »

Puis s'adressant au grand-juge :

« Kao-yao, et vous tous, dispensateurs de ma justice souve-

raine, si vous croyez Koueï coupable, quel châtimeut doit-on lui infliger? »

Une multitude immense venait d'envahir la vaste cour, au fond de laquelle s'élevait le trône impérial sous un hangar fait de bois et de terre. Le silence le plus profond régnait au milieu de la foule, lorsque le grand-juge dit d'une voix haute, mais tremblante :

« L'Empereur doit condamner Koueï au supplice de la cangue, à la confiscation et à l'exil; Koueï a proféré des paroles maudites contre le divin Chun. Qu'il soit puni, car il est coupable. »

La foule s'agita en murmurant; on entendit deux cris terribles : la femme de Koueï et sa fille tombaient évanouies. Le mandarin pâlit et versa quelques larmes, puis, honteux de sa faiblesse, il releva la tête et regarda l'Empereur d'un air calme.

Chun, appuyé sur son premier ministre, était debout, les yeux étincelants, le visage coloré, et agitant la main droite avec colère :

« Non, s'écria-t-il d'une voix éclatante, non, il ne sera point puni, car il n'est point coupable. Ah! misérables conseillers qui punissez l'innocent sur la parole du maître, sans preuves, sans conscience, pour satisfaire votre haine et votre ambition! Allez, disparaissent à jamais de ma présence. L'Empereur, dans sa clémence, ne vous imposera point d'autre châtimeut. »

Et se tournant vers les mandarins assemblés autour de lui :

« Le maître peut se tromper; c'est aux bons serviteurs à lui faire connaître son erreur, même en bravant sa colère. Car s'il commet des injustices, à qui les peuples auront-ils recours? — Quant à vous, Koueï, si je vous ai choisi pour une pareille épreuve, c'est que je connaissais votre droiture d'esprit et votre probité; vous ne pouviez être coupable, mais une réparation vous est due. Voici ce qu'ordonne l'Empereur : Houan-teou, votre frère, et vos plus proches parents rempliront les fonctions des mandarins Loung et Kao-yao et des autres perfides conseillers que je viens de chasser. Votre fille épousera le jeune Ki, le fils de mon bien-aimé Yu, et, vous-

même, je veux que vous soyez le premier ministre de l'Empire. »

La multitude s'inclina et fit retentir les airs de ses cris de joie. L'Empereur imposa silence d'un seul geste, et, prenant la main du mandarin Yu, il s'avança sur le bord de l'estrade :

« Il faut aujourd'hui, dit-il, que chacun soit récompensé selon ses œuvres. L'Empereur punit les mauvais conseillers, mais il n'oublie pas les serviteurs fidèles. Mon grand âge et mes infirmités ne me permettent plus de donner aux affaires toute l'application convenable. Yu, vous avez rendu de grands services à l'État; vous avez préservé l'Empire de terribles inondations, et malgré l'éclat qui s'est attaché à votre nom vous avez toujours été modeste et vous ne vous êtes pas dispensé de travailler; certes, ce n'est pas une vertu médiocre. Aussi, ne connaissant personne qui soit comparable à vous, je vous associe à l'Empire. Je ne suis que le fils d'un pauvre laboureur; le sage Yao ne m'a pas cru indigne de lui succéder; vous avez autant de titres que moi au trône impérial. Yu, je ne veux pas que vous refusiez le poste auquel je vous appelle. »

Le même jour, Yu fut installé dans la salle des Ancêtres, au milieu des acclamations du peuple. Il gouverna pendant quelques années au nom de Chun, et à la mort de son bienfaiteur il régna seul sur tout l'Empire. Son nom est encore vénéré des Chinois, qui le regardent comme l'un de leurs plus grands souverains. Quelque temps avant sa mort, Yu fit graver dans une inscription qui rappelait ses titres à la reconnaissance publique la phrase suivante : « C'est en travaillant sans cesse que je me reposais. » Combien l'histoire nous montre-t-elle de princes auxquels puisse s'adresser cet éloge?



JENNY.

IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LE FEU.

PAR M. GUSTAVE DES ESSARDS.



Je veux aujourd'hui, mes enfants, vous raconter une terrible histoire, dont je suis encore tout ému : c'est sous mes yeux qu'elle vient de se passer. Il y a bien des larmes dans ce récit, mais il renferme une leçon utile, et au risque de chasser un instant votre charmante gaiété, je dois vous dire ce que j'ai vu.

Il y a quelques jours je me promenais dans les rues de Paris, le nez au vent, comme un chien de chasse, et m'arrêtant à toutes les portes pour lire les écriteaux d'appartements à louer. J'étais, je dois l'avouer, d'une humeur fort maussade : tout en marchant, je m'indignais contre mon propriétaire qui, ne trouvant plus sa maison assez belle, la faisait démolir pour en construire une toute chargée de sculptures et de balcons dorés.

« Mon Dieu ! m'écriai-je, pourquoi m'envoyer un tel malheur ! » Ne riez pas, mes enfants, de cette douleur si profonde causée par un déménagement. Pour vous le changement est un plaisir, et, comme le dit un vieux proverbe : tout nouveau, tout beau. Mais à mon âge, on tient à ses vieux amis, on sait qu'on n'aura plus le temps de former de liaisons nouvelles. On aime à conserver ce qu'on a, car la vieillesse est là, avec son triste cortège de maladies et de souffrances qui vous ôtent la force de travailler pour remplacer ce qu'on perd.

À notre âge, mes enfants, le présent est bien triste ; l'avenir... c'est la tombe qui s'entr'ouvre pour nous séparer à jamais de ce que nous aimons. Nous vivons par le souvenir.

C'est dans ce qui n'est plus, c'est dans le passé que nous allons chercher un peu de joie, un peu de bonheur.

Eh bien ! tout dans l'appartement qu'on me forçait à quitter me rappelait les instants les plus heureux de ma vie.

C'est là qu'en arrivant à Paris je vins chercher le repos et le calme nécessaires aux études que je voulais achever. Qu'ils étaient beaux, ces jours où mon esprit, frais et dispos, supportait sans peine un travail de quinze heures ! C'est là, sur cette petite table en acajou, recouverte d'une basane verte labourée de coups de canifs et monchetée de taches d'encre, c'est là qu'assis dans mon vieux fauteuil en crin, je travaillais. Plongé dans mes gros in-quarto rongés des vers, j'oubliais le monde entier. Puis, quand je sentais mon courage faiblir, quand j'entendais les éclats de rire de mes joyeux voisins et que je me sentais entraîné vers eux, je levais les yeux, et mes regards se fixaient sur un portrait accroché à la muraille, devant ma table. Ce portrait, celui de ma mère, était mon ange gardien. En le regardant, je pensais à l'être chéri dont il retraçait les traits, je me rappelais ses conseils, ses prières, ses larmes, et soudain je me remettais au travail avec une nouvelle ardeur.

Ma mère ! c'est encore là que je la vis pour la dernière fois. Depuis quelques jours j'étais malade ; une fièvre brûlante s'était emparée de moi. Mes camarades organisèrent un service de santé et s'arrangèrent de manière à ce que deux d'entre eux fussent toujours près de moi. Malgré leurs soins, mon état, loin de s'améliorer, devint bientôt tellement grave, qu'ils jugèrent à propos de prévenir ma mère.

Ce jour-là, épuisé par la fièvre, je sommeillais. Il me sembla, dans mon rêve, voir un ange étendre ses ailes vers moi, comme pour me protéger. De sa main il repoussait la mort qui déjà m'avait soulevé pour m'emporter. Cet ange gardien, cet envoyé du ciel avait la figure de ma mère. Quand je me réveillai, elle était près de mon lit, sa main pressait la mienne, des larmes coulaient de ses yeux éteints par la douleur. Je crus que je rêvais encore ; mais j'entendis sa douce voix prononcer mon nom. Alors il se fit en moi une étrange révolution. Le bandeau de plomb qui serrait ma tête tomba tout à coup.

Mes nerfs crispés se détendirent et je ressentis un bien-être général. Mon esprit s'éclaira soudain, mes idées devinrent plus nettes... et j'embrassai en pleurant ma bonne mère. J'étais sauvé.

C'est là encore que, quelque temps après, je reçus une lettre cachetée de noir, et dont l'aspect me causa une émotion profonde. J'hésitai longtemps à l'ouvrir. Je tremblais... il me semblait qu'elle devait contenir une funeste nouvelle.

Lorsque, surmontant mes craintes, je l'ouvris, je vis, hélas ! que mon malheur était plus grand que je ne l'avais supposé. Ma mère... ma pauvre mère était morte loin de moi... et j'apprenais sa mort avant de savoir qu'elle fût malade. Cette lettre fatale renfermait un morceau de papier que je couvris de mes baisers et de mes larmes. Ma mère, avant sa mort, y avait écrit ces mots :

« Mon enfant, Dieu m'appelle à lui ; dans quelques instants
 « je ne serai plus. J'aurais voulu, à mon heure dernière, tenir ta
 « main dans la mienne et te serrer contre mon cœur, mais ce
 « bonheur ne m'était pas réservé. Adieu, mon fils, j'ai tant
 « souffert sur la terre, que j'espère que Dieu aura pitié de
 « moi dans le ciel. La seule grâce que je lui demande, mon
 « enfant, c'est de te bénir comme je te bénis... Adieu... Ta mère. »

C'est là aussi que plus tard je vis un jeune homme, revêtu de l'habit militaire, s'avancer vers moi le haut du corps légèrement incliné en avant, les yeux fixés à quinze pas, et me déclarer, en portant la main à son shako, qu'il avait l'honneur de saluer son frère aîné.

Il y avait sept ans que je ne l'avais vu. Je l'avais quitté enfant et je le retrouvais homme. Comme nous nous embrassâmes !... comme nous fûmes heureux ! Et pendant tout le temps qu'il resta à l'École-Militaire, quelles bonnes et joyeuses causeries nous faisions les jours de sortie !

C'est là aussi...

Mais pardonnez à un pauvre vieillard de radoter ainsi. Pardonnez-moi, mes enfants, je me suis laissé entraîner à vous raconter le passé. Que voulez-vous, je me sens si rapidement emporté vers la fin, que j'essaie tant que je le puis de remonter le courant.

Écoutez donc, et cette fois sans que je me permette aucun écart, le récit que je vous avais annoncé.

Je poursuivais ma route, sans me laisser décourager par l'humeur maussade des portiers que je dérangeais au moment même où ils allaient se mettre à table. Je n'osais pas m'avouer que j'étais horriblement fatigué, parce que j'aurais eu pitié de moi, et que j'étais bien résolu à en finir ce jour-là. Pour rien au monde je n'aurais voulu recommencer cette promenade beaucoup plus convenable pour un écureuil que pour un homme de mon âge.

Arrivé dans la rue Dauphine, j'avisai enfin un écriteau qui se balançait au vent et sur lequel je lus, avec une joie profonde, cette inscription :

JOLI
PETIT APPARTEMENT DE GARÇON
ORNÉ DE GLACES
A LOUER PRÉSENTEMENT.

Sans beaucoup m'occuper de la mauvaise rédaction de cette affiche, j'examinai avec satisfaction la maison qui, d'après mes pressentiments, était appelée à me servir de retraite.

L'extérieur en était simple, mais propre. Une allée large et claire conduisait à une cour vaste et aérée.

Au moment où j'allais entrer demander au concierge les renseignements qui m'étaient nécessaires, une femme sortit en courant et faillit me renverser. J'avais eu à peine le temps de l'entrevoir, et cependant l'expression de son visage me frappa singulièrement. Elle était d'une pâleur effrayante, ses yeux entourés d'un cercle rouge annonçaient qu'elle avait longtemps pleuré. Ses cheveux gris s'échappaient en désordre de dessous son bonnet. Tout en elle révélait une de ces douleurs profondes qui sont tellement violentes qu'elles ne laissent de place à aucune autre pensée.

Je me dirigeai vers la loge du concierge. Là je m'arrêtai tout à coup en présence du plus déchirant spectacle qui se puisse imaginer.

Un homme, un vieillard agenouillé sur le carreau, semblait

en proie à la plus horrible douleur. Devant lui, dans un berceau d'osier, une petite fille de cinq ans au plus était étendue sans mouvement. Sa figure pâle avait une expression angélique ; on eût dit un ange endormi au pied du tabernacle des cieux.

Une femme revêtue du costume de religieuse se tenait agenouillée dans l'ombre et, les yeux baignés de larmes, les mains jointes sur sa poitrine, elle priait avec ferveur.

Je ne saurais vous dire, mes enfants, tout ce qu'il y avait de douleur dans ce triste spectacle. Une émotion profonde agitait mon cœur... mes larmes coulaient sur mes joues... mes jambes me soutenaient à peine... je tombai à genoux et je priai pour l'âme de la petite morte.

Bientôt des pas précipités retentirent sous la porte cochère, et la femme qui m'avait heurté quelques instants auparavant parut, entraînant à sa suite un homme d'un certain âge.

« Monsieur, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, sauvez ma Jenny. »

Le médecin s'approcha du berceau... toucha la petite fille... l'examina avec attention, puis il fit un geste qui semblait dire : il est trop tard !

« Eh bien ! monsieur ? dit la malheureuse femme en le regardant avec terreur.

— Votre fille dort... elle ne se réveillera plus. »

La pauvre mère poussa un cri terrible et tomba sans mouvement dans les bras de la religieuse qui s'était avancée vers elle.

Je n'avais pas la force de m'éloigner, et cependant je comprenais que si je restais là plus longtemps je succomberais à ma faiblesse. Je rassemblai tout ce qui me restait d'énergie, et je me trainai jusque chez moi.

Je cherchai à oublier cette scène de désolation ; mais tous les efforts que je faisais pour la chasser de ma pensée ne servaient qu'à l'y graver plus profondément.

Toute la nuit j'eus devant les yeux cette femme désespérée, ce vieillard agenouillé et sanglotant, cette petite fille pâle et blanche comme une statue de marbre, et il me semblait tou-

jours entendre le cri qu'avait jeté sa mère en tombant dans les bras de la religieuse.

Le lendemain, je me dirigeai vers la rue Dauphine, non plus cette fois pour chercher un appartement, mais pour accompagner à sa dernière demeure la petite Jenny.

La porte était tendue de blanc, et des cierges brûlaient sous la porte cochère.

Le char funèbre attendait. A un signal donné, il se mit en marche. Quatre petites filles vêtues de blanc, quatre enfants qui avaient partagé les jeux de Jenny, marchaient à pas lents de chaque côté, tenant dans leurs mains des rubans blancs attachés au char.

Je me mis à la suite du cortège. Au moment où je prenais place au milieu des parents et des amis de Jenny, je reconnus dans la foule une personne avec laquelle j'avais eu jadis quelques relations. Je m'approchai d'elle, et bientôt elle me dit :

« Est-ce que vous connaissiez Jenny ? »

— Non, répondis-je, je ne l'ai vue qu'une seule fois, au moment de sa mort.

— Pauvre enfant ! nous l'aimions tous comme si elle nous eût été attachée par les liens du sang ! Il n'est pas un des habitants de la maison qui ne soit vivement affecté de cet horrible accident. Elle était orpheline.

— Mais je croyais avoir vu son père et sa mère.

— Non, vous vous êtes trompé. Sa mère est morte il y a trois ans, et son père a été tué en travaillant aux fortifications. Elle a été recueillie par son grand-père et sa grand-mère, braves gens dont elle faisait le bonheur et la joie. »

Il y a quatre jours, un des locataires de la maison envoya le concierge faire une course. Bientôt après une autre personne eut besoin de sa femme, qui laissa Jenny seule dans la loge.

La nuit commençait à venir ; et soit que l'enfant eût peur, soit qu'elle voulût s'amuser, elle prit un paquet d'allumettes chimiques et chercha à en allumer une. Il paraît qu'elle ne réussit pas tout d'abord ; alors elle en prit plusieurs et les frotta ensemble contre le mur. Une étincelle jaillit et vint tomber sur le jupon de Jenny. En un instant la pauvre enfant fut en-

tourée de flammes. Éperdue, elle sortit en poussant des cris affreux et se mit à courir. Le feu, excité par un violent courant d'air, acquit une force nouvelle. Quand on accourut aux cris de Jenny, elle venait de tomber sans mouvement sur le pavé de la cour.

Ses jambes, ses bras, son corps étaient dans un état horrible. Sa figure seule avait été épargnée. La pauvre petite a vécu deux jours dans des souffrances inouïes, et cependant elle n'a semblé préoccupée que d'une seule chose, c'était d'obtenir son pardon.

Pauvre Jenny ! qui pensait alors à lui reprocher son imprudence, sa désobéissance même !

Vous, monsieur, vous qui écrivez pour les enfants, me dit mon voisin en finissant, racontez-leur cette histoire ; elle renferme un enseignement utile et qu'on peut résumer d'ailleurs dans ce vieux proverbe, pris dans sa plus simple acception :
Il ne faut pas jouer avec le feu.



MONSIEUR MIMI.

PAR M. JULES ZANOLE.



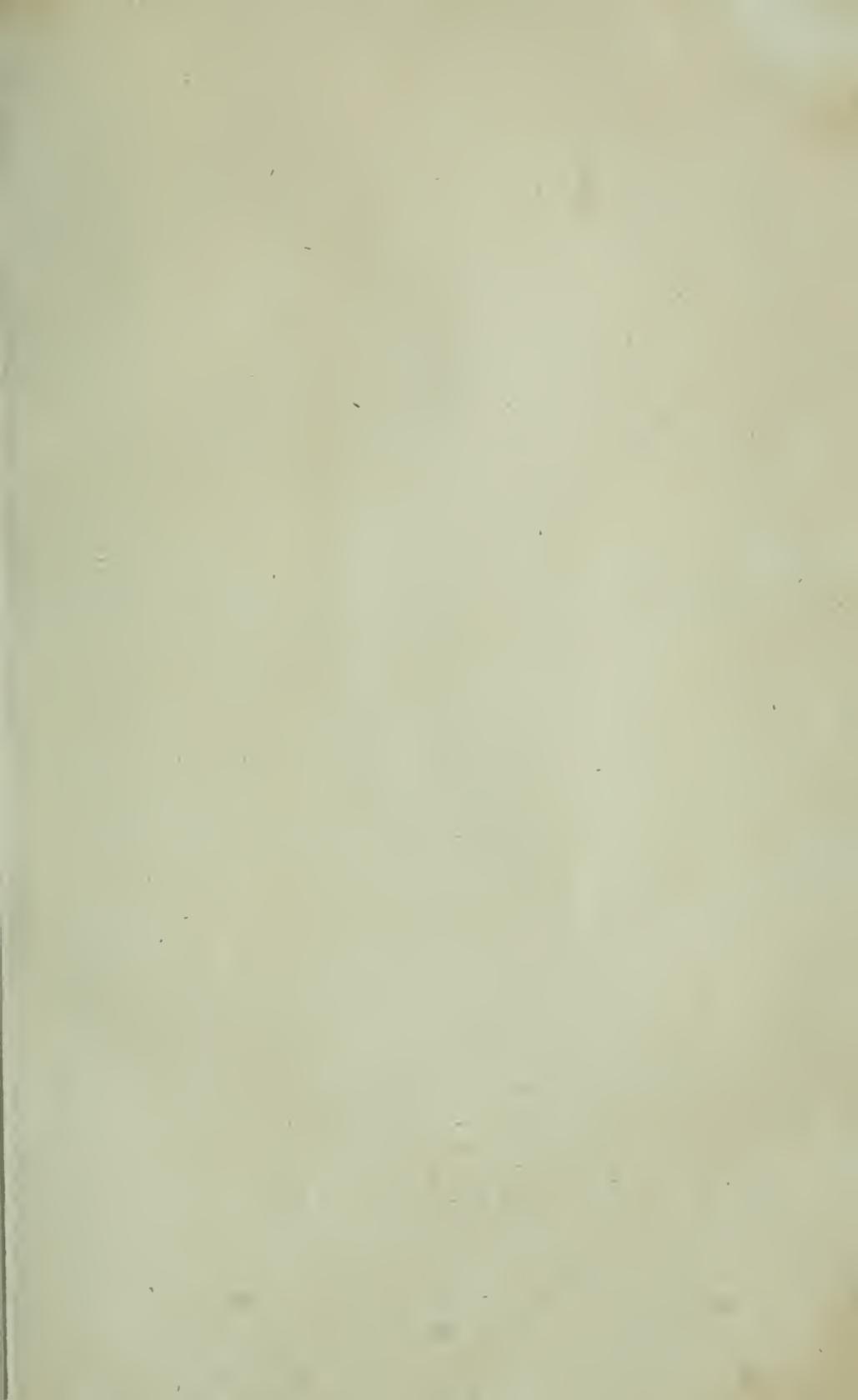
Monsieur Mimi, je vous y prends ;
 Vous mériteriez une tape.
 Tous les jours je vous le défends,
 Et sur mon lit je vous attrape !
 Pour vous élever comme il faut
 Je me donne une peine extrême ;
 Mais vous l'oubliez aussitôt !.....
 Comment voulez-vous qu'on vous aime ?

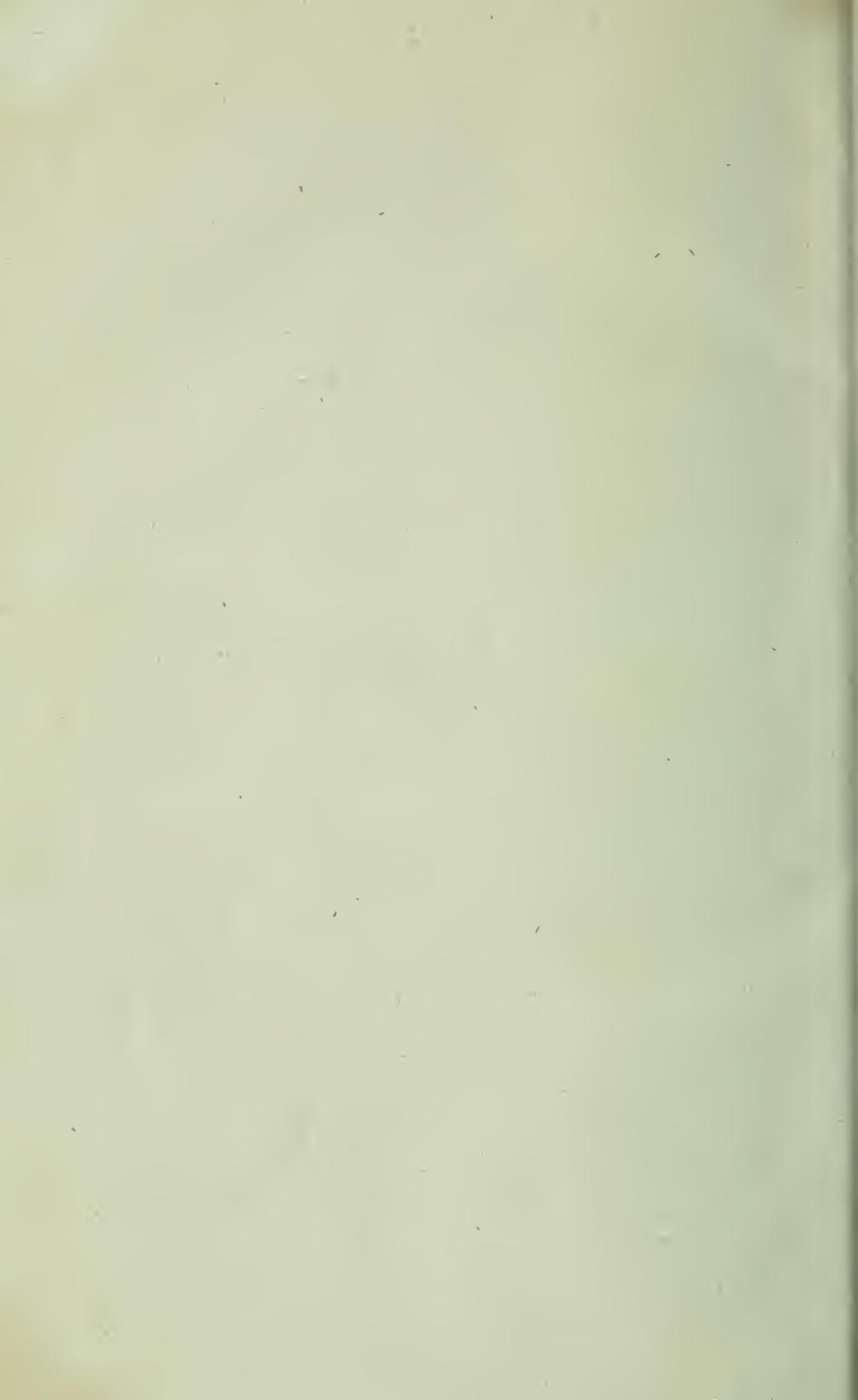
Mimi, vous vous conduisez mal ;
 Contre vous je suis très-fâchée :
 Regardez ma robe de bal,
 Comme vos pates l'ont tachée !
 Vous avez, en vilain glouton,
 Mangé mes gâteaux et ma crème.
 Pour jouer tout vous semble bon.
 Comment voulez-vous qu'on vous aime ?

Tout le monde, Mimi, se plaint
 De votre mauvais caractère.
 Même en vous flattant, on vous craint,
 Car on vous connaît volontaire.
 Vous égratignez les enfants,
 Et plus d'une fois à moi-même
 Vous avez fait sentir vos dents.
 Comment voulez-vous qu'on vous aime ?

Monsieur Mimi, croyez-moi bien :
De tous vos défauts je me lasse.
Corrigez-vous, petit vaurien,
Ou de vous je me débarrasse.
J'ai quitté pour vous mon Azor
Et ma poupée à diadème ;
Mais je puis les reprendre encor...
Voyez, voulez-vous qu'on vous aime ?

FIN DU VOLUME.





1112

6000

(CH₃COO, —)

4523

A 111

(LFCG)

